
NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07578689 1


AUCTOR PRETIOSA FACIT





HOMÈRE

POËME

DU MÊME AUTEUR

Théâtre complet, 2e édition, un volume grand in-18.

Ulysse, tragédie en 5 actes.

L'Honneur et l'Argent, comédie en 5 actes et en vers.

PARIS. — TYP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

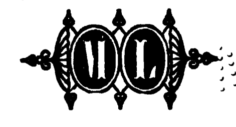
HOMÈRE

POËME

PAR

F. PONSARD

TROISIÈME ÉDITION



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1853


LENOX LIBRARY
NEW YORK

A MON AMI

JULES JANIN



PRÉFACE

Voici un petit poëme dont Homère est le héros; il n'a été composé que pour encadrer une traduction du sixième chant de l'*Odyssée*. Quant à l'idée qui m'est venue d'entreprendre cette étude et de la compléter par la tragédie d'*Ulysse*, je désire exposer mes motifs, en quoi je fais exception à mes habitudes. Je suis de cet avis que c'est à l'œuvre à parler pour l'œuvre; l'auteur produit, la critique discute, le public juge, et tout est dans l'ordre. Si je romps aujourd'hui le silence, c'est que l'œuvre n'est pas tout à fait mienne; je suis un peu dans le rôle d'un traducteur, et, comme tous les traducteurs, j'éprouve le besoin d'expliquer pourquoi j'ai traduit.

D'abord, j'aime infiniment Homère. Je ne m'étendrai pas sur les grandes qualités qui lui ont acquis l'admiration de tant de siècles ; on les connaît assez, quelques-uns pour les avoir senties, et le plus grand nombre pour en avoir entendu parler. Ce que j'aime encore en lui, c'est son style très-simple, très-familier, très-naïf, et qui en même temps représente les objets comme un tableau ; on croit voir tout ce qu'il décrit. Du reste, jamais on n'a moins cherché l'effet ; Homère parle tout bonnement parce qu'il a quelque chose à dire, et comme il est plein de ses idées, il ne s'inquiète pas des expressions, qui s'arrangent d'elles-mêmes, toujours justes et pittoresques. Il ignore, on ignorait alors, cette fausse élégance qui proscrit le mot propre, et enveloppe un détail dans une périphrase; il dessinait nettement les traits caractéristiques, au lieu de les effacer par des abstractions; il nommait les choses par leur nom, comme la Bible, comme tous les poëmes anciens, ne se faisant aucun scrupule d'appeler un porc un porc et une broche une broche. C'est en France que la poésie a corrigé la création, et en a retranché certains animaux indignes d'exister dans les vers.

D'un autre côté, il ne lui venait pas à l'esprit

d'étonner ses auditeurs par une expression étrange, ou par l'accouplement forcé de deux termes ordinairement incompatibles, ou par un contraste brusque et inattendu. Ces artifices pénibles, ces surprises, ces oppositions de couleurs tranchantes, ces accumulations d'images désordonnées, tout ce bruit et tout ce travail stérile sur les mots appartiennent à une littérature bien postérieure.

Plus tard, Virgile a excellé dans l'art du style, qu'il a su renfermer dans de justes bornes ; il était fort, il est resté vrai. Puis les formes s'usent par l'imitation ; les images premières deviennent banales ; le désir d'être neuf conduit à l'affectation ; bientôt le tour de force commence ; on demande à la langue torturée des effets qui remplacent l'idée absente ; on n'est plus assez puissant pour être naturel, on se fait extravagant de parti pris ; on arrive ainsi à l'extrême décadence, et alors il peut être bon de porter ses regards en arrière et de se retremper dans la poésie grecque, source de toute vérité, de toute grandeur et de toute harmonie. Les uns, enclins à la mollesse, à la timidité, au respect servile des bienséances de leur époque, retrouvent la santé dans cette franche et vive poésie, comme ces frêles habitants des villes qui s'en vont dans une contrée agreste où ils respi-

rent à pleine poitrine l'air vivifiant des montagnes; les autres, en présence de ce naturel et de cette simplicité, peuvent être amenés à se dire que la vigueur est là, et non pas dans l'exagération.

Homère est de la famille des génies naïfs et spontanés, comme Corneille et Shakspeare. Virgile appartient plus particulièrement, comme Racine, à la classe des grands écrivains, hommes de goût et d'art, chez qui la science du style n'a point étouffé le génie, mais qui se plaisent surtout à l'expression châtiée, à l'ornement du langage, habiles aussi à toucher ce point imperceptible entre le *trop* et le *trop peu*, où l'on a dit assez pour satisfaire le lecteur et pas assez pour le lasser; ils connaissent les bornes de sa patience et n'épuisent jamais toute son attention. La muse d'Homère ne connaît pas ces habiletés; ses personnages parlent sans souci de l'exacte mesure, et leurs discours s'écoulent amplement et placidement. J'avoue que ce bavardage poétique me charme; la naïveté du génie qui prend ses aises et s'abandonne avec complaisance à ses inspirations a quelque chose d'aussi intéressant que la perfection même de l'art.

Aimer un grand poëte n'est pas une raison de le traduire, et, si je n'avais eu d'autres motifs, je me serais contenté de lire et de relire

Homère. Si donc j'ai entrepris ce travail, c'est que j'ai compris, bien ou mal, et tâché de reproduire la manière d'Homère, autrement qu'elle n'a été comprise et reproduite par mes devanciers. A défaut d'autre mérite, mon essai aura du moins le mérite de la nouveauté.

Homère, je l'ai déjà dit, est très-simple, plus simple qu'aucun autre poëte grec. S'il fallait, en ces choses de goût, invoquer les autorités, en voici une dont on ne contestera pas la compétence. M. Patin, dans son beau travail sur les tragiques grecs, s'exprime ainsi [1] : « En lisant les *Sept Chefs devant Thèbes*, on pourrait croire lire l'*Iliade* si le langage perpétuellement figuré d'Eschyle avait plus de ressemblance avec la *simplicité nue* d'Homère. »

Cette simplicité se retrouve, chez nous, dans la *Chanson de Roland.* Ce sont les mêmes mœurs primitives, le même langage naïf, le même amour des détails, et la même manière de répéter une description ou un discours, sans en changer les termes. Il n'est pas besoin de supposer que l'auteur de la *Chanson de Roland* ait lu et imité Homère. L'analogie s'explique par l'état peu avancé

[1] Tome I, p. 185.

des civilisations. L'histoire alors ne se transmet que par la tradition orale; les événements, dont le récit passe de bouche en bouche, se poétisent et grandissent jusqu'au merveilleux; c'est un trésor tout fait où le chanteur n'a qu'à puiser; il répète les choses comme on les lui a contées, et en tout pays le peuple, ainsi que les enfants, conte à peu près de la même manière : c'est vivant, détaillé et plein de circonstances. Quand il n'existe encore ni rhétorique qui enseigne des méthodes, ni modèle sur lequel on veuille se régler, quand on raconte naïvement ce qu'on a entendu dire, vu et senti par soi-même, la forme, dont on n'est pas préoccupé, est presque partout semblable. On peut remarquer en passant, au sujet de la forme, que moins on la cherche, mieux elle vient. On n'est jamais plus original que lorsqu'on est original sans le savoir.

Je reviens à Homère. A la simplicité du style répond l'ingénuité des discours. Tandis que chez les peuples très-civilisés il est de bon goût de cacher ses premières impressions, les héros d'Homère mettent la plus grande innocence à les laisser voir; ils expriment tout de suite le sentiment qui les frappe; la crainte du ridicule, si puissante

chez nous, est chose qu'ils ne soupçonnent pas, et leurs demandes et leurs réponses feraient sourire à chaque instant un public français. Il se mêle à cette ingénuité un ton sentencieux qui a survécu à Homère, et qu'on retrouve dans les tragiques grecs.

Lorsque Pénélope hésite à reconnaître Ulysse, son fils lui dit, peu respectueusement selon nos usages : *O ma mère! vous avez toujours un cœur plus dur qu'une roche.* — A quoi Pénélope répond, sans y entendre malice : *Si c'est Ulysse, je le reconnaîtrai bien, car nous avons des moyens de reconnaissance dont nul autre n'a le secret.*

Les prétendants qui poursuivent Pénélope ne sont pas des amoureux bien appris, soupirant pour les beaux yeux de la princesse ; ce sont encore moins des tyrans, comme Polyphonte, couvrant leurs violences d'un prétexte hypocrite ; ils ne disent pas que le peuple d'Ithaque a besoin d'un roi, et que Télémaque, trop jeune pour tenir les rênes de l'État, doit faire sous le nouvel époux de sa mère l'apprentissage de l'art de régner. Il n'était point alors question de régner comme nous l'entendons. Ulysse était le premier des principaux, une espèce de chef de clan, un guerrier

plus renommé que les autres : c'est pourquoi on le mettait à la tête des expéditions ; il siégeait dans le conseil des chefs ; il haranguait le peuple sur la place publique ; mais il ne commandait qu'à ses serviteurs, et ne régnait que dans ses domaines.

Aussi les prétendants ne se disputent pas le trône ; ils ne veulent épouser Pénélope que pour l'emmener, parce qu'elle a une belle dot. Leur raisonnement est fort brutal, mais point hypocrite. *Si elle persiste dans ses refus*, disent-ils, *nous consumerons tout le bien de Télémaque. Il est vrai que, par cette conduite, elle acquerra beaucoup de gloire; mais elle ruinera son fils.*

Nous voilà bien loin de la courtoisie et de la galanterie, bien loin de mademoiselle Scudéry et même de Fénelon. Cette rudesse de mœurs et de langage est partout dans Homère. Le *prince des poëtes* n'est pas délicat et élégant : il est mieux que cela, il est vrai ; mais il faut avouer que cette vérité même, présentée sans voile, est de nature à effaroucher beaucoup de gens qui admirent Homère de confiance.

Le spiritualisme moderne a créé un nouveau monde où le sentiment règne seul, à l'exclusion

. . . . *de la partie animale*
Dont l'appétit grossier aux bêtes nous ravale.

On doit être indulgent envers les Grecs, qui étaient des païens, et qui n'avaient pas eu le bonheur de passer comme nous par la chevalerie et le moyen âge. Comme ils ne rougissaient pas d'avoir un corps, ils parlaient sans façon des choses matérielles, et nous voyons qu'on mange beaucoup dans l'*Odyssée* et dans l'*Iliade*. En ces temps reculés, on avait faim et soif; on était très-las et très-poudreux quand on avait longtemps marché. Aussi les bonnes gens de ce temps-là, à qui manquait le côté rêveur et mélancolique, mais qui en revanche étaient fort hospitaliers, croyaient faire plaisir aux voyageurs en leur offrant à boire et à manger; les dames elles-mêmes ordonnaient qu'on leur lavât les pieds, et ne s'évanouissaient pas pendant l'opération. Les femmes mariées osaient parler du lit nuptial; et, je ne sais comment, cela était plus chaste que certaines pudeurs promptes à saisir d'étranges équivoques. Enfin les héros grecs avaient grand soin de leurs habits. La princesse Nausicaa va laver au fleuve les vêtements de son père; et, quand Télémaque veut dormir, ***il s'assied sur sa couche, quitte sa tunique et***

la donne à Euryclée, qui, après l'avoir pliée soigneusement, la suspend à une cheville, près du lit.

La *simplicité nue* d'Homère, suivant l'expression de M. Patin, la naïveté des discours, la rusticité des mœurs, voilà ce que j'ai tâché de reproduire, — comme une pâle gravure peut reproduire un magnifique tableau. Je trouvais qu'Homère avait été orné, arrangé, émondé, transformé par tous ses traducteurs ou imitateurs, en exceptant madame Dacier. Selon moi, la traduction de madame Dacier est un chef-d'œuvre ; ses phrases ont l'ampleur et la facilité du style grec; ses négligences mêmes ne sont pas sans charme ; enfin l'esprit d'Homère y revit dans sa grâce ingénue. Pourtant les difficiles ont accusé cette traduction de prosaïsme et de trivialité ; d'autres sont venus, qui ont voulu refaire ce qui avait été si bien fait. Mais, ô grand poëte ! qu'es-tu devenu entre leurs mains ! Il faut lire la traduction du prince Lebrun pour savoir comment on donne de la vivacité au bon Homère et de quelle façon on l'approprie au goût français. Toujours est-il que madame Dacier a très-bien compris Homère; aussi mon travail ne s'excuse que par les différences de la prose et des vers.

Mais André Chénier est un poëte qui s'est inspiré de la muse antique : pourquoi donc, me dira-t-on, venir après lui ? C'est qu'André Chénier a reculé devant la brutalité d'Homère. Il est gracieux; il est doux, poétique, sonore : il n'est pas simple. On entend dans le bruit de ses cadences un écho harmonieux de Virgile ; l'élégance latine a passé par là, et la rudesse homérique a disparu. Tant mieux, dira-t-on encore, il satisfait mieux au goût français : il a su exprimer le suc grec dans une coupe moderne ; à la fois noble et pittoresque, il s'est assimilé l'antiquité, tout en vivant de sa propre vie ; il aurait eu grand tort de s'en faire l'imitateur servile... J'accorde tout cela, et même je le pense. Mais enfin je vois dans Chénier quelque chose de Théocrite, de Virgile, d'Horace et de Chénier : je n'y vois pas Homère.

Quelques citations prises dans le ***Mendiant*** feront comprendre ce que je veux dire.

> **Puis, *si nulle raison ne te force au mystère,***
> **Tu nous diras ton nom, ta patrie et ton père.**

Les Grecs n'avaient pas de ces délicatesses ; on voit dans l'*Odyssée* qu'ils interrogent curieusement leurs hôtes sans y mettre aucune discrétion.

Le toit s'égaye et *rit de mille odeurs* divines.

Recherche de langage (mauvaise d'ailleurs) très-étrangère à Homère.

Tu peux ici rester. . . . .
Sans craindre qu'un affront ne trouble ton asile.
— L'indigent se méfie. — Il n'est plus de danger.
— L'homme est né pour souffrir. — Il est né pour changer.
— Il change d'infortune.

Ce dialogue coupé, et arrangé pour le besoin des répliques, est antihomérique.

Voici maintenant de l'Horace tout pur : « *Non semper imbres*, » etc.

. . . . Ami, reprends courage :
Toujours un vent glacé ne souffle point l'orage,
Le ciel d'un jour à l'autre est humide ou serein.

Je ne reproche point à Chénier d'avoir imité Horace ; mais cette imitation est tout à fait opposée à la manière d'Homère. D'abord Homère réservait en général les comparaisons pour la narration, et n'en chargeait pas le discours, à moins que ce fût une harangue ; il était trop naturel pour embellir ainsi la conversation. Puis, dans la narration

même, il ne procédait jamais par ces comparaisons rapides et elliptiques; il se plaisait à les développer, et il aurait dit, par exemple (en meilleur style) : La fortune des hommes dépend de la volonté des dieux, et Jupiter nous rend heureux ou malheureux comme il lui plaît. Souvent le destin nous comble de richesses au moment où nous paraissions plongés dans la plus grande misère. Ainsi, quand le vent du midi amasse les nuages, le pâtre se hâte de faire rentrer ses troupeaux, et le laboureur craint de voir périr en une journée la moisson qu'il a préparée avec tant d'amour... Mais, si un vent favorable chasse la tempête et ramène le jour éclatant, alors l'espérance rentre au cœur du laboureur joyeux, et il remercie Jupiter, qui peut, à son gré, obscurcir le ciel ou lui rendre la sérénité...

J'en ai dit assez pour expliquer mon intention. A tort ou à raison, j'ai cru qu'Homère était plus simple et plus franc qu'on ne le suppose généralement; je n'ai pas reconnu sa simplicité et sa franchise dans ses imitateurs, et j'ai essayé de le montrer tel que je le comprenais. Sans doute je ne suis qu'un barbare gaulois traduisant un grec mélodieux; l'harmonie des vers d'Homère, leur force et leur grâce, l'esprit de la muse, le par-

fum de la fleur, tout s'est évanoui; de ce butin cueilli au penchant du vieux Parnasse, il ne reste qu'un herbier desséché. Tel qu'il est, il a sa raison d'être, c'est pourquoi je l'offre aux quelques amis de l'antiquité qui vont encore herborisant au sommet des grandes collines.

Ah! ce pays grec est un pays divin. Les arts s'y sont épanouis dans l'idéal sans quitter le naturel, aspirant à la fois le beau et le vrai, comme une fleur qui par ses racines puise les sucs nourriciers de la terre, et par sa corolle s'enivre de lumière et d'air. Les statues de Phidias étalent à nos yeux leurs merveilleux débris, désespoir éternel des sculpteurs; et, non moins désespérante que la statuaire, l'architecture a couvert le sol attique de monuments où tout est beau et tout est nécessaire, si bien que le plaisir des yeux s'explique par la science, et que les ornements appartiennent essentiellement aux convenances et à la destination de l'édifice. Il en est de même de la poésie : son coloris reste en poussière entre les doigts du traducteur maladroit. Comment lutter contre cette langue musicale et imitative? Au chant sonore des spondées alternant avec les dactyles, qui voudrait comparer le retour de nos rimes monotones? Où est la musique des douze syl-

labes, longues à demi, brèves à demi, dont se compose arithmétiquement notre vers alexandrin? Puis, quelle infériorité de langage! Celui des Grecs, né au sein des harmonies de la nature, les fait encore entendre à notre oreille charmée; le nôtre, mélange confus de deux ou trois idiomes, ne représente que des ruines.

La tragédie d'*Ulysse* fait suite au poëme; elle a été écrite dans le même esprit; tout ce que j'ai dit du poëme s'applique à la tragédie. Il est clair dès lors que je n'ai pas choisi l'action de l'*Odyssée* comme action très-dramatique, mais comme un moyen de montrer Homère aux spectateurs. Par conséquent, j'ai dû m'attacher avant tout à reproduire les mœurs de l'époque et le langage de mon modèle; j'aurais manqué mon but si j'avais adouci ou arrangé certaines choses, par égard pour les habitudes de notre public. Je n'ai pas non plus cherché des complications à l'intrigue; je l'ai prise telle qu'elle est dans le poëme; elle suffisait à mon dessein. Ensuite je me suis efforcé de ramener les vers du drame à une simplicité extrême, et je me suis donné, pour arriver à ce résultat, autant de peine que d'autres pour entasser les images éclatantes et les idées ambitieuses. Enfin j'ai relégué le lyrisme dans les chœurs,

où je parlais en mon nom et non plus au nom d'Homère.

Que me reproche-t-on? de n'avoir pas développé des caractères? Est-ce qu'Ulysse, tour à tour rusé comme un paysan de nos jours, tendre auprès de son fils et de sa femme, terrible contre les prétendants, et enfin grave et religieux comme la Justice, n'est pas un caractère? Est-ce que, même dans les moments d'épanchement, il oublie jamais sa prudence accoutumée? Est-ce que le grossier Antinoüs n'est pas un caractère? Qu'est-ce donc que Pénélope, chaste et ferme, se défendant, comme peut se défendre une femme seule, tantôt par sa dignité, tantôt par une prudence un peu habile? Qu'est-ce que Télémaque, ardent comme un jeune homme, respectueux néanmoins et silencieux devant son père, qu'il admire, et dont il a déjà la valeur et la ruse? — avec cette différence que le père sait parfaitement dissimuler, et que le fils, impatient de montrer qu'il n'est plus enfant, laisse trop éclater ses instincts belliqueux, ou exagère la finesse.

M'accuse-t-on de pastiche? Je doute que ce mot puisse s'appliquer à l'étude d'une littérature étrangère, surtout quand on remonte à la vérité. Se rapprocher d'Homère, c'est se rappro-

cher de la nature, et le pastiche s'attaque exclusivement à la manière et au procédé.

Dira-t-on qu'il est bien facile de découper un drame dans un poëme, et que je n'ai eu d'autre peine que de raccourcir les dialogues? Je m'en rapporte à ceux qui essayeront.

Enfin me reproche-t-on de n'avoir pas inventé ? Eh! mon Dieu! je ne suis pas entré à jamais dans l'Élysée, et je ne prétends pas renoncer au commerce des vivants pour le plaisir de converser éternellement avec l'ombre d'Homère. Je tâcherai d'inventer une autre fois, bien qu'il soit écrit qu'*il n'y a rien de nouveau sous le soleil.*

Je n'ignore pas (on me l'a démontré si souvent!) qu'on trouve trop peu d'invention dans mes intrigues et trop de simplicité dans l'action de mes drames. Je conviens même qu'il n'y a pas beaucoup de complication, et qu'on n'y tombe pas de surprise en surprise et de péripétie en péripétie. Mais quoi! deux systèmes sont en présence, et je les crois inconciliables. Ou l'on ne se propose que d'amuser le spectateur et de tenir sa curiosité en éveil par des coups de théâtre multipliés et des intrigues bien embrouillées : alors il faut renoncer au développement des sentiments et des caractères, à la peinture des mœurs et des idées d'une

époque, car toute la place est prise par la préparation des incidents, les transitions, les explications et les combinaisons. Dans ce système, la situation naît toujours d'un événement extérieur qui peut arriver ou ne pas arriver, qui dépend du hasard et non de la volonté des personnages, et dont toutes les circonstances sont tellement essentielles à la marche du drame, que, si on en changeait une seule, le drame n'existerait pas.

Ou bien il s'agit de représenter les mœurs d'un siècle en les résumant dans les hommes célèbres qui en sont comme la personnification; il s'agit de développer un caractère, une passion ou un sentiment; en ce cas, on n'a pas le loisir d'amasser des incidents et des complications : on va droit au cœur, droit à l'idée. D'ailleurs, un plan plus élevé demande une exécution plus large; la porte secrète, le mélodrame, la surprise, nuiraient à la sincérité de l'œuvre, et l'habileté qu'on déploierait dans les petits moyens contrasterait avec les grands noms dont on évoque le souvenir.

Dans ce système, l'action naît du choc des intérêts ou des passions; elle se déroule par la seule logique des choses et l'opposition des caractères. A ce travail du génie qui se suffit à lui-même

nous devons *Cinna*, *Andromaque* et le *Misanthrope*.

Il est vrai que le premier système est plus amusant; il n'exige pas du public une attention sérieuse et éclairée; le spectateur n'a pas besoin d'exercer son goût : il vient chercher des émotions et non de la vraisemblance; que lui importe une étude historique? on n'est pas au théâtre pour s'instruire, mais pour passer une soirée agréable. C'est fort bien; cependant la question est de savoir si le but de l'art est de divertir les gens oisifs, ou de développer en nous le sentiment du beau. Un ballet est amusant, un beau tableau et une belle statue s'adressent à un autre ordre d'idées; je ne pense pas qu'il soit arrivé à personne, en sortant du Louvre, de s'écrier : « Dieu! comme j'ai pleuré! » ou : « Dieu! comme je me suis diverti! »

Faut-il donc, pour être dans les conditions de l'art, glacer et endormir le spectateur? Non, assurément. Le pire des genres est le genre ennuyeux; il ne faut jamais être froid; mais entendons-nous sur ce qu'on appelle froid; c'est un point sur lequel on ne doit pas accepter le jugement de tout le monde. Il y a spectateurs et spectateurs. La foule sera insensible au *Misanthrope*,

qui remuera profondément certains esprits, et ces certains esprits s'ennuieront fort à la représentation d'un mélodrame qui passionnera la foule; une scène entre Oreste et Hermione me paraît beaucoup plus chaude que le coup de théâtre le plus imprévu, entremêlé des plus violentes exclamations. Il m'est fort indifférent de savoir comment se dénouera un imbroglio; il est très-intéressant, au contraire, de remarquer avec quelle pénétration Molière et Racine ont étudié le cœur humain, quelle vérité il y a dans leurs observations, quelle justesse dans le langage, quelle force et quelle franchise dans la facture des vers. C'est là un très-vif plaisir, et l'on doit plaindre ceux qui en sont privés. Ce qui est froid, c'est ce qui est faux.

J'entends d'ici les objections accoutumées: vous vous révoltez contre le public, faute d'avoir su lui plaire; la foule a un instinct sûr qui est le seul criterium du bon et du mauvais. — Oui, la foule a son instinct, tout le monde est doué, en naissant, de la faculté du goût; mais c'est un germe qui veut être cultivé. L'habitude du mélodrame fausse le goût; la bonne éducation seule produit des connaisseurs. Il est certain que le peuple d'Athènes, nourri des vers d'Eschyle, de

Sophocle et d'Euripide, avait reçu une autre éducation littéraire, et, par suite, jugeait autrement que les bourgeois de Paris. On ne peut pas plus juger une œuvre littéraire sans cette culture préalable qu'on ne peut apprécier une peinture quand on n'a jamais vu de tableau.

Pour moi, c'est au second système que je me rattache, mais seulement dans la mesure de mes forces. Est-il besoin de dire que l'ambition passe de beaucoup la puissance? il n'est pas défendu d'aspirer où l'on ne peut atteindre. Si je suis froid, j'ai tort; c'est ma faute, et non celle du système. Qu'y faire? On fait ce qu'on peut. Je m'absous par l'intention, et je puis du moins rendre ce témoignage, qu'avant de choisir une action j'ai toujours choisi une époque, et me suis déterminé à traiter un sujet plutôt pour tracer la physionomie d'un siècle que pour combiner une intrigue.

Cela dit, j'aurai bientôt exposé ma poétique. Elle est contenue en entier dans ces quatre vers :

> Ce style figuré dont on fait vanité
> Sort du bon caractère et de la vérité ;
> Ce n'est que jeu de mots, qu'affectation pure,
> Et ce n'est pas ainsi que parle la nature.

Parler comme la nature, voilà tout. Il est vrai que c'est difficile.

Maintenant, et ces conditions posées, quelle que soit la forme du drame ou de la tragédie; qu'elle procède de Sophocle, de Racine ou de Shakspeare; que l'action se passe dans l'intérieur d'un palais entre quatre personnages, ou sur la place publique au milieu du peuple mêlé au drame; qu'elle se renferme dans les unités ou se disperse en plusieurs pays et se prolonge pendant des années, j'accepte toutes ces formes si diverses; j'admets qu'elles varient selon les sujets, pourvu que les personnages agissent comme ils doivent agir et parlent comme ils doivent parler. En un mot, je ne suis point du tout exclusif: je rends justice au mouvement littéraire qui a redonné l'audace et la vie à notre théâtre, au moment où il se mourait de langueur, quoiqu'il y ait eu un peu de galvanisme dans cette résurrection. Je crois que le siècle de Molière restera toujours le grand siècle, parce que c'est alors seulement qu'on a réuni la force et le naturel; mais j'estime que M. Hugo est souvent plus près de Corneille que beaucoup de ceux qui prétendaient à l'honneur de défendre et de continuer les auteurs classiques; enfin personne n'admire plus que moi

les beaux vers de M. de Lamartine, de M. Hugo et de M. de Musset.

Il me reste à remercier la critique de l'accueil extrêmement indulgent qu'elle a fait à *Ulysse*.

Sympathique au travail, la critique a su gré à l'auteur de sa tentative; elle en a excusé les faiblesses et les défauts: elle a pensé qu'il n'y avait aucun mal à pousser le public hors de ses habitudes, pour le faire voyager dans des pays nouveaux à force d'être anciens, où les mœurs et les coutumes ressemblent à celles de nos paysans, où l'on parle un langage depuis longtemps répudié par la politesse des cours et prohibé par les rhétoriques. Si quelque chose de l'esprit d'Homère anime de temps en temps cette imitation, ce peut être un bénéfice pour l'art de franchir l'horizon français, anglais ou allemand, et de regarder vers la Grèce, sa première patrie. Combien de fois ne nous a-t-on pas reproché notre égoïsme littéraire? On nous blâme de nous renfermer dans la contemplation de nous-mêmes, et de ne pas agrandir notre point de vue par l'examen comparé des littératures étrangères. Eh bien ! voici des Grecs, des Grecs qui ne sont pas Français; pourquoi leur être inhospitaliers? Fallait-il les civiliser et les ha-

biller à notre mode? Mais alors à quoi bon prendre des Grecs? Il eût été bien plus simple de choisir des Français. — Si l'imitation trahit l'original et n'a rien du souffle de la muse antique, au moins elle a cet effet d'appeler l'attention du public sur Homère. — On vengera Homère en le relisant. Ce sera tant pis pour l'auteur, mais tant mieux pour le public, qui ne peut que gagner à cette lecture robuste et saine.

Mon rôle en cette affaire est assez désintéressé. Que certaines choses aient du succès, il est clair que tout l'honneur en sera pour Homère; que d'autres échouent, j'en recueillerai, moi seul, tout le blâme, et je serai traité de sacrilége. Je le savais, et néanmoins j'ai persisté. Je savais de plus qu'en cherchant la simplicité je manquais l'effet. Ce qui est naturel ne frappe pas l'esprit, il semble que chacun en aurait fait autant, tandis qu'un trait brillant et faux surprend le public: c'est un signal aux applaudissements, et le spectateur ébloui se dit en lui-même qu'il n'aurait pas eu tant d'imagination, et qu'il faut bien du génie pour trouver des choses si singulières.

Toutes ces considérations, la critique en a tenu compte. S'il est vrai que sa mission soit autant d'encourager que de condamner, jamais elle n'a

rempli son mandat d'une façon plus bienveillante : elle s'est même dépouillée de toute sévérité envers ce qui lui paraissait condamnable. Grâce à elle, le public est revenu de son premier étonnement, il a prêté à l'ouvrage une attention soutenue et sympathique. Ceci est une nouvelle preuve que l'art dramatique n'a pas un ennemi dans le feuilleton, mais bien plutôt un protecteur, un guide et un camarade.

CHANT PREMIER

CHANT PREMIER

Sur les bords de la mer à la bruyante écume,
Non loin du mont Sardène, est la ville de Cume;
La plaine d'alentour se charge de moissons,
Ou nourrit des brebis dont on vend les toisons,
Et dans l'eau qui descend des monts de l'Éolide
D'habiles forgerons trempent l'airain solide.
Apollon s'y plaisait, et les peuples lointains
Y venaient consulter ses oracles certains;
Mais depuis quelque temps, plus riche et plus avare,
Cume n'offrait aux Dieux qu'un sacrifice rare.

C'est là que travaillait Tychius l'armurier,
Qui forgeait mieux l'airain que nul autre ouvrier.
Sous le vent des soufflets, tandis qu'un feu s'allume,
Son lourd marteau, qui tombe et bondit sur l'enclume,
Enfonce de grands clous dans un bouclier neuf,
Enfermant sous l'airain sept doubles peaux de bœuf.
A ses côtés veillait, près de la lampe pleine,
Sa femme, aux doigts légers, qui mélangeait la laine,
Et par l'assortiment d'éclatantes couleurs
Imitait sur sa tâche un pré couvert de fleurs.

Lorsque le forgeron eut achevé l'armure
A l'épreuve du trait, tant la matière est dure,
Las de battre le fer du matin jusqu'au soir
Il laissa retomber ses bras, et vint s'asseoir
—C'est alors qu'un vieillard, caché dans le coin sombre
Où l'angle du foyer avait jeté son ombre,
Tira de son manteau sa lyre en bois grossier,
Traversée, au sommet, d'une barre d'acier.
Le nom de ce vieillard était Mélésigène;
Il était étranger, et n'y voyait qu'à peine:
Comme il marchait la veille, un bâton à la main,
Tâtant d'un pied douteux les traces du chemin,
Des chiens avaient fait peur au vieillard solitaire,
Qui, jetant son bâton et se couchant par terre,
Entouré d'aboîments, et ne respirant pas,

Dans ce cercle hurlant attendait le trépas.

Tychius le sauva de la meute vorace;
Il était allé vendre une belle cuirasse,
Et, joyeux d'avoir pu richement l'échánger,
Il rentrait, quand il vit le vieillard en danger.
Après avoir chassé les chiens à coups de pierre,
Il guida l'étranger jusques à sa chaumière,
Puis il lui présenta sa coupe, qu'il remplit,
L'admit à son foyer et lui donna son lit.

Or le vieillard chanta sur sa lyre savante
Les prudents orateurs, les guerriers que l'on vante;
Ensuite, pour flatter son hôte l'armurier,
Il célébra Vulcain, l'immortel ouvrier;
Du bouclier d'Achille il chanta les merveilles :
L'argent des échalas y soutient l'or des treilles;
Le soc y fend la terre; ailleurs sont des moissons;
Plus loin, la danse emporte et filles et garçons;
Le chœur rapide et sûr s'y noue et s'y dénoue;
Il tourne, et d'un potier on croirait voir la roue;
Il s'ouvre, et les danseurs, défilant tour à tour,
D'un fleuve sinueux imitent le contour.
Aux bords du bouclier est l'Océan sans borne.

Il chantait.—Comme on voit un cheval, à l'œil morne,

Qu'un actif laboureur hâte de l'aiguillon,
Traîner péniblement le soc dans le sillon :
Insouciant des coups, las du terrain rebelle,
Il s'arrête au milieu d'un effort ; il appelle
Et la litière molle, et l'heure du repos
Dont l'étoile du soir avertit les troupeaux ;
Mais, si l'écho lointain apporte à son oreille
Un bruit guerrier, soudain il s'étonne, il s'éveille ;
Il se souvient du choc des bataillons armés ;
Il ouvre largement ses naseaux enflammés ;
Il frémit ; son poitrail, qu'un collier déshonore,
Se redresse, orgueilleux, vers le cuivre sonore.
— Ainsi le forgeron, de travail harassé,
Oubliait sa fatigue et le soir avancé
Et, suspendant son âme à ce chant qui l'amuse,
Écoutait l'étranger, favori de la Muse.

Quand le dernier accord eut laissé dans les airs
Le souvenir mourant d'harmonieux concerts,
Vieillard, dit Tychius, c'est Apollon lui-même
Qui t'enseigna ces chants ; ce dieu t'inspire et t'aime ;
Car je n'ouïs jamais de lyre aux plus doux sons,
Ni de chantre qui sût de plus belles chansons.
Heureuse la chaumière où la Muse est entrée !
On entend des récits qui charment la soirée.
ne peux pas t'offrir le filet gras des porcs,

Ni plusieurs fois remplir ta coupe jusqu'aux bords,
Divin chantre. L'airain est d'un tel prix à Cume,
Que j'ai peu de profit à le mettre à l'enclume ;
Mais j'ai de quoi nourrir l'hôte, envoyé des Dieux ;
S'il veut finir ses jours sous mon chaume pieux,
Il pourra d'un vin pur mouiller parfois ses lèvres,
Et dormir dans un lit couvert de peaux de chèvres.
— Cependant l'heure fuit, et d'un prochain sommeil
La lampe, qui s'éteint, nous donne le conseil.

Que Jupiter ami de l'homme charitable,
Lui répond le vieillard, prenne soin de ta table ;
Qu'il repousse toujours, pour prix de ton accueil,
La misère importune au dehors de ton seuil,
Et que, pleines d'airain, tes forges renommées
Procurent une dot à tes filles aimées !
Je suis reçu chez toi comme un voisin connu,
Qui d'un très-long voyage est enfin revenu ;
Je m'asseois à la table où mange ta famille,
Et pour moi ton vin coule et ton foyer petille.
Non, je n'ai pas souvent fait de pareils repas,
Et, si je m'en croyais, je ne m'en irais pas.
Que n'ai-je de bons yeux et la main vigoureuse,
Comme quand j'entrepris ma vie aventureuse !
Je pourrais te servir ; j'ai moi-même forgé ;
On sait un peu de tout quand on a voyagé ;

J'avais appris comment les armuriers de Thrace
Sèment d'écailles d'or le fer d'une cuirasse.
Mais je ne suis plus bon qu'à la lyre, et les ans
Me rendraient aujourd'hui les marteaux trop pesants.
D'ailleurs mon œil éteint m'interdit cette tâche ;
Or le lot du vaillant n'appartient pas au lâche ;
Et je mériterais tous les noms outrageants,
Qu'on m'appelât glouton, et que les jeunes gens
Me montrassent au doigt en se disant ensemble :
Qu'à ce vieillard jamais nul de nous ne ressemble !
Si, comme un fainéant, assis au coin du feu,
Je consommais la part de ceux qui gagnent peu.

Mais voici le projet où mon esprit s'arrête :
Sur ton lit, cette nuit, je poserai ma tête,
Et m'en irai demain, au lever du soleil,
Sur la place publique où siége le conseil.
Là, je demanderai qu'on m'accorde la somme
Qui suffit, chaque année, à l'entretien d'un homme,
Promettant, si l'on daigne exaucer mon souhait,
Qu'on n'aura pas perdu le prix de ce bienfait,
Car je chanterai Cume et ses plaines fertiles,
Et la rendrai fameuse entre toutes les villes.

Tel est mon plan, qu'un Dieu vient de me conseiller :
Aussi j'ai mis à part ce vin de ton cellier,

Pour le boire en l'honneur de la troupe céleste,
De Jupiter surtout, que l'étranger atteste;
Par lui les suppliants obtiennent des égards;
Par lui je toucherai le cœur de vos vieillards.

Tychius l'armurier lui répondit : Mon hôte,
Jupiter tient nos biens et les donne ou les ôte;
Mais, tant qu'il permettra que je lève un marteau,
Tant que j'aurai du pain, des mets, des lits de peau,
Celui qui franchira le seuil de ma demeure
Y trouvera sa part, toujours prête, à toute heure,
Et plus il sera pauvre, infirme, ayant besoin,
Plus à le contenter j'appliquerai mon soin,
Sachant bien que les dieux bénissent la fatigue
De quiconque au malheur ouvre une main prodigue
Reste donc avec nous, je t'en saurai bon gré.
Sinon, au point du jour, je te réveillerai;
Je guiderai tes pas, puisque tu le préfères,
Vers les vieillards sacrés qui jugent les affaires,
Et tu ne peux manquer d'avoir un bon succès,
Tant l'esprit est charmé des choses que tu sais.

Il dit, et l'étranger, touché de son langage,
Lui rend grâce en son cœur pour cet heureux présage,
Et, saisissant la coupe, en épanche le vin
En l'honneur de l'Olympe et du peuple divin,

De Jupiter surtout, par qui la foudre gronde.
Ces soins remplis, il boit dans la coupe profonde.

Alors le forgeron approche du foyer
Les peaux qu'il tire à lui pour les mieux déployer;
Puis, y faisant coucher le vieillard, il arrange
Autour de celui-ci son manteau de rechange,
Ample et fort, composé d'une épaisse toison,
Dont il s'enveloppait dans la froide saison.

CHANT II

CHANT II

Déjà paraît le char de l'Aurore aux doigts roses.
Les vieillards respectés, qui vont juger les causes,
S'assemblent, et le peuple, à l'entour répandu,
Attend le jugement qui doit être rendu.
Les vieillards sont assis en cercle sur la pierre;
Chacun a son héraut qui se tient en arrière;
Chacun, lorsqu'il se lève et va donner sa voix,
Des mains de son héraut prend le sceptre des lois.
Dès qu'ils ont prononcé, le plaideur qui l'emporte
S'en retourne, suivi d'une nombreuse escorte.

Les siens font retentir l'air de leurs cris joyeux,
Et prennent place autour d'un festin copieux ;
Tandis que le vaincu, seul et baissant la tête,
Au fond de sa maison va cacher sa défaite.

Cependant l'étranger, par Tychius conduit,
S'avance dans la foule, où l'on parle à grand bruit.
— Comme un vaisseau courbé fend la vaste amertume,
Et coupe en deux le flot qui le couvre d'écume ;
Ou comme on voit le soc, armé d'un fort airain,
Enfoncer le sillon dans les flancs du terrain :
La glèbe soulevée hésite, et se renverse
Des deux côtés du soc, qui marche et la traverse ;
— Ainsi le forgeron, de ses robustes bras,
Ouvrait la multitude au devant de ses pas.

Ils arrivent enfin vers l'enceinte sacrée,
Et tous deux, par respect, s'arrêtent à l'entrée.
En voyant l'armurier et le nouveau venu,
Chacun se tait, pensant : Que veut cet inconnu ?

Or, quand nulle rumeur ne vint à son oreille :
O vieillards renommés, que Jupiter conseille,
Dit alors l'étranger, son sceptre est dans vos mains
Pour vous donner pouvoir sur les autres humains.
Je souhaite d'abord que Jupiter, très-sage,

Vous inspire toujours d'en faire un bon usage,
Afin que votre peuple, étant bien gouverné,
Devienne en peu de temps puissant et fortuné.
Quand les chefs sont pieux et remplis de prudence,
La nation prospère et vit dans l'abondance;
Le laboureur récolte une foule de fruits
Qu'il échange à son gré contre d'autres produits,
Et le guerrier, content de l'aiguillon du pâtre,
Suspend ses javelots au-dessus de son âtre.

Tel est le sort d'un peuple aimé de Jupiter;
Et quel est le moyen de lui sembler plus cher?
C'est de prêter l'oreille à la voix qui demande,
Puisque tout suppliant de lui se recommande.
Vieillards, amis des dieux, je suis ce suppliant;
Faible, courbé par l'âge, aveugle, mendiant,
J'embrasse vos genoux et votre droite auguste;
Et pour que vous sachiez si ma demande est juste,
Je dirai qui je suis, d'où je viens, et quel sort
Par des pays divers m'a conduit sur ce bord.

A Smyrne est la campagne où j'ai vu la lumière.
Crithéis, qu'engendra Ménalippe, est ma mère.
Ménalippe mourut, après avoir remis
La garde de sa fille à l'un de ses amis;
Mais cet ami trompeur, mandataire infidèle,

Séduisit sa pupille et se retira d'elle.
Crithéis resta seule, et quelque temps après
Il lui naquit un fils sur les bords du Mélès;
C'est pourquoi, n'ayant point de famille certaine,
Du nom de mon berceau je suis *Mélésigène*.

Or, Crithéis filait la toison et le lin,
Pour gagner ses repas et ceux de l'orphelin,
Quand un homme pieux, qui tenait une école
Et formait la jeunesse à l'art de la parole,
Ayant connu ma mère, et plaignant ses malheurs,
Entreprit de la rendre à des destins meilleurs.
Phémius, c'est le nom de cet homme équitable,
Épousa Crithéis, et m'admit à sa table;
Il m'a toujours traité comme un enfant chéri,
Se plaisant à me voir bien vêtu, bien nourri,
Et m'instruisant lui-même à chanter sur la lyre
La gloire des héros que l'univers admire;
Enfin, quand il mourut, je fus son héritier;
Par là j'eus son école et son bien tout entier.

Le sourire des dieux sur moi daigna descendre;
Les jeunes gens en foule accouraient pour m'entendre,
Disant que de ma lèvre, ouverte aux dons du ciel,
Découlait une voix plus douce que le miel;
Aussi j'avais du gain autant qu'un maître habile,

Et je comptais parmi les premiers de la ville.

Mais la Muse historique et Phœbus Apollon
M'ont inspiré l'ennui de ce séjour trop long.
Le yage est utile à qui veut bien s'instruire ;
Qui n'a pas voyagé n'a pas beaucoup à dire,
Et quand on veut chanter les héros d'autrefois,
On a besoin de voir le lieu de leurs exploits.
Un jour donc, ayant su que Mentès de Leucade,
Riche marchand de blés, à l'ancre dans la rade,
Équipait son vaisseau pour des bords étrangers,
J'obtins qu'il me prendrait parmi ses passagers ;
Nous détachâmes l'ancre, et le libre navire
Fendit les flots, poussé par un heureux zéphire.

Depuis lors j'ai toujours erré de lieux en lieux ;
J'ai vu, sous chaque ciel, des pays merveilleux :
Ceux des étés, à qui la pluie est inconnue,
L'eau d'un fleuve y tient lieu des bienfaits de la nue ;
Ceux des constants hivers, où sur les hauts sommets
Blanchissent des frimas qui ne fondent jamais ;
J'ai vu la terre où croît un fruit doux à la bouche :
Le lotos est si doux, que, si sa lèvre y touche,
L'étranger, oubliant le fruit de ses coteaux,
Veut vivre au pied de ceux où fleurit le lotos ;
J'ai vu les Læstrigons, mangeurs de chair humaine ;

L'Éolie, où les vents frémissent de leur chaîne,
Et cette île où Circé, la fille du Soleil,
Change l'homme en pourceau sous son bâton vermeil;
Je me suis arrêté plusieurs mois dans Ithaque,
Où règne un petit-fils du fils de Télémaque;
Et là j'ai recueilli d'intéressants propos
Sur la guerre de Troie et les anciens héros.

Mais les ans sur ma tête accumulaient leur nombre;
Le jour m'était déjà de la couleur de l'ombre,
Et ma vue, éteignant son débile flambeau,
M'avertissait déjà de la nuit du tombeau.
Alors je m'en revins dans ma patrie aimée,
Et foulai de nouveau la terre accoutumée
Qu'éclairait sous mes pas, mal guidés par mes yeux,
Le jour du souvenir, sinon le jour des cieux.
Hélas! cette faveur échappe à mon envie
De mourir au pays où j'ai reçu la vie.
Vainement j'attendis que les jeunes garçons,
Par la Muse attirés, vinssent à mes leçons;
Ma lyre, vainement par mes doigts caressée,
Résonna pour la foule autrefois empressée.
— Comme le forgeron apprêtant ses marteaux,
Dans un ardent brasier jette divers métaux,
Et, mêlant l'or brillant avec la fonte dure,
L'argent avec l'étain qui sert pour la soudure,

De ces lingots, fondus au point de s'allier,
Compose un éclatant et vaste bouclier;
Ainsi, car le voyage a peuplé ma mémoire,
J'ai su de faits divers composer une histoire.
Je disais dans mes chants le désaccord fatal
D'Atride, chef des chefs, d'Achille aux dieux égal,
La retraite d'Achille, et, sous les murs de Troie,
Les restes des héros dont les chiens font leur proie.
— Mais mes plus beaux récits n'étaient point estimés
Et les fils des vieillards qu'enfants j'avais charmés
Accompagnaient ces mots d'un dédaigneux sourire :
Le bonhomme est trop vieux maintenant pour la lyre;
Il a trop voyagé; les pénibles hasards
Ont éteint sa pensée ainsi que ses regards;
Telle, quand l'huile manque, une lampe qui tremble
Et qui perd et chaleur et clarté tout ensemble.
Vieillard, Apollon manque à tes chants indigents;
Apollon, toujours jeune, aime les jeunes gens.

Ils parlaient de la sorte, excités par Thersyte,
Homme ignorant, jaloux de toute réussite,
Qui, ne sachant rien faire et n'ayant rien produit,
Insultait au travail et riait avec bruit;
Et, quoiqu'il ne parût bon à rien qu'à l'injure,
Il raisonnait sur tout, sans règle ni mesure.

J'ai quitté cette terre ingrate, j'ai marché.
Le pain que j'ai reçu, le lit où j'ai couché,
— Et le pain et le lit souvent me faisaient faute —
Je ne les ai payés qu'en chantant pour mon hôte ;
Car, à suivre mes goûts errants, j'ai dépensé
Et tout mon patrimoine et le gain amassé ;
Il ne me reste plus qu'une voix inégale
Qu'anime la chaleur et glace un soleil pâle.

Mais j'ai peur maintenant des sentiers sans maison,
Des cailloux, des brouillards de la froide saison.
J'ai besoin de repos, enfin ; à ma faiblesse
Il faut la chaude ampleur d'une tunique épaisse,
Un siége au coin du feu, d'où j'entende, à couvert,
Siffler les aquilons pendant les nuits d'hiver,
Et quelque peu d'un vin généreux, dont la flamme
Circule en mon vieux sang et me réchauffe l'âme.

O sages, pardonnez ces vœux où je me plais !
Le pauvre se console avec les longs souhaits.
Pandore, qui tient l'urne où resta l'espérance,
S'assied à nos côtés, derrière la souffrance ;
Et lorsque celle-ci nous déchire le sein,
La divine Pandore, attentif médecin,
Pose d'un doigt léger, sur la plaie enflammée,
Comme un frais appareil, l'espérance embaumée.

C'est ce consolateur, l'espoir d'un sort plus doux,
Qui m'a donné courage et m'a conduit vers vous.
Or, voici ma prière : accordez-moi la somme
Qui suffit, chaque année, à l'entretien d'un homme.
Si le grand Jupiter vous porte à consentir,
Vous n'aurez pas sujet de vous en repentir,
Car je chanterai Cume et ses plaines fertiles,
Et la rendrai fameuse entre toutes les villes.

Quelquefois, Cumœens, un doute méfiant
Retient la main déjà tendue au suppliant.
On craint qu'un vagabond, enclin à la paresse,
Colorant avec art sa honteuse détresse,
Ne parle faussement d'un malheur, inventé
Pour ennoblir sa faim due à la lâcheté.
Trop souvent en effet l'oisif tient ce langage,
Qu'il gagnerait son pain s'il avait de l'ouvrage,
Et, sitôt qu'on le met à l'œuvre, on s'aperçoit
Qu'au bout de deux sillons ce fainéant s'asseoit.
On a regret alors qu'un paresseux consomme
La part qui suffirait à nourrir un brave homme.

Un maître prévoyant aura soin d'essayer
L'art de son serviteur, avant de le payer :
S'il sait serrer les blés et les lier en gerbes,
Ou, la faux à la main, faire tomber les herbes,

En disposer les tas, et les mettre à l'abri,
De peur des eaux du ciel, dont le foin est pourri;
S'il va couper au bois des rameaux qu'il aligne
Pour clore le verger où prospère la vigne,
Et si d'un bon zéphyr il choisit le moment
Pour séparer la paille et le grain du froment;
Et quand le serviteur a bien fait son ouvrage,
Il est juste qu'alors il reçoive son gage.

Afin qu'on sache donc si je suis un menteur,
Ou bien si d'Apollon je tiens l'art du chanteur,
Écoutez, Cumœens, ces chansons du rapsode;
La Muse Ionienne en a dicté le mode.
A la lyre ignorante apprêtez vos mépris;
Mais le chantre inspiré sera digne du prix,
Et le travail du dieu dont sa poitrine est pleine
Aura doté d'un toit sa vieillesse sereine.
Tel l'innocent grillon qui se plaît au foyer;
L'aïeul se réjouit de son bruit familier,
Et, réprimant pour lui l'enfance aux mains barbares,
Craindrait, en l'exilant, d'offenser les dieux Lares.

A ces mots, entouré de la foule sans voix,
Sur sa lyre un instant il promène ses doigts,
Et commence : — il disait comment un Dieu propice
A vers Nausicaa conduit le sage Ulysse.

CHANT III

ULYSSE ET NAUSICAA

CHANT III

Sur un lit opulent, couvert de fins tissus,
Dormait Nausicaa, fille d'Alcinoüs,
Jeune vierge aux bras blancs, si bien faite et si belle,
Que celui qui la voit croit voir une Immortelle;
Et de chaque côté du seuil silencieux
Couchait une servante aux contours gracieux.
Comme un souffle léger, Minerve entre et se pose
Vers le sommet du lit où la vierge repose,
Se penche sur sa tête, et, lui parlant tout bas,
Sous les traits de Charis, la fille de Dymas,

8

Qui, née en même temps que la jeune princesse,
Était sa favorite et la suivait sans cesse :

Nausicaa, c'est mal d'avoir si peu de soin ;
Vos habits négligés sont gisants dans un coin.
Pourtant le jour approche où pour le mariage
Il faudra revêtir les parures d'usage ;
Outre le bel habit que vous aurez sur vous,
Il en faudra donner un autre à votre époux ;
C'est ainsi qu'on acquiert la bonne renommée,
Et que l'on réjouit sa famille charmée.
Allons, au point du jour, tout laver dans le flot ;
Moi, je vous aiderai pour en finir plus tôt ;
Car on n'a pas longtemps à rester jeune fille
Quand on est, comme vous, d'une illustre famille.
C'est pourquoi, dès l'aurore, entrez dans le palais,
Et demandez au roi son char et ses mulets ;
Vous mettrez dans le char vos robes et vos laines,
Et vous y monterez, tenant en main les rênes.
Comme la ville est loin du lavoir, il vous sied
D'aller en chariot mieux que d'aller à pied.

Ayant ainsi parlé, la déesse retourne
Dans l'Olympe, où la troupe immortelle séjourne ;
Les vents n'ébranlent point ces radieux climats
Inconnus à la pluie, et vierges des frimas.

Une blanche clarté toujours les environne,
Et la sérénité sans voile les couronne.
Là, toujours de plaisirs les plaisirs sont suivis;
Là s'envole Minerve, après ses bons avis.

Or, sitôt que l'Aurore, aux doigts roses, se lève,
Nausicaa s'éveille en admirant son rêve;
Elle s'en va conter à ses parents chéris
Le songe dont Minerve agite ses esprits.
La reine était assise au milieu des servantes,
Et les fuseaux tournaient entre ses mains savantes,
Et le roi se rendait, escorté des anciens,
Au conseil, composé des chefs Phéaciens.

Nausicaa l'aborde et lui tient ce langage :
Cher père, prêtez-moi votre char de bagage;
Je veux porter au fleuve et, dans les eaux plongés,
Blanchir vos beaux habits trop longtemps négligés;
Pour siéger au conseil, selon votre coutume,
Il faut que rien ne manque à l'éclat du costume.
En outre, vous avez cinq fils dans vos maisons,
Deux déjà mariés, mais trois encor garçons;
Ceux-ci veulent toujours, pour aller à la danse
Des habits bien lavés, et j'en ai l'intendance.

Elle parlait ainsi, dans son chaste embarras,

Songeant au doux hymen et ne le nommant pas.
Son père lui répond, comprenant ses scrupules :
Vous aurez, chère fille, et le char et les mules.
Allez. Mes serviteurs attelleront dehors
Un char couvert, muni d'essieux brillants et forts.

Il dit, et donne l'ordre aux serviteurs dociles
D'apprêter la voiture et les mules agiles.
La princesse, apportant les habits précieux,
Les place dans le char muni de bons essieux,
Et monte sur le siége ; et cependant la reine
Prépare pour sa fille une outre de vin pleine,
Puis remplit un panier de vivres, puis encor
Lui donne des parfums dans une fiole d'or,
Afin qu'après le bain, la vierge et ses esclaves
Répandent sur leur corps les essences suaves.

Alors Nausicaa prend les rênes en main,
Et fouette les mulets qui vont par le chemin,
Et, trottant avec bruit, emportent aux campagnes
La vierge en chariot que suivent ses compagnes.
Quand elles sont aux bords du fleuve aux flots d'azur,
Où l'on trouve toujours un lavoir clair et pur,
Si pur, qu'en y lavant l'habit le plus sordide
On l'en tire plus blanc que la neige splendide,
Elles ôtent le frein aux mulets fatigués,

Qui s'écartent, paissant l'herbe le long des gués.
Puis on prend les habits, on les lave, on s'excite,
On se défie à qui les lavera plus vite.
Après que les habits furent bien nettoyés,
Au bord de l'Océan ils sont tous déployés
Par-dessus des cailloux, à la surface ronde,
Que la mer tous les jours lavait avec son onde.
Cela fait, chaque vierge entre dans le courant,
E' se baigne et s'enduit du parfum odorant.

Tandis qu'au grand soleil la laine devient sèche,
Le chœur joyeux s'en va dîner sur l'herbe fraîche ;
Puis, la paume à la main, les cheveux dénoués,
Nausicaa préside aux combats enjoués.
— Telle que des forêts l'infatigable amante
Parcourt le haut Taygète ou le vert Érymante ;
Filles de Jupiter, les Dryades des bois
Accompagnent Diane, au sonore carquois ;
Elle poursuit le cerf dans ses sombres retraites,
Et Latone en son cœur sent des fiertés secrètes ;
Car les nymphes étant belles comme elles sont,
Sa fille les dépasse encor de tout le front,
Si bien qu'on reconnaît aisément la déesse ;
— Telle, dans son cortége, apparaît la princesse.

Quand l'instant est venu de rentrer au palais

De plier les habits, d'atteler les mulets,
Minerve éveille Ulysse, endormi sous la feuille,
Pour que Nausicaa l'aperçoive et l'accueille.

Il advint que la paume, étant lancée en l'air,
Dépassa la joueuse, et tomba dans la mer.
La troupe alors s'écrie; au féminin tumulte,
Ulysse réveillé se lève et se consulte.

Hélas! dans quel pays suis-je arrivé? Les gens
Y sont-ils inhumains, injustes, outrageants?
Ou la crainte des Dieux est-elle dans leur âme?
Sont-ils hospitaliers?—J'entends des voix de femme;
Qui pousse ces clameurs? Les nymphes des forêts,
Ou la nymphe du fleuve, ou celle des marais?
Seraient ce pas plutôt quelques simples mortelles?
— Il faut m'en assurer en me rapprochant d'elles.

Il dit, et sort du bois, et de rameaux touffus
Couvre sa nudité, dont il était confus.
— Comme l'on voit sortir d'un bois inabordable,
Confiant dans sa force, un lion formidable;
Il a longtemps souffert de la pluie et du vent;
Un feu luit dans ses yeux; il s'élance en avant;
Il fond sur les troupeaux, car sa faim est extrême,
Au point qu'il les poursuit dans leur étable même.

—Vers les femmes ainsi le héros s'avançait,
Quoique nu ; le besoin extrême l'y poussait.
Dès qu'il paraît, horrible et souillé d'eau salée,
Chacune çà et là s'enfuit dans la vallée.
Seule, Nausicaa l'attend ; car dans son cœur
Minerve a mis l'audace et dissipé la peur.
Elle attend, immobile. Or Ulysse est en peine :
Ira-t-il embrasser les genoux de la reine?
Ou, lui parlant de loin, prîra-t-il humblement
Qu'on lui montre la ville et prête un vêtement ?
Après réflexion, il croit qu'il est plus sage
De lui parler de loin avec un doux langage,
De peur de l'irriter s'il touchait ses genoux ;
Et, choisissant des mots insinuants et doux :

Je vous supplie, ô reine, ou déesse, ou mortelle !
Si vous êtes déesse, alors on vous appelle
Diane des forêts, fille de Jupiter ;
Car vous avez son port, et sa taille et son air.
Si vous êtes mortelle, ainsi que nous le sommes,
Heureux sont vos parents, entre les autres hommes ;
Vos frères sont heureux ; la joie enfle leur cœur,
Quand ils vous voient danser, si belle, dans un chœur.
Mais plus heureux celui qui doit, ô jeune épouse,
Vous emmener, suivi de la foule jalouse !
Non, je n'ai jamais vu rien qui soit si parfait,

Et l'admiration me laisse stupéfait.
Tel est le beau palmier, qui, jeune et plein de sève,
Dans l'île de Délos, près du temple s'élève.
Jadis, pour mon malheur, je traversai les flots;
Avec mille guerriers, je passai par Délos,
Et je fus stupéfait devant cette merveille,
Car jamais on ne vit une tige pareille.
Ainsi je reste, ô vierge, étonné devant vous,
Et n'ose, par respect, embrasser vos genoux.
Je suis un malheureux; de l'île d'Ogygie
Jeté sur cette plage où je me réfugie,
Vingt jours durant, jouet des vents et de la mer,
Je ne fus qu'hier soir sauvé du gouffre amer.
Une divinité m'a poussé vers cette île,
Pour m'y livrer encore à la fortune hostile;
Car je n'espère pas la fin de mes malheurs;
Les Dieux m'ont réservé de nouvelles douleurs.
Mais secourez-moi, reine. Après tant de souffrance,
C'est en vous que je mets ma première espérance.
Je n'ai vu jusqu'ici personne, et ne sais pas
Quel peuple hospitalier habite ces climats.
Indiquez-moi la ville; et, pour m'en faire un voile,
Prêtez-moi, s'il se peut, quelque méchante toile.
Ainsi les justes Dieux vous puissent envoyer
Un mari, des enfants, et la paix du foyer!
Il n'est rien, en effet, de plus heureux au monde

Qu'un bon ménage où règne une amitié profonde;
C'est un chagrin cuisant pour tous les envieux,
Et pour les vrais amis un spectacle joyeux.

Étranger, dit la vierge aux bras blancs comme neige,
Vous ne me paraissez ni fou ni sacrilége.
Jupiter est le maître, et, selon ses penchants,
Il dispense les biens aux bons comme aux méchants;
Il faut souffrir le mal, lorsque le mal arrive;
Mais, puisque vous avez abordé cette rive,
Vous n'y manquerez pas d'habit ni de secours:
Ils sont dus au malheur, qu'il faut aider toujours.
Je vous enseignerai le chemin de la ville,
Et vous dirai quel peuple habite dans cette île
Vous êtes, étranger, chez les Phéaciens;
Mon père Alcinoüs est le chef des anciens.

Elle dit, et parlant aux femmes de sa suite :
Arrêtez; pourquoi donc avez-vous pris la fuite?
Pensez-vous que cet homme ait de mauvais desseins,
Ou que ce soit quelqu'un des ennemis voisins?
Mais, sachant que les Dieux protégent cette terre,
Quel ennemi jamais y portera la guerre?
Et d'ailleurs nous vivons environnés des mers,
Et loin du continent et de tout l'univers.
Cet homme a fait naufrage et sa misère est grande;

Il faut le secourir, Jupiter le commande ;
Au nom de Jupiter viennent les malheureux,
Et le peu qu'on leur donne est d'un grand prix pour eux.
—Vite, à l'abri du vent, baignez-le dans le fleuve,
Et donnez-lui des mets pour qu'il mange et s'abreuve.

Les femmes, à ces mots, s'encourageant tout bas,
S'arrêtent, puis enfin reviennent sur leurs pas,
Elles mènent Ulysse en un lieu du rivage
Où l'on peut se baigner à l'abri de l'orage,
Posent auprès de lui des habits sur le bord,
Lui donnent des parfums dans une fiole d'or,
Et le pressent d'entrer au lit de la rivière.

Mais lui : Retirez-vous un peu plus en arrière,
Jeunes filles, pendant que je me baignerai,
Et nettoîrai l'écume, et me parfumerai.
L'huile délassera mon corps battu des lames ;
Mais je n'ose, tout nu, me montrer à des femmes.

Les femmes, à ces mots, s'en vont d'un pied léger
Dire à Nausicaa ce qu'a dit l'étranger.
Or Ulysse lavait la souillure marine
Qui couvrait son épaule et sa large poitrine,
Et trempait ses cheveux dans le flot pur et clair,

Pour exprimer le sel déposé par la mer:
Il verse sur son corps les huiles onctueuses,
Et se revêt enfin de robes somptueuses.
Alors Minerve accroît la beauté de son port;
Elle le fait paraître et plus grand et plus fort,
Et de ses blonds cheveux enrichissant la teinte,
Les déroule, pareils à la fleur d'hyacinthe.
Comme un bon artisan, par Vulcain conseillé,
Entoure d'or brillant l'argent bien travaillé;
Ainsi d'un vif éclat la déesse environne
La face du héros et toute sa personne.
Il va, resplendissant, s'asseoir près de la mer.
— Cependant la princesse admire son bel air,
Et par les mots suivants témoignant sa surprise :

Or donc, écoutez-moi, femmes, que je vous dise :
Ce n'est point à l'insu des Dieux olympiens
Que ce prince aborda chez les Phéaciens.
Il me semblait d'abord vulgaire et misérable,
Et maintenant il brille, aux Dieux mêmes semblable.
Plût aux Dieux immortels que tel fût mon époux,
Et que cet étranger voulût rester chez nous!
Mais apportez les mets afin qu'il se nourrisse.

Les femmes aussitôt placent devant Ulysse
L'outre et les mets; il mange et boit avidement,

N'ayant depuis deux jours pris aucun aliment.

Pourtant Nausicaa songe à rentrer chez elle ;
Elle met les habits dans le char qu'elle attelle,
Monte, et prenant en main les rênes des mulets :

Levez-vous, étranger, et venez au palais ;
Je vous mène à mon père, un prince charitable,
Et vous verrez les chefs, qui mangent à sa table.
Mais vous n'avez pas l'air d'être inconsidéré ;
Voici donc comme il faut agir, selon mon gré :
Tant que nous marcherons à travers les campagnes,
Suivez le chariot, derrière mes compagnes ;
Moi, je vous montrerai le chemin, sur mon char,
Et nous irons ainsi jusqu'au pied du rempart.
Car la ville est puissante : un rempart la couronne ;
Un double port reçoit la mer qui l'environne ;
L'accès en est étroit ; mais, une fois entré,
Chaque navire y trouve un asile assuré.
On voit aussi chez nous, au milieu d'un portique,
Le temple de Neptune et la place publique ;
C'est là qu'est le marché ; c'est là que le marin
Apprête le cordage et les ancres d'airain.
L'adroit Phéacien, qui navigue et qui pêche,
Ne sait pas tendre l'arc et décocher la flèche ;
Mais il aime les mâts, les voiles, les vaisseaux,

Sur lesquels, intrépide, il fend les vastes eaux.
Or, dès que nous serons au pied de la muraille,
Il faudra nous quitter, de peur qu'on ne nous raille.
Je crains les méchants bruits ; le peuple est indiscret,
Et, si l'on nous voyait ensemble, on se dirait :
Quel est cet étranger qui suit la jeune reine ?
Comme il est beau ! Serait-ce un mari qu'elle amène ?
Où donc l'a-t-elle pris, vraiment ? Il est certain
Que c'est un voyageur venu d'un bord lointain,
Ou même un dieu, tombé de la voûte éternelle,
Tout exprès pour lui plaire et pour vivre avec elle.
C'est ce qui la rendait si rebelle à l'hymen,
Quand nos principaux chefs se disputaient sa main ;
Il faut bien qu'elle cherche un mari chez les autres,
Puisqu'elle est orgueilleuse et méprise les nôtres.

Voilà ce qu'on dirait, et j'aurais à rougir,
Car je réprouve aussi cette façon d'agir,
Et je trouve mauvais qu'une fille, peu sage,
Soit vue avec un homme avant le mariage.

Tenez donc mes avis dans votre esprit gravés,
Et je ne doute pas que, si vous les suivez,
Vous ne vous ménagiez, auprès du roi mon père,
L'espoir d'un prompt départ et d'un retour prospère.
— Écoutez : nous allons rencontrer, sur nos pas,

Un bois de peupliers consacrés à Pallas
Une source y jaillit et s'enfuit dans les herbes.
Là mon père a des champs et des jardins superbes
Tellement rapprochés des premières maisons,
Que d'un endroit à l'autre on distingue les sons.
Vous demeurerez là, quelque temps, pour attendre
Qu'aux portes du palais nous ayons pu nous rendre;
Puis acheminez-vous, seul; aux premiers venus
Demandez le palais du grand Alcinoüs;
Tout le monde chez nous le connaît et l'admire,
Et les petits enfants vous y pourraient conduire.
Arrivé dans la cour, poursuivez hardiment;
Allez jusqu'à ma mère en son appartement;
Vous la verrez assise au milieu de ses femmes,
Et filant près de l'âtre, à la lueur des flammes;
Adossée au pilier qui supporte le toit,
Elle tient le fuseau tournoyant sous son doigt.
Là, comme un immortel, mon père, calme et grave,
Est assis sur un trône et boit du vin suave.
Ne marchez pas à lui, mais agenouillez-vous
Vers ma mère, et portez la main à ses genoux;
Si ma mère à vos vœux se montre favorable,
Bientôt luira le jour du retour désirable;
Vous reverrez les champs que vous avez semés,
Et le toit paternel, et ceux que vous aimez.

Elle dit. Les mulets, fouettés par la lanière,
S'éloignent promptement des bords de la rivière;
De leurs pas alternés ils battent le terrain;
Mais elle les modère en se servant du frein,
Pour qu'Ulysse et le chœur, qui marchent par la plaine,
Puissent la suivre à pied sans être hors d'haleine.

Le soleil se couchait à l'horizon doré,
Quand on arrive au bois à Pallas consacré;
Là le héros s'arrête, et restant en arrière :
Fille de Jupiter, exaucez ma prière,
O Pallas! Je me vis abandonné de vous,
Quand j'étais le jouet de Neptune en courroux;
Vous ne m'écoutiez pas; mais aujourd'hui, meilleure,
Faites qu'Alcinoüs m'accueille en sa demeure!

CHANT IV

CHANT IV

Voilà ce que chanta le rapsode divin.
Ulysse, ajouta-t-il, n'espéra pas en vain ;
Le sage Alcinoüs le reçut comme un hôte ;
Les mets et le vin pur ne lui firent pas faute,
Et, quand vint le moment de gagner d'autres bords,
Il s'embarqua, chargé d'habits et de trésors.

Dès bons Phéaciens, vieillards, suivez l'exemple.
Leur cœur hospitalier des Dieux était le temple ;

Jamais un voyageur, dans leur île égaré,
N'y connut le refus d'un secours imploré.
Aussi, les Dieux souvent, pendant les sacrifices,
S'asseyaient à leur table et mangeaient les prémices,
Et souvent, si quelqu'un se mettait en chemin,
Un Dieu l'accompagnait sous un visage humain.

Il dit : un long silence accueille sa harangue.
Tous, enchantés des sons qui coulaient de sa langue,
Craignaient qu'il ne finît, quand il eut commencé,
Et l'on écoute encore après qu'il a cessé.

Enfin un bruit s'élève, et se propage, et roule,
Et grandit. La louange éclate dans la foule.
C'est un chantre divin! un prophète inspiré!
A l'égal de la Muse il doit être honoré!

Ainsi, lorsque la nuit du haut des monts s'élance,
Dans la campagne sombre il se fait un silence.
Le voyageur tardif par les sentiers n'entend
Que le bruit des cailloux sous son pied hésitant :
La Peur, hôte des nuits et de la solitude,
Dans son cœur inquiet jette l'incertitude.
Mais, si les pas de l'homme éveillent à l'entour
Le chien gardien des seuils, qui couche dans la cour,

Tout à coup retentit un aboîment immense ;
Il s'éteint sur un point, ailleurs il recommence ;
Au signal éclatant chaque dogue répond,
Et l'air est ébranlé d'un concert furibond.
— Du peuple frémissant tel était le tumulte.
Le juge Ægyptius, que chaque âge consulte,
Et dont l'expérience est d'un puissant secours,
Car l'auguste Thémis préside à ses discours,
Se lève ; il fait un signe, et tout murmure cesse
A l'aspect vénéré du sceptre qu'il abaisse.

Peuples, écoutez-moi. Ce chantre, égal aux dieux,
N'a-t-il pas le secret des sons mélodieux?
Sa voix, avec douceur, enchaîne la cadence,
Et tout ce qu'il enseigne est dit avec prudence.
J'ai pris un tel plaisir, que, chargé d'ans nombreux,
Je ne me souviens pas d'un moment plus heureux,
Sauf quand mon fils naquit, et quand, robuste et leste,
Il remporta le prix de la course et du ceste.
Certes, on ne saurait penser en l'écoutant
Que c'est un imposteur, comme l'on en voit tant,
Un de ces vagabonds, qui, ne voulant rien faire,
Aiment mieux mendier que gagner un salaire.
On penserait plutôt, tant il a bien parlé,
Entendre un immortel en suppliant voilé.
— Mais, du sort des humains c'est la triste coutume

La Muse à ses faveurs a mêlé l'amertume.
Il est aveugle, errant, sans patrie et sans toit,
Pâli par la fatigue, et la faim, et le froid,
Et ce n'est point un mot envers les dieux impie,
Ni quelque fait honteux que sa misère expie;
Mais il s'est appauvri dans les pays lointains,
En amassant partout ses glorieux butins,
L'histoire des héros, les noms de plusieurs villes,
Les prodiges qu'on voit dans les diverses îles.
Il n'est donc pas blâmable, et, si vous m'en croyez,
Ne lui refusez pas du pain et des foyers;
Mais, comme il le demande, accordez-lui la somme
Qui suffit, chaque année, à l'entretien d'un homme.
Vous ne lui devrez pas bien longtemps vos secours,
Car le pauvre homme arrive au terme de ses jours;
Peu de chose d'ailleurs comblera son envie,
Et lui rendra plus doux le déclin de la vie.
Le vieillard, qui n'est plus tourné vers l'avenir,
Ne veut que du repos pour se ressouvenir.
Ce peu, qu'il vous demande et qu'il faut qu'on lui donne,
L'enrichira beaucoup sans appauvrir personne,
Et vous plairez aux dieux, qui seraient affligés
S'ils voyaient qu'on fût dur envers des gens âgés.
Peut-il être en effet un spectacle plus triste
Que celui d'un vieillard que personne n'assiste?
Le jeune homme a souvent bien des maux à souffrir

Quand l'orage détruit ses blés prêts à mûrir,
Quand il perd ses parents qu'il aime avec tendresse,
Ou quand il est trompé par sa belle maîtresse.
Alors, dans sa douleur, il accuse le sort,
Et maudit sa naissance, et désire la mort;
Mais il a la vigueur égale à la souffrance,
Et la source du rire, et la riche espérance;
L'avenir sans limite est semé, sous ses pas,
De plaisirs qu'il devine et qu'il ne connaît pas;
Nul espoir ne s'éteint sans qu'un autre renaisse;
Il est maître de tout, car il a la jeunesse;
Indépendant du sort et plus heureux qu'un roi,
Il porte son royaume et son bonheur en soi.
Au lieu que le vieillard, à qui la force échappe,
Tombe sans mouvement sous le coup qui le frappe.
Comme un tronc épuisé, qui ne reverdit plus
Quand la hache a coupé ses rameaux vermoulus,
Il ne peut plus du sort réparer les injures,
Car sa dernière séve a fui par ses blessures.
Sa force décroissante augmente ses besoins;
Plus il faut le soigner, plus il manque de soins,
Et, si nul ne l'assiste, il ira, seul et morne,
S'asseoir et se laisser mourir sur une borne.
— C'est pourquoi Jupiter voit d'un œil indigné
Qu'on refuse une obole au vieillard dédaigné,
Et que sous les affronts soit courbée et fléchie

L'auguste majesté d'une tête blanchie.

Cependant vos bienfaits ne seront pas perdus;
Mais en gloire immortelle ils vous seront rendus;
Car il chantera Cume et ses plaines fertiles,
Et la rendra fameuse entre toutes les villes.
C'est le plus grand honneur que l'on puisse obtenir
Que d'aller par la muse aux siècles à venir;
C'est par là qu'une ville éclipse ses rivales,
Plus que par ses moutons, ses bœufs et ses cavales.
En vain l'air retentit du bruit de vos marteaux,
Et la lime stridente en vain mord les métaux;
En vain de vos brebis couvrant au loin la plaine,
Dans la pourpre de Tyr vous en teignez la laine;
Un jour l'herbe croîtra sur vos noms effacés,
Et que restera t-il des trésors amassés?
Combien d'autres cités, avant l'âge où nous sommes,
Florissaient, dont l'histoire a péri chez les hommes!
Aux amoureux de l'or un nom n'est pas promis;
Mais la muse indigente illustre ses amis,
Et, si vous accueillez le chantre qu'elle inspire,
Par-delà tous les temps durera votre empire.
Quand le soc passera sur vos anciens remparts,
On parlera de Cume où régnaient les beaux-arts,
Et nul n'abordera les côtes d'Ionie
Sans y saluer Cume, ouverte à l'harmonie.

— Moi, je crois qu'Apollon, notre dieu protecteur,
Nous a daigné lui-même envoyer ce chanteur,
Parce qu'il nous sait gré des récents sacrifices,
Où nous avons brûlé la graisse des génisses :
Je vous engage donc à l'accueillir chez vous,
De peur que nos voisins, mieux avisés que nous,
Ne l'attirent près d'eux, et n'usurpent la gloire
Qu'un chantre si savant promet à notre histoire.

C'est ainsi que parla le prudent orateur.
Autour de lui s'élève un bruit approbateur :
Oui, disait-on, il faut lui donner un asile ;
Traitons-le bien, afin qu'il chante notre ville ;
Nous serions bien fâchés si nos voisins jaloux
Nous prenaient ce chanteur qu'il faut garder pour nous.
Voilà ce qu'on disait d'une voix unanime ;
Mais cela ne plut point à Mastor, fils d'Alcime.
Il avait de beaux champs et de belles maisons ;
Nul ne savait mieux l'art d'échanger les toisons ;
Car c'était un marchand habile et plein de ruses,
Ardent à s'enrichir, mais dédaigneux des muses,
Qui n'aimait que le gain et n'estimait que l'or.
— S'étant levé, voici comment parla Mastor :
Cumœens, j'ai toujours ouï dire à mon père
Que deux choses fondaient une maison prospère :
L'activité d'abord, assidue aux travaux,

Qui fait que le marchand devance ses rivaux;
Puis, gardienne des biens, l'austère économie,
Sans quoi croule bientôt l'œuvre mal affermie.
L'homme actif et rangé ramasse de grands biens;
Il est fort estimé de ses concitoyens;
On l'envie; on le flatte; il peut, s'il a des filles,
Les marier aux fils des premières familles.
Mais l'homme qui n'a rien n'obtient aucun égard;
Chacun le fuit; il n'est invité nulle part.
Or, je ne sais à quoi la poésie est bonne,
Mais jamais les chansons n'ont enrichi personne;
Témoin ce mendiant, qu'on voit, la lyre en main,
Réduit sur ses vieux jours à demander du pain.
Est-ce donc, en effet, un métier d'homme sage
Que de chanter, au lieu d'entreprendre un ouvrage?
Et quel fruit pensez-vous tirer de ses chansons,
Quand il n'a pu lui-même en tirer que des sons?
Vous serez, vous dit-on, immortels dans son livre;
Avant d'être immortel il importe de vivre,
Et l'immortalité semble une triste fin
Quand, pour y parvenir, il faut mourir de faim.
On ne peut être sûr d'une gloire lointaine;
Mais la vie actuelle est chose plus certaine,
Et pour moi j'aime mieux, dans mille ans ignoré,
Vivre aujourd'hui puissant, riche et considéré,
Que si, laissant peut-être une gloire posthume,

Je vivais misérable et méprisé dans Cume.
Ce destin vous attend, si vous êtes trop bons,
Et donnez votre argent à tous les vagabonds ;
Car, étant informés de votre accueil facile,
D'autres viendront encor vous demander asile ;
Il en arrivera de cent lieux différents ;
Vous serez accablés de rapsodes errants.
Et pour le seul plaisir d'écouter leurs chimères,
Vous vous ruinerez à nourrir des *Homères*.

Il donnait ce surnom à l'aveugle vieillard ;
Car *Homère*, chez eux, veut dire *sans regard*.

Il dit, et se rassied. — Cependant son sarcasme
Dans les cœurs refroidis sèche l'enthousiasme.
Comme l'on voit fleurir, dans le mois printanier,
Un pommier vigoureux, espoir du jardinier ;
Sous le premier baiser des soleils encor pâles,
Chaque fleur blanche et rose entr'ouvre ses pétales,
Et l'heureux jardinier vient visiter souvent
Ces fleurs, berceaux des fruits, que balance le vent ;
Il voit d'un œil d'amour pousser les plus hardies,
Reproche leur paresse aux branches engourdies,
Et va tous les matins compter son frais trésor,
Accru d'une autre fleur, et puis d'une autre encor ;
C'est que dans les boutons sont des pommes vermeilles

Dont l'automne féconde emplira ses corbeilles,
Et du prix de leur vente il aura des outils,
Et de chauds vêtements pour sa femme et ses fils.
Mais parfois, dans la nuit, un vent glacé se lève
Qui détruit tout d'un coup l'avenir de la séve ;
Le jardinier s'afflige en voyant sous son doigt
Tomber ses pauvres fleurs surprises par le froid ;
Alors, foulant du pied leurs stériles promesses,
Il maudit l'aquilon jaloux de ses richesses.

De même le marchand, de ses discours moqueurs,
A flétri la pitié qui germait dans les cœurs.
On compte les avis, et le sénat refuse
D'accorder les secours demandés par la muse.
— Aussitôt l'étranger, honteux de cet affront,
Se retire en silence, aidé du forgeron.

CHANT V

CHANT V

Cependant le vieillard, le cœur plein d'amertume,
Marchait le long des mers à la bruyante écume.
— Ami, dit l'armurier, ne sois pas soucieux ;
Ces hommes sont méchants, durs, avaricieux ;
Mais qu'importe ! Il te reste une sûre demeure,
Où tu vivras en paix jusqu'à ta dernière heure ;
Viens chez moi ; tu pourras y chanter à loisir,
Et nous écouterons tes chants avec plaisir.

Mais lui, se retournant : Ville aux chantres amère,

Cume, dit-il, reçois les adieux de l'*Homère* :
Les immortelles Sœurs, déesses des concerts,
Te voulaient à jamais illustrer dans mes vers ;
Mais tes fils ignorants dédaignent le génie ;
Tes fils ont repoussé les dons de l'harmonie ;
Malheur à ces ingrats ! Un jour, ils connaîtront
Qu'un poëte a des dieux qui vengent son affront ;
Puisqu'ils n'estiment pas ce qui donne la gloire,
Ils vivront ignorés et mourront sans mémoire.

A la misère, moi, voué par Jupiter,
Je saurai supporter mon destin d'un cœur fier.
Non, jamais je ne veux rentrer dans cette ville ;
Mes pieds brûlent de fuir cette plage incivile ;
Je m'en irai ; j'irai chercher un autre endroit
Où je me plairai mieux, quelque petit qu'il soit.

Mais exaucez mes vœux, ô vierges immortelles,
Muses ! Si mes amours vous ont été fidèles,
Et si, reconnaissant de vos doctes leçons,
J'eus soin de vous nommer dans toutes mes chansons,
Que jamais ces pays, condamnés aux ténèbres,
N'enfantent un chanteur qui les rende célèbres !

Quant à toi, Tychius, bon parmi les méchants,

Qui, pauvre, as mieux agi que ces riches marchands,
Tu seras immortel, grâce au vieillard malade ;
Car Homère écrira ton nom dans l'Iliade.

FIN.



TABLE

LES VISIONS

PARIS. — TYP. SIMON RAÇON ET Ce, RUE D'ERFURTH, 1.

LES

VISIONS

PAR

A. DE LAMARTINE



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

—

1853



LES VISIONS

Ces vers font partie d'un long poème dont l'auteur avait conçu le plan. Ce devait être l'histoire de l'âme humaine et de ses transmigrations à travers des existences et des épreuves successives, depuis le néant jusqu'à la réunion au centre universel, Dieu.

Ce fragment décrit la décrépitude de la terre et la décadence du genre humain. (Voir les *Nouvelles Confidences*.)

NOTE DES ÉDITEURS.

LES VISIONS

FRAGMENTS

I

Et l'Esprit m'emporta sur le déclin des âges :
Quel est cet astre obscur qui, du sein des nuages,
Laissant glisser un jour plus morne que la nuit,
Écarte à peine l'ombre où sa main me conduit ?
— C'est le soleil, mon fils, ce roi brillant des sphères !
— Quoi ! c'est là le soleil qu'ont adoré nos pères ?
C'est là ce dieu du jour qui, du sommet des cieux,
D'un seul de ses rayons éblouissait nos yeux ;

Qui, le front rayonnant de jeunesse et d'audace,
Et des portes du jour s'élançant dans l'espace,
De son premier regard éclipsait dans les airs
Ses rivaux pâlissant du feu de ses éclairs.
De la terre éblouie illuminait les cimes,
Comme un torrent de flamme inondait ses abîmes,
Faisait monter l'encens, faisait naître les fleurs,
Jetait sur l'Océan ses flottantes lueurs,
Et, mêlant sa lumière aux vagues de ses plages,
D'une brillante écume éclairait les rivages?
Se peut-il qu'à ce point cet astre ait défailli?
Depuis quand? Par quel sort? — Mon fils, il a vieilli.
Tout vieillit dans le ciel ainsi que sur la terre;
Ce grand foyer des jours depuis longtemps s'altère.
Faible et d'un pas tardif se traînant dans son cours,
Il ne dispense plus les saisons ni les jours
Comme aux temps fortunés où le regard du sage
Par les signes du ciel prédisait son passage,
Et, soumettant sa marche à son hardi compas,
Marquait l'heure aux humains par l'ombre de ses pas!
Il ne mesure plus ni les mois ni les heures;
Mais, parmi les débris de ses douze demeures,
Égarant au hasard son cours capricieux,

D'un pas irrégulier serpentant dans les cieux,
Tantôt dardant ses feux pendant des jours sans nombre,
Il refuse aux vallons le doux abri de l'ombre,
Brûle une terre aride, et dévorant les eaux
Dans ses flancs altérés fait tarir les ruisseaux;
Tantôt, se dérobant sous des ombres funèbres,
Il livre la nature à de longues ténèbres;
Et l'homme épouvanté, d'un regard incertain
Attend en vain l'aurore aux portes du matin!
— Et la terre? lui dis-je en voilant mon visage.
— Viens et vois! dit l'Esprit. Soudain comme un orage,
De la cime des monts fondant sur les guérets,
Emporte en tournoyant la feuille des forêts,
La promène en son vol du couchant à l'aurore,
La quitte, la reprend et la rejette encore;
Ainsi, planant de loin sur la terre et les mers,
Son souffle impétueux m'emporte dans les airs,
Et mon œil, du soleil suivant la route oblique,
Traverse à l'équateur les flots de l'Atlantique,
Vole d'un pôle au pôle, et s'abat tour à tour
Aux bords où naît l'aurore, où va mourir le jour!
— Quelle est vers l'Occident cette immense contrée
Par l'abîme des eaux du monde séparée,

Et qui, d'un pôle à l'autre étendant ses déserts,
Presse autour de ses flancs la ceinture des mers?
Sur les routes de l'onde autour d'elle semées,
Cent îles reposant sur des vagues calmées,
Ainsi que des vaisseaux qui flottent vers des ports,
Semblent avec amour s'approcher de ses bords;
Jeune et dernier enfant qu'ait porté la nature,
Ses monts ont conservé leur verte chevelure;
Ses fleuves, ombragés du dôme de ses bois,
Élèvent jusqu'à nous leurs mugissantes voix!
Sans doute qu'en ces lieux, choisissant leurs asiles,
Les enfants de l'Europe ont élevé leurs villes,
Donné des noms chéris à ces nouveaux remparts,
Et transporté leurs dieux, leur empire et leurs arts?
— Insensé! dit l'Esprit: C'est la terre féconde
Où l'aquilon poussa les vaisseaux du vieux monde,
Quand déjà ses enfants, rebut des nations,
Emportaient avec eux des malédictions!
En vain il aborda dans ces champs de délices,
L'homme dégénéré n'y sema que ses vices.
La licence, l'erreur, les peuples et les rois
De ce monde naissant corrompirent les lois;
Et, souillé sur ses bords par le sang des victimes,

L'arbre heureux de la foi n'y porta que des crimes.
En vain, dans ces forêts, des peuples transplantés
Y fondèrent des lois, des trônes, des cités.
Ces empires d'un jour l'un l'autre se chassèrent;
Les générations comme l'ombre y passèrent.
Tel qu'un fruit corrompu qui tombe avant le temps,
La terre y secoua ses rares habitants;
L'Océan engloutit ces races criminelles;
Leurs projets insensés périrent avec elles;
Et, confiant au vent la garde de ces mers,
Le silence éternel rentra dans ces déserts!
Fière et libre à présent du vil poids qui l'oppresse,
La nature y triomphe en sa mâle jeunesse;
Le cèdre monte en paix sur les vallons flétris,
L'Océan de ses ports y ronge les débris,
Et la terre, du moins dans son luxe sauvage,
Au Dieu qui la créa rend un plus digne hommage!
Il dit, et sur les flots de nouveau s'élança,
Jusqu'aux sommets de l'Inde où son vol s'abaissa,
Sur l'antique Immaüs, dont le front large et sombre
Couvrait aux anciens jours des peuples de son ombre,
Et versait à ses pieds de ses rameaux divers
Sept fleuves dont les flots allaient grossir trois mers!

De là mon œil, suivant leur onduleuse pente,
Sur les champs de l'Asie avec leurs flots serpente !
Cherche Tyr ou Memphis, ou le tombeau d'Hector,
Salue avec des pleurs l'olivier du Thabor,
Redemande au désert les traces de Palmyre,
Ces jardins suspendus que Babylone admire,
Revoit Jérusalem, ses cyprès, son Jourdain,
Et cette tombe où dort l'espoir du genre humain !
Le silence et le deuil régnaient sur ces collines,
Les fleuves serpentaient à travers des ruines,
Le sable du désert, volant en tourbillons,
Traçait au gré des vents ses livides sillons,
Des peuples disparus effaçait les ouvrages :
Seule, élevant sa tête au-dessus des nuages,
La pyramide assise au milieu de ce deuil,
Des enfants de Memnon magnifique cercueil,
Brise comme un écueil le sable qu'elle arrête !
Et sur les flots mouvants qu'agite la tempête,
Seul et dernier témoin d'un peuple anéanti,
Flottait comme le mât d'un navire englouti !
Voilà ces monts glacés d'où descendait l'aurore ;
De son pâle reflet l'astre les frappe encore !
Mais leurs fronts, dépouillés par l'aile des autans,

Semblent s'être abaissés sous le fardeau du temps !
Ici, teignant leurs pieds d'une écume azurée,
Le Rhône en bouillonnant sillonne la contrée
Où, s'avançant vers lui par d'obliques détours,
La Saône en serpentant fait douter de son cours,
Se rapproche, s'éloigne et revient avec grâce
S'unir en murmurant au fleuve qui l'embrasse.
En remontant le cours de ces tranquilles eaux,
Je vois à l'occident onduler ces coteaux,
Dont les sommets, pareils aux vagues écroulées,
Semblent en se courbant fondre sur les vallées.
C'est là que je naquis ; voilà l'humble séjour
Où mon regard s'ouvrit à la beauté du jour.
Sur le flanc décharné de cette humble colline,
Le lierre embrasse encore une antique ruine.
C'était !.. Pardonne aux pleurs qui tombent de mes yeux,
C'est un dernier débris du toit de mes aïeux !
De là, longeant les bords de la mer de Tyrrhène,
Il s'abat comme un aigle au sommet de Pyrrhène,
Me montre avec horreur aux rives de deux mers
L'Ibérie étalant ses monuments déserts.
L'Alhambra, fier encor de ses splendeurs antiques,
Prolongeait sous mes pieds ses élégants portiques,

Où l'Arabe, accouplant les gracieux arceaux,
A façonné le marbre en flexibles berceaux.
« Deux peuples ont bâti ces murs que tu contemples !
L'Arabe et le chrétien ont prié sous ces temples !
Les pierres sont debout : les peuples ont passé ! »
Il dit, et franchissant Pyrrhène au front glacé,
D'un vol irrégulier serpentant dans la plaine,
Le souffle impétueux m'emportait vers la Seine !
Mais, quand du haut des airs mes regards effrayés
Reconnurent ces bords qui fuyaient sous mes pieds :
Que de ton vol ardent la course se modère,
Lui dis-je, et de plus près rasons ici la terre !
Laisse-moi rechercher dans ces vallons flétris
Des lieux où j'ai passé les vestiges chéris :
C'est ici que d'ombrage et de fleurs embellie,
La terre m'apparut, au matin de ma vie,
Comme un lieu permanent où l'homme avant le soir
Pouvait sur de longs jours fonder un long espoir !
C'est ici que, plus tard, dans l'été de mon âge,
Trouvant un port tranquille après un long orage,
Dans le sein de l'amour entraîné par l'hymen,
Et cultivant les fruits de mon champêtre Éden,
Dans le calme des nuits recueillant mon délire,

Au Dieu qui l'inspirait je consacrais ma lyre !
Là je voyais jouer sur le gazon des prés
De nos chastes amours les présents adorés !
Là je plantais pour eux le chêne au large ombrage,
Dont le dôme éternel, élargi d'âge en âge,
Devait, prêtant son ombre aux fêtes du vallon,
Porter de fils en fils mes bienfaits et mon nom !
Là je semais l'épi ; là je creusais la rive
Où mes soins enchaînaient une onde fugitive !
Le temple du Seigneur s'élevait sur ces bords ;
Là veillait le pasteur sur la cendre des morts !
Là dormaient ses aïeux ; là l'humble croix de pierre
De son ombre immobile a couvert leur poussière !
Ses débris mutilés couvrent encore leurs os !
Mânes ! goûtez en paix ce reste de repos !
Bientôt... Mais, m'arrachant des lieux de ma naissance,
L'Esprit impatient me gourmande et s'élance,
Et vers les champs déserts de l'antique Paris
Me jette épouvanté sur d'immenses débris.
C'était l'heure où jadis, au réveil de l'aurore,
Les rayons précurseurs du jour qui vient d'éclore,
Teignant les dômes saints de douteuses clartés,
Un bruit immense et sourd s'élevait des cités !

Comme on dit qu'à l'aspect de la céleste flamme
Le marbre de Memnon résonne et prend une âme,
L'airain, retentissant au sommet de ses tours,
Des fidèles au temple appelait le concours;
Le prêtre, accompagné des célestes cantiques,
Guidait la foule errante autour des saints portiques.
Le clairon belliqueux résonnait : à sa voix,
Les guerriers qui veillaient aux barrières des rois,
Ceignant des feux du jour leur cuirasse frappée,
Comme un rempart d'acier s'alignaient sous l'épée;
La chute du marteau, le roulement des chars,
De leurs bruits discordants ébranlaient les remparts;
Les bornes des palais laissaient tomber leur chaîne,
Les gonds d'airain criaient sous les portes de chêne;
Et, comme un fleuve immense et grossi dans son cours,
La foule s'écoulait pour le travail des jours.

Mesure, dit l'Esprit, les vanités du monde.
Il dit : Je ne vis plus qu'une forêt profonde,
Qui, d'un fleuve fangeux couvrant les bords obscurs,
Croissait languissamment sur le bord de ses murs;
Le flot, triste et dormant sous son arche écroulée,
D'un murmure plaintif remplissait la vallée,

Où la Seine, jadis reine de ces beaux lieux,
Roulait avec amour dans son sein orgueilleux
Les ombres des palais qui couronnaient les rives,
Et, sous des ponts d'airain pressant ses eaux captives,
Se hâtait d'embrasser dans ses mille replis
Ces murs par qui ses flots se sentaient ennoblis !
Mais, recherchant en vain quelque ombre de sa gloire,
Ces lieux avaient perdu jusques à sa mémoire,
Et son cours égaré de déserts en déserts
Traînait des flots sans nom vers la pente des mers.
Seulement sur ses bords, de distance en distance,
Monument de sa gloire et de sa décadence,
Un portique, un débris s'élevant sur les bois,
Semblaient par leur aspect lui parler d'autrefois !
Et du sommet miné d'une arche triomphale,
Sous le vol des oiseaux roulant par intervalle,
La pierre, d'un bruit sourd éveillant les échos,
Traçait, en s'abîmant, un cercle dans ses flots.
Je suivais à pas lents ses détours dans la plaine,
Écartant d'une main les jets pliants du chêne ;
De l'autre j'arrachais des débris effacés
De la ronce aux cents bras les fils entrelacés ;
Je cherchais à fixer les lettres et les nombres,

Comme on cherche la vie, hélas ! parmi des ombres.
Là, le Louvre abaissant ses superbes créneaux
Cachait ses fondements parmi d'humbles roseaux ;
Sur les tronçons brisés de ses larges arcades
Le lierre encor traçait de vertes colonnades,
Et, croissant au hasard sur des chiffres chéris,
Le lis pétrifié s'ouvrait sur ces débris.
Là, d'un temple détruit couronnant les portiques,
Deux tours penchaient encor leurs ponts mélancoliques;
Mais, suspendant leurs nids aux voûtes du saint lieu,
Les oiseaux chantaient seuls dans la maison de Dieu.
Ici croissait l'ortie ; ici la giroflée
Penchait sur les débris sa corolle effeuillée ;
Là le buis éternel de ses sombres rameaux
Nouait comme un serpent le marbre des tombeaux.
Là, sous le vert cyprès dormait, couché dans l'herbe,
Le buste mutilé d'un conquérant superbe,
Ou les marbres épars de tous ces dieux mortels
Dont la Grèce crédule éleva les autels,
Et qui, fuyant ici des bords de l'Ionie,
Y recevaient encor le culte du génie !
Plus loin, d'un front sublime allant toucher les cieux,
D'un règne passager monument orgueilleux,

La colonne d'airain, plus forte que les âges,
Autour de son sommet voit gronder les orages,
Et sur ses larges flancs porte en lettres de fer
Des exploits que la rouille est prête d'étouffer.
Sans doute ici d'un roi s'élançait la statue ;
Mais l'autel est debout, l'idole est abattue ;
Sur son faîte isolé, roi des champs d'alentour,
Un aigle solitaire a choisi son séjour :
Il y plane, il s'y pose, et, sous sa large serre
Embrassant ce débris des foudres de la guerre,
Sur ce sanglant trophée où son aire est assis
Semble se souvenir d'avoir régné jadis !

Quoi ! d'un peuple éternel voilà donc ce qui reste !
Voilà sa trace ; à peine un débris nous l'atteste !
C'est d'ici que régnant sur l'Occident soumis,
Ce peuple, qu'adoraient même ses ennemis,
Vit pendant deux mille ans les arts ou la victoire
Étendre tour à tour son empire ou sa gloire !
Là régnèrent ces rois redoutés ou chéris,
Ces Louis ! ces François ! ces Charles ! ces Henris !
Dont la main, tour à tour imposante ou facile,
Sut modérer le frein de ce peuple indocile,

Princes qui, par la guerre ou les arts couronnés.
Imposèrent leurs noms aux siècles étonnés !
Là, ces prêtres sortis des sacrés tabernacles
Dont l'Église agitée implorait les oracles,
Ébranlant les palais des foudres de leurs voix,
Tonnaient au nom du ciel sur les crimes des rois !
Là, ces preux appuyés sur leur vaillante épée,
Partant pour conquérir une tombe usurpée,
Ne demandaient pour prix de leurs nobles combats
Qu'un signe de salut qui bénit leur trépas,
Ou qui n'en rapportaient, dépouille auguste et sainte.
Que du sang du Sauveur un peu de terre empreinte !
Là, ces chantres fameux dont les divins accords
Attiraient les enfants des peuples vers ces bords,
Et sur le monde épris de leur mâle harmonie
Faisaient parler leur langue et régner leur génie !
Là, ces tribuns, l'amour, l'horreur des nations.
Soufflant contre les lois le feu des factions,
Soulevés, déchirés par des mains forcenées,
Subissaient les fureurs qu'ils avaient déchaînées !
Là, ce nouveau César, dont la terrible main,
Sur son siècle indompté jetant un joug d'airain,
Comme un subit éclair sort du choc des nuages,

S'élançait triomphant du sein de ces orages,
Du fer qu'elle a forgé frappait la liberté !
Puis, tombant sans empire et sans postérité,
Semblable au feu du ciel qui dévore et qui passe,
Ne laissait qu'un trophée et du bruit sur sa trace.

Et maintenant, couverts des ténèbres du temps,
Ces lieux sans souvenirs, sans voix, sans habitants,
Ont oublié les pas et les œuvres de l'homme
Et n'entendent pas même une voix qui les nomme !
J'allais pleurer sur eux; mais l'Esprit — Que fais-tu ?
Ménage, me dit-il, ta force et ta vertu ;
Va ! dans ces jours d'épreuve, et de deuil et d'alarmes,
Pleure sur les vivants, s'il te reste des larmes !
Il dit, et vers le nord m'emportant dans les airs,
Il me montra de loin un rocher sur les mers.
Voilà cette Albion, cette reine des ondes,
Dont les vaisseaux légers, messagers des deux mondes,
Ouvrant leur aile immense aux fougueux aquilons
Se jouaient sur les eaux comme des alcyons !
Ses fils régnaient partout où règnent les tempêtes !
Ses filles, de l'Europe embellissant les fêtes,
Respiraient l'innocence, et dans leurs chastes yeux

Réfléchissaient l'azur de la mer et des cieux,
Et, dénouant aux vents leurs chevelures blondes,
Aimaient à soupirer au murmure des ondes !
Hélas ! elle a péri comme Tyr et Sidon,
Et les flots qu'elle brise ont oublié son nom !
Il disait, et déjà sur les rives profondes
Où du sang des humains le Rhin teignait ses ondes,
Il reprenait sa course, et du sommet des airs
Me montrait vers le nord ces empires déserts
Qui, sous des cieux glacés où languit la nature,
Formaient autour du pôle une étroite ceinture.
Bords affreux qu'aux riguenrs d'un éternel hiver
L'homme osa conquérir et ne put conserver !
Leur faux éclat ne fut qu'un brillant météore,
Pareil aux feux trompeurs de cette fausse aurore
Qui, de leur longue nuit perçant l'obscurité,
Teint leur sombre horizon d'un moment de clarté !
Puis, franchissant les monts de la verte Helvétic,
Il rase, en serpentant, les plaines d'Italie,
Traverse l'Apennin, voit l'Arno dans son cours
De ses bords dépeuplés embrasser les contours,
Comme un cygne des lacs que le printemps ramène
Voit son aile briller dans l'eau du Trasimène,

Me montre, en souriant, à l'horizon lointain
Le Soracte éclairé des rayons du matin,
Longe les verts coteaux de la fraîche Sabine,
Vers la rive des mers d'un vol pressé décline,
Voit les déserts semés de superbes débris,
Traverse un fleuve étroit aux flots presque taris,
Et s'abattant enfin sur les remparts de Rome :
Voilà, s'écria-t-il, le dernier sort de l'homme !
C'est ici que, fuyant la mort de toutes parts,
De mille nations quelques restes épars,
Par le souffle de Dieu balayés sur ces rives,
Cachent dans ces débris leurs tribus fugitives,
Soit que du sang sacré ces bords encor fumants
Résistent plus longtemps aux chocs des éléments,
Soit que l'esprit fatal dont le monde est l'empire
Ne les ait réunis que pour mieux les séduire !
Tous les enfants d'Adam rassemblés dans ce lieu
Attendent dans l'effroi le jour, le jour de Dieu !
Tu l'as voulu, mon fils ! tu le verras, mais pleure !
Il dit, reprend son vol, s'éloigne, et je demeure
Seul, invisible, errant comme une ombre sans corps,
Qui, s'échappant la nuit de la foule des morts,
Revient aux lieux chéris où l'instinct la rappelle

Chercher s'il est un cœur qui se souvienne d'elle,
Sur celui qu'elle aimait jette un œil éperdu,
Et désire de voir, et tremble d'avoir vu.
Ainsi de Romulus parcourant les collines
Je cherchais les vivants cachés dans leurs ruines ;
Je suivais, je comptais les rares habitants,
Seuls débris échappés au naufrage du temps ;
Invisible témoin de leur funèbre drame,
J'entendais leurs discours, je lisais dans leur âme,
Et frissonnant comme eux de tristesse et d'effroi,
Je m'écriais en vain : Esprit, emportez-moi !

Hélas ! mes yeux à peine avaient reconnu Rome ;
Cet asile des dieux, ce chef-d'œuvre de l'homme,
N'étalait plus alors dans ces vastes remparts
Ces temples, ces palais des dieux et des Césars ;
Les mortels abrités sous ces débris antiques
N'élevaient plus au ciel de somptueux portiques ;
Attendant tous les jours le dernier de leurs jours,
Ils n'embellissaient plus leurs précaires séjours;
Le soc ne fendait plus leurs tristes héritages ;
Qu'importaient de leurs champs les fruits ou les ombrages
A ces êtres déchus, dont l'espoir incertain

Ne s'étendait, hélas ! qu'à peine au lendemain ?

Ni les lois, ni les mœurs, ni la crainte des peines
De la société ne gouvernaient les rênes ;
La liberté sans frein et la force sans droits
Remplaçaient dans ses murs peuple, tribuns et rois ;
Chaque jour, chaque instant voyait un nouveau maître
Renaître pour périr et périr pour renaître.
Point de culte commun : sur des autels d'un jour
Chacun créant son Dieu, le brisant à son tour,
Mesurant à sa peur ses lâches sacrifices,
Avait autant de dieux qu'il rêvait de supplices !
Seulement, quelquefois, de l'enfer ou du ciel
Descendant ou montant sous les traits d'un mortel,
Un ange de lumière, un esprit de ténèbres,
Effrayant les esprits de prodiges funèbres,
Troublant les éléments, commandant au trépas,
Entraînaient un moment les peuples sur leurs pas ;
Puis, s'évanouissant comme une ombre légère,
Ils les abandonnaient à leur propre misère,
Confondaient à leurs yeux l'erreur, la vérité,
Et semblaient se jouer de leur crédulité !

Ainsi sans lois, sans arts, sans culte, sans patrie,
Privés des doux travaux qui fécondent la vie,
Les hommes, fatigués de leur morne loisir,
Traînaient des jours affreux sans espoir, sans désir ;
Des nobles passions, aliment de nos âmes,
Dans leurs cœurs assoupis ne sentaient plus les flammes;
Une seule pensée, un morne sentiment,
De leurs esprits glacés immuable tourment,
Semblable au poids affreux que, dans l'horreur d'un rêve,
De son sein qu'il oppresse un malade soulève,
La crainte, remplaçant liens, patrie, amour,
Régnait seule à jamais sur leur dernier séjour,
Sevrait les tendres fruits des baisers de leurs mères,
Arrachait la beauté des deux bras de leurs pères,
Et des hommes frappés d'une muette horreur
Changeait l'amour en haine et la crainte en fureur.
Tantôt on les voyait dans un sombre silence
Traîner de leurs longs jours la stupide indolence,
Assis sur les débris d'un temple profané,
Les bras croisés, l'œil fixe et le front incliné ;
Tantôt, fuyant en vain leur vague inquiétude,
Chercher des souterrains l'horrible solitude,
Et maudissant du jour l'inutile flambeau,

S'ensevelir vivants dans la nuit du tombeau ;
Puis, saisis tout à coup d'un bizarre délire,
S'abandonner sans cause aux accès d'un fou rire,
Se chercher, s'embrasser, pousser d'horribles cris,
Se couronner de fleurs, danser sur des débris ;
Comme pour dérober une heure à leurs supplices,
Se hâter d'inventer de nouvelles délices,
D'un regard impudique outrager la beauté,
Mêler les ris, les pleurs, la mort, la volupté,
Et puiser dans le sein de leur fatale ivresse
Un bonheur plus affreux encor que leur tristesse.

Cependant, quand le cri de leurs pressants besoins
Pour soutenir leurs jours sollicitait leurs soins,
On ne les voyait pas, levés avant l'aurore,
Coucher le blond froment sur le sillon qu'il dore,
Des épis desséchés dérouler les faisceaux,
Faire jaillir le grain sous les bruyants fléaux,
Recueillir en chantant les doux présents des treilles,
Dérober aux forêts le nectar des abeilles,
Fouler d'un pied rougi par le suc du raisin
Le pressoir ruisselant des flots ambrés du vin,
Ni du fanon gonflé des fécondes génisses

Faire écumer le lait dans de brillants calices.
Tous ces dons prodigués au travail des humains
Semblaient s'être taris sous leurs coupables mains;
Les arbres languissants, sans séve et sans culture,
N'étalant qu'à regret une rare verdure,
Aux feux d'un astre éteint ne voyaient plus mûrir
Ces fruits qu'à nos besoins leurs bras semblaient offrir!
Les animaux rendus à leur indépendance,
De l'homme dégradé dédaignant la présence,
Ne reconnaissaient plus sur son front profané
Le signe du pouvoir dont Dieu l'avait orné;
Le taureau, brandissant sa corne menaçante,
Ne tendait plus au joug sa tête obéissante;
L'étalon indompté ne mordait plus le frein;
L'agile lévrier ne léchait plus sa main;
Le coq, abandonnant le seuil de ses demeures,
Au pâtre vigilant ne chantait plus les heures;
La fidèle colombe avait fui dans les bois,
Et l'oiseau domestique, effrayé de sa voix,
Ne venait plus lui pondre au retour de l'aurore
Ces doux fruits de son nid, ravis avant d'éclore!
Mais seul, abandonné de ses sujets divers,
Ce roi des animaux, de la terre et des mers,

Errant sur les confins de son stérile empire,
Allait, sur les rochers où l'Océan expire,
Recueillir pas à pas, pour soulager sa faim,
Ces vils rebuts des mers rejetés de son sein,
Ces reptiles des eaux, ces impurs coquillages
Que balayaient les flots sur le sable des plages.
En fouillant les débris des murs abandonnés,
Des autels, des tombeaux par ses pas profanés,
Du marbre verdoyant de ces vieilles ruines
Ses négligentes mains arrachaient des racines,
De ces vils aliments composaient son repas,
Que le nectar de l'homme, hélas ! n'arrosait pas.

Ainsi dans les horreurs d'une longue agonie
Végétaient ces enfants d'une race bannie ;
Une éternelle attente empoisonnait leurs jours ;
Mille étranges rumeurs occupaient leurs discours !
Tantôt, pour détourner les fléaux de leurs têtes,
Le fer avait parlé par la voix des prophètes,
Il demandait du sang, des prêtres, des autels,
Promettant à ce prix d'épargner les mortels ;
Et la terre, à jamais de son dieu délivrée,
Aux esprits infernaux allait être sacrée !

Tantôt les ouragans avaient pris une voix,
Ou l'éclair dans le ciel avait tracé la croix !
Déjà les éléments, lui rendant leur hommage,
A la voix d'un vieillard avaient soumis leur rage.
Les astres avaient lui, l'onde avait reculé,
Les airs s'étaient calmés, la terre avait tremblé,
Ou les morts échappés de leurs bières funèbres
Avaient crié : Salut ! dans l'horreur des ténèbres ;
Mais depuis le matin du dernier de ces jours
Un prodige plus grand occupait leurs discours.
Un homme, car ses traits du moins étaient d'un homme,
Inconnu des vivants avait paru dans Rome !
Jeune, beau, tel enfin que les hommes pieux
Jadis voyaient passer les messagers des cieux.
Son front pur et serein, ses traits ornés de grâces,
Du malheur des humains ne portaient point les traces ;
Ses yeux demi-baissés à travers leur azur
Laissaient lire la paix d'un cœur tranquille et pur,
Et son regard brillant d'amour et d'espérance
Avait des anciens jours le calme et l'innocence !
Le duvet de sa joue à peine se montrant,
Le sourire ingénu sur ses lèvres errant,
La candeur de son front et les tresses bouclées

De l'or de ses cheveux sur son cou déroulées,
Marquaient cet âge heureux, ce matin de nos jours,
Où l'astre de la vie, en commençant son cours,
Sur les traits indécis de l'homme enfant encore
Mêle aux feux du midi les teintes de l'aurore !
Cependant le bâton qui pliait sous sa main,
Ses pieds qu'avait blessés la longueur du chemin,
Ses vêtements couverts de fange et de poussière,
La fatigue du jour pesant sur sa paupière,
Et de son front pâli la brûlante sueur,
Tout donnait à ses traits l'aspect d'un voyageur
Qui, marchant nuit et jour vers des plages lointaines,
Arrive avec effort au terme de ses peines !
Mais sur la terre encor qui pouvait voyager ?
D'où venait, où tendait ce divin étranger ?
Était-il donc encor sur quelque heureuse plage
Un peuple, une famille échappés du naufrage,
Qui, dans un doux asile, à l'ombre du Seigneur,
Des enfants de la terre ignorât le malheur ?
Cet enfant inconnu de ces heureuses terres
Venait-il en montrer le chemin à ses frères ?
Au monde racheté d'un déluge nouveau
Apportait-il au moins le céleste rameau ?

Était-ce un homme, un ange, ou l'un de ces fantômes
Qui sortaient quelquefois des funèbres royaumes
Pour se faire adorer des crédules humains?
Nul ne pouvait fixer leurs pensers incertains,
Car à peine avait-il sur ce séjour d'alarmes
Promené quelque temps ses yeux mouillés de larmes,
Et par des mots épars, sur sa bouche expirants,
Interrogé de loin les tristes habitants,
Qu'éclatant en sanglots, se frappant la poitrine,
Et traçant sur son front une image divine,
Saisi d'étonnement, de doute ou de terreur,
Il s'en était enfui poussant un cri d'horreur,
Et, frappés de ses traits pâlis par ses menaces,
Les hommes effrayés avaient perdu ses traces!
Maintenant enflammé d'un désir curieux,
Le peuple en grossissant le cherchait en tous lieux,
Et fouillant les rochers, les antres, les ruines,
De ses longs hurlements frappait les sept collines!
Mais la nuit tout à coup, en descendant des airs,
Plongea dans le silence et l'homme et l'univers!

Ce n'étaient plus ces nuits, sœurs du jour, dont les ombres
Voilant sans les cacher les horizons plus sombres,

Descendaient pas à pas du dôme obscur des cieux,
Et d'un jour plus égal charmaient encor nos yeux,
Alors que, rayonnant sur l'azur de ses voiles,
Les paisibles lueurs des tremblantes étoiles
Voyaient les doux reflets de leurs pâles flambeaux
Dormir sur les gazons ou flotter sur les eaux !
Le disque irrégulier de l'astre aux deux visages
Ne guidait plus leur foule à travers les nuages ;
Il ne consolait plus de ses tendres regards
Les débris dispersés des grandeurs des Césars.
Frappant du Vatican les longues colonnades,
Ses rayons prolongés sous l'ombre des arcades
Ne montraient plus de loin au regard attristé
Les fantômes épars de l'antique cité,
Et, passant par degrés sur les saintes collines,
N'y faisaient plus grandir l'ombre de leurs ruines !
Ces soleils de la nuit du pilote connus,
Saturne, Jupiter, Mars, la chaste Vénus,
Et ceux que les pasteurs, levés avant l'aurore,
Comme des fleurs du ciel voyaient jadis éclore,
Ayant déjà rempli leur précoce destin,
N'éclairaient déjà plus le soir ni le matin ;
Mais une nuit glacée, universelle, obscure

Comme un voile de deuil tombant sur la nature,
Enveloppait soudain de son obscurité
Et le ciel, et la terre, et l'homme épouvanté.
Ses yeux, en vain levés vers les voûtes funèbres,
Retombaient accablés du poids de ces ténèbres ;
Et le monde muet, sans ciel et sans flambeau,
Restait comme endormi dans la nuit du tombeau !

II

Qu'êtes-vous devenus, voluptueux rivages,
Collines de Tibur, antres frais, verts bocages,
Où l'Anio, tombant en liquides cristaux,
Répandait dans les airs la fraîcheur de ses eaux?
Beaux arbres dont l'hiver respectait la verdure,
Cascades dont Mécène adorait le murmure,
Jardins où les Césars, lassés de leur splendeur,
Fuyaient et retrouvaient leur fatale grandeur,

Ruisseaux, vallons obscurs, grottes, humbles retraites,
Qui prêtiez du silence et de l'ombre aux poëtes,
Où Tibulle, où Virgile, amoureux de vos bords,
Exhalaient leur belle âme en immortels accords,
Où leur ami voyait avec un doux sourire,
La sagesse et l'amour se disputer sa lyre,
Et, dans leurs douces mains la livrant tour à tour,
D'un bonheur nonchalant jouissait jour à jour?

Hélas! j'ai vu moi-même, après deux mille années,
Par l'homme et par le temps ces rives profanées
N'offrir dans leur tristesse et dans leur nudité
Qu'un triste monument de leur caducité.
L'antiquaire y fouillait sous la ronce et l'épine
La poudre des tombeaux, la pierre des ruines,
Et, foulant sous ses pieds la cendre des héros,
De leurs noms oubliés laissait d'ingrats échos!
Des générations rapides, ignorées,
Avaient passé, sans trace, en ces mêmes contrées,
Et vers l'éternité précipité leur cours,
Semblables à leurs flots qui débordent toujours!
Les hommes n'étaient plus; les dieux, les dieux eux-mêmes
Étaient avec le temps tombés du rang suprême;

D'autres dieux les avaient chassés de leurs autels;
Les vils lézards rampaient sur leurs noms immortels;
Du beau temple où Tibur évoquait sa sibylle,
La croix couvrait le dôme et consacrait l'asile;
La chasteté veillait au parvis de Vénus,
Et dans ces bois souillés du nom d'Antinoüs,
Sur les débris épars de ces mêmes demeures
Où la lyre d'Horace avait charmé les heures,
Le solitaire errant chantait à demi-voix
L'immortel testament d'un Dieu mort sur la croix,
Et la cloche du soir, dans le ciel balancée,
D'un pieux souvenir éveillant la pensée,
Tintait de l'angelus l'harmonieux soupir,
Comme un adieu plaintif du jour qui va mourir!
Mais alors, l'Anio sous ces voûtes profondes
De rochers en rochers jetait encor ses ondes·
Au pin pyramidal les pâles peupliers
S'entrelaçaient encor sur de riants sentiers;
D'un radieux couchant les vapeurs empourprées
Baignaient de Tusculum les cimes azurées,
L'Océan sans rivage en bornait l'horizon;
Mille débris sacrés y jonchaient le gazon,
Et les yeux enivrés de ces sublimes scènes,

Retrouvaient quelques pleurs pour les grandeurs humaines.
Le voyageur assis sur un cippe effacé
Cherchait à l'horizon la ville du passé,
Et de cette grande ombre à ses yeux transformée
Voyait monter encor l'éternelle fumée !

Maintenant le sol même avait péri : les yeux
Ne reconnaissaient plus la nature et les cieux.
La terre avait tremblé ; dans le sein des vallées,
Les monts avaient baissé leurs têtes écroulées ;
Sur ce lit où le fleuve avait perdu ses eaux,
Les bois n'étendaient plus leurs ombrageux rameaux.
Un silence éternel, effroi de la nature,
Régnait seul où régnait son éternel murmure.
L'Océan semblait mort, le ciel vide, et pour l'œil
L'horizon n'était plus que solitude et deuil.
De rochers entassés une ceinture énorme,
De monts déracinés débris sombre et difforme,
Semblait avoir fermé d'un invincible mur
Ce fortuné vallon qui fut un jour Tibur :
Formidable rempart, vaste amas de ruines,
Qu'en leurs convulsions les monts et les collines
Avaient confusément l'un sur l'autre entassé

Et de rochers hideux sur ses flancs hérissé;
Nul arbre n'y plantait ses racines rampantes,
Nul gazon n'étendait ses tapis sur ses pentes;
Mais, pareil aux amas par les volcans vomis,
Un chaos inégal de rocs mal affermis,
En rapides degrés s'élevant jusqu'aux nues,
De ces bords interdits dérobait les issues,
Et jamais des mortels les pas audacieux
N'auraient osé tenter d'escalader ces lieux.
Cependant Éloïm, l'Esprit ainsi me nomme
Le jeune pèlerin qui s'est montré dans Rome,
Éloïm vers ces lieux poussé par la terreur,
Fuyait, le cœur glacé d'épouvante et d'horreur;
Il entendait de loin retentir dans l'espace
Les cris des insensés qui couraient sur sa trace,
Et, tremblant de tomber dans leurs barbares mains,
Se frayait sur ses rocs de périlleux chemins.
Tel qu'aux flancs escarpés des pics de l'Érymanthe,
Le son lointain du cor suspend la biche errante;
Tel aux cris des mortels qu'il entend approcher,
Éloïm s'élançait de rocher en rocher,
Et, gravissant les pics, franchissant les abîmes,
De ces remparts altiers escaladait les cimes,

Quand son œil tout à coup découvre un antre obscur,
Contre les pas de l'homme asile affreux, mais sûr!
Il y plonge; il en suit les ténébreuses routes.
La caverne tantôt ouvre ses larges voûtes,
Où le bruit de ses pas, par l'écho reproduit,
Redoublant son effroi, roule au loin dans la nuit,
Et tantôt resserrant ses parois sur sa trace,
Semble, pour l'étouffer, lui refuser l'espace,
Et le force à ramper dans de sombres chemins
Dont le sol déchirait ses genoux et ses mains;
Mais, le corps insensible aux douleurs qu'il endure,
Il fuirait les humains au bout de la nature,
Et, suivant à tâtons ces immenses détours,
Dans leur muette horreur il s'enfonce toujours;
Trois fois de la clepsydre où l'homme en vain le pleure.
Le sable aurait versé la mesure d'une heure,
Depuis qu'enseveli dans cet antre profond,
Eloïm avançait sans en trouver le fond.
Déjà, depuis longtemps, le jour livide, oblique,
Qui glissait en rampant par son étroit portique,
De détour en détour, par degrés affaibli,
Sur les flancs de la grotte avait encor pâli,
Puis, s'éteignant enfin dans des vapeurs plus sombres,

Rappelé ses rayons du sein glacé des ombres;
Dans une nuit sans teinte il perdait son regard.
Il marchait, il tombait, il rampait au hasard;
Enfin, d'un jour lointain, la débile lumière
Semble d'un doux reflet consoler sa paupière;
Il doute, il croit longtemps que son œil ébloui
Lui prolonge l'erreur dont ses sens ont joui.
Mais, semblable aux lueurs d'une tardive aurore,
De chacun de ses pas la clarté semble éclore;
Et du fond rayonnant de cet obscur séjour
Il voit enfin jaillir un pur filet du jour;
Et la fraîcheur de l'air que son haleine aspire,
Tout annonce une issue; il s'écrie, il respire!
Il s'élance, il accourt, il accourt, mais, hélas!
A ses regards surpris, ce jour n'augmente pas,
Ce n'est qu'un seul rayon, que dans l'ombre incertaine
Les fentes du rocher laissent filtrer à peine!
Il veut, du moins, coller sur ce rocher jaloux
Son regard altéré de cet éclat si doux!
Il y touche : ô surprise! une porte de pierre,
De l'antre ténébreux gigantesque barrière,
Que supportent des gonds et des verroux d'airain,
Ferme d'un mur glacé le sombre souterrain,

Et par l'étroit canal d'un léger interstice,
Laisse à peine un passage où le regard se glisse !
Éloïm, emporté d'un désir curieux,
Aux fentes du rocher colle en tremblant ses yeux.
Il voit... ivre du trouble où cet aspect le plonge,
Il voit ce que jamais il n'avait vu qu'en songe,
Un vallon ombragé par des bois encor verts,
Une île de délice, au milieu des déserts,
Des jardins, des gazons, des arbres, des fontaines,
Roulant à flots plaintifs leurs ondes incertaines ;
Des sillons où les vents, sur ces bords assoupis,
Balançaient mollement les vagues des épis ;
Des fruits prêts à tomber des rameaux qui fléchissent,
Les uns encore en fleur, les autres qui jaunissent.
Il voit bondir plus loin, sur le penchant des prés,
Ces animaux jadis à l'homme consacrés,
Deux taureaux aiguisant contre un vieux sycomore
Leur corne recourbée où le joug pend encore,
Un sauvage coursier dont les longs crins épars
Ne voilent qu'à demi l'éclair de ses regards ;
De paisibles brebis aux toisons ondoyantes,
Des chevreaux suspendus aux roches verdoyantes,
La poule dont le chant dès l'aurore entendu

Avertit l'homme à jeun du fruit qu'elle a pondu;
L'oiseau du laboureur, le pigeon, l'hirondelle
Fidèle après cent ans au toit qui la rappelle,
Et l'âne domestique, et l'onagre, et le chien
De l'homme autant que l'homme ami, frère, gardien,
Qui, d'un maître indigent dédaignant les largesses,
N'aime en lui que lui-même et vit de ses caresses.
Il entend gazouiller sur la cime des bois
Ces oiseaux dont jamais il n'entendit la voix,
Ces chantres de la nuit, du soir ou de l'aurore,
Que chaque heure du jour et des nuits fait éclore,
Et qui, pour assoupir ou réveiller nos sens,
Exhalent leurs amours en suaves accents.
C'était l'heure où du jour toutes les voix s'apaisent,
Où des oiseaux lassés les vifs accords se taisent,
Où Philomèle seule, attendrissant les airs,
Au malheureux qui veille adresse ses concerts;
Sur un rameau voisin où son nid se balance,
Elle enchantait du soir l'harmonieux silence
Éloïm écoutait ses doux sons s'exhaler;
D'autres sens à son cœur semblaient se révéler!
Jamais semblable aspect et jamais voix pareilles
N'avaient charmé ses yeux ou ravi ses oreilles.

De tous ces habitants de la terre et des cieux
Qui portaient, qui servaient, qui charmaient nos aïeux,
Il ne connaissait rien que ces vaines images
Que les traditions conservent aux vieux âges,
Et pendant qu'ils passaient, ainsi qu'au premier jour,
Sa bouche avec transport les nommait tour à tour ;
Mais ses regards en vain dans ce séjour champêtre
Cherchaient des animaux le modèle et le maître :
Tout y rappelait l'homme, on ne l'y voyait pas.
Était-ce un lieu divin interdit à ses pas?
Une ombre de l'Éden conservée à la terre?
Ou d'un ange exilé le palais solitaire?
Éloïm interdit doutait... quand une voix,
Une voix dont son cœur a tressailli trois fois,
Semblable aux sons vibrants de la parole humaine,
S'élève et vient frapper son oreille incertaine.
Cette voix n'avait pas ces modulations
Qu'imprime aux sons humains l'accent des passions,
Cette note à la fois violente et plaintive
Qui trahit toujours l'homme à l'oreille attentive ;
C'était un son égal, plein, grave, mesuré,
Par un cœur impassible avec force vibré,
Dont rien n'amollissait la vigueur solennelle ;

Mais comme on entendrait la parole éternelle !
Du côté d'où la voix s'élevait vers les cieux,
Le jeune homme éperdu porte aussitôt les yeux ;
Il voit, non loin de lui, sur un banc de verdure,
Deux êtres dont il n'ose assigner la nature,
Tant leur sublime aspect, à son œil enchanté,
Surpasse l'homme en force, en grâce, en majesté !

L'un était un vieillard ; mais sa verte vieillesse
Ne témoignait des ans que l'antique sagesse ;
On ne voyait en lui que cette majesté
D'un front chargé de temps, mais du temps respecté ;
L'âge n'avait pour lui ni faiblesse, ni glaces ;
Ses traits montraient ses jours, mais sans porter leurs traces
Et ses membres nerveux, et d'un sang pur nourris,
N'étalaient point à l'œil leurs muscles amaigris.
Ses cheveux étaient blancs, mais leurs boucles touffues
Roulaient à gros flocons sur ses épaules nues ;
Dans toute leur jeunesse, ils paraissaient blanchir ;
Son front large et musclé les portait sans fléchir.
La voûte de ce front, sur ses yeux avancée,
Imprimait à ses traits la force et la pensée ;
Au sommet de ce front deux boucles de cheveux,

Par un souffle divin qui soulevait leurs nœuds,
En deux cornes d'argent s'arrondissant d'eux-même,
Dessinaient sur son front ce noble diadème,
Symbole de la force et de l'autorité,
Sur le front du bélier, par Dieu même jeté,
Et dont, pour imprimer son signe sur leurs têtes,
Jéhovah couronnait le front de ses prophètes :
Tel semblait ce vieillard ; et ses traits souverains,
Sa taille surpassant la taille des humains,
Tout en lui rappelait un de ces premiers sages
Heureux contemporains de l'enfance des âges !
Bouclé sur son épaule, un grand manteau de lin
Laissait à découvert la moitié de son sein ;
Une large courroie en serrait la ceinture,
Puis, sur ses pieds divins roulant à l'aventure,
Formait ces larges plis, où, flottant tour à tour,
On voyait se jouer les ombres et le jour.
Il pressait d'une main, sur sa poitrine nue,
Un livre dont sept sceaux interdisaient la vue ;
Et de l'autre il semblait, avec deux de ses doigts,
Tracer sur l'horizon l'image de la croix.

Auprès du saint vieillard, mais dans l'ombre cachée,

Une femme, une vierge à sa trace attachée,
D'une timide main s'appuyant sur son bras,
Sur un pied suspendue, avançait sur ses pas.
Non, jamais la beauté qu'un amant vierge encore,
De ses désirs brûlants en rêve voit éclore,
Jamais le souvenir qu'un jeune époux en deuil,
Pour nourrir ses regrets, évoque du cercueil,
Jamais l'image, enfin, la séduisante image
Que se forme une mère, en portant son doux gage,
N'égala les attraits de cet être charmant
Qu'aux regards d'Éloïm offrit ce seul moment,
Quand, fixant sur ses traits sa paupière ravie,
Ce regard suspendit son haleine et sa vie !

Elle était dans cet âge où prête à se flétrir,
Cette fleur de beauté qu'un printemps fait mûrir
Semble inviter l'amour à cueillir ses délices
Avant qu'un jour de plus effeuille ses calices :
Age heureux de la grâce et de la volupté
Qui confond en saison le printemps et l'été !
La jeunesse mêlait sur ses lèvres écloses
Une tendre pâleur à l'éclat de ses roses ;
Ses traits divins dont l'ombre arrêtait le contour,

Ses yeux bleus, ou brillants, ou voilés tour à tour,
L'astre dont le foyer est le cœur d'une femme
Laissait en longs éclairs échapper plus de flamme;
D'un sein plus arrondi les globes achevés,
D'un souffle plus égal sous leur voile élevés,
Et ses cheveux flottants, dont les tresses moins blondes
Jusque sur le gazon glissaient en larges ondes,
Mais dont l'or, brunissant de plus de feux frappés,
Ressemblait aux épis que la faux a coupés:
Tout en elle annonçait ces saisons de tempête,
Ce solstice éclatant où la beauté s'arrête.
Un voile blanc, tissu de ses blanches brebis,
Pressait son sein d'albâtre, et glissant à longs plis,
Dessinait les contours de sa taille superbe,
Et venait, sur ses pieds, se confondre avec l'herbe !
Aucun vain ornement, aucun luxe emprunté
N'altérait la candeur de sa pure beauté.
Dédaignant d'un faux art les trompeuses merveilles,
L'opale ou le corail n'ornait point ses oreilles ;
Le rubis sur son front ne dardait point ses feux;
L'or autour de son col n'enlaçait pas ses nœuds ;
Et ces lourds bracelets, qu'un vain luxe idolâtre,
D'un bras harmonieux ne foulaient point l'albâtre;

Mais, sur sa blanche épaule, un ramier favori
Était venu chercher un amoureux abri ;
Il caressait son cou d'un doux battement d'aile ;
Et, broutant le gazon qui croissait autour d'elle,
Deux lions, par l'attrait près d'elle retenus,
Folâtraient sur sa trace et léchaient ses pieds nus.
Tels les plus doux objets qu'anima la nature
Suivaient Ève en Éden et formaient sa parure.

Suivant d'un pas distrait les pas du saint vieillard,
Elle laissait errer ses beaux yeux au hasard ;
Ce regard n'avait pas ce divin caractère
D'un œil qui voit le ciel et méprise la terre ;
Je ne sais quoi d'humain, de vague et d'inquiet,
Ressemblait au désir, ou plutôt au regret.
On eût dit qu'en ces lieux par la force enchaînée,
Pour ce divin exil elle n'était pas née.
En un mot, l'un semblait un habitant des cieux,
L'autre une enfant de l'homme esclave en ces beaux lieux.

« Jour, disait le vieillard, jour qui finis ta course,
Toi que le temps fit naître, et rappelle à ta source,
C'en est fait : éteins-toi ! Va dans l'éternité

Rendre compte à ce Dieu par qui tu fus compté!
Depuis ce premier jour où ma vieille paupière
Dans l'enfance des temps s'ouvrit à ta lumière,
De ces milliers de jours qui sous mes yeux ont lui,
Je ne te vis jamais si morne qu'aujourd'hui!
Ces fils de la lumière ont-ils, comme nous-même,
Quelque pressentiment de leur heure suprême?
Ah! qu'ils rappellent peu, par leurs traits effacés,
Ces premiers jours du monde à jamais éclipsés,
Quand, sous leurs premiers pas, la terre épanouie
Exhalait vers son Dieu comme un parfum de vie,
Et qu'emportant les vœux des mortels innocents,
Ils s'en allaient chargés de nuages d'encens!
Mais, à présent, dans l'ombre où leur cercle s'achève,
Sur un désert en deuil il se couche et se lève
Sans qu'un cœur innocent, sans qu'un pieux regard
L'invoque à son lever, le suive à son départ!
Cependant, ô ma fille! un œil nous les mesure;
Ils doivent leurs tributs au roi de la nature;
Il ne les a point faits, comme un vain ornement,
Pour semer de leurs feux la nuit du firmament;
Mais pour lui rapporter, aux célestes demeures,
La Gloire et la Vertu sur les ailes des Heures!

Accomplissons donc seuls leur sublime devoir!
Prions le jour, la nuit, le matin et le soir!
Et tandis que la terre, à son instant suprême,
Le nie ou le maudit, l'oublie ou le blasphème,
Que l'hommage du soir, présenté par nos mains,
Lui porte encor l'encens et la voix des humains! »
Il disait. Et le front courbé dans la poussière,
Sa bouche murmurait une sourde prière.
La vierge agenouillée à ses sons répondait;
Dans un accord divin leur voix se confondait;
Sa tendre voix mêlée à sa voix ferme et grave
Formait de tons divers un contraste suave.
Tel au bruit d'un torrent qui gronde au fond des bois,
L'oiseau du ciel se plait à marier sa voix.

Cependant Éloïm, collé contre la pierre,
N'osait, pour leur parler, suspendre leur prière;
Mais quand le saint vieillard, à demi prosterné,
Eut relevé son front vers l'occident tourné,
Et que, prêt à quitter cette porte fatale,
Déjà son pas immense en franchit l'intervalle,
Éloïm s'écria; sa voix en sourds échos,
A travers les rochers, porta vers eux ces mots:

« Fortunés habitants de ce lieu de délices,
Soit que déjà du ciel vous goûtiez les prémices,
Soit qu'exempts ici-bas de travail et de mort,
Des malheureux humains vous ignoriez le sort;
Adorez-vous le Christ ?» — Au nom par qui tout tremble
La vierge et le vieillard s'inclinèrent ensemble.
Éloïm poursuivit : « Ah ! si vous l'adorez,
Par ses jours et sa mort à tout chrétien sacrés,
Par ce jour qui s'approche, où du haut des nuages
Il viendra réveiller et juger tous les âges,
Ouvrez pour un moment cet asile à mes pas !
Je viens d'une autre terre et de lointains climats
Chercher s'il est encor sur ces confins du monde
A la voix d'un mortel un mortel qui réponde.
Aux lieux qu'avec horreur mes pieds ont traversés
Je cherchais des humains..., j'ai vu des insensés
Qui, dans leur désespoir se maudissant eux-mêmes,
N'attestaient plus le ciel que par d'affreux blasphèmes !
J'ai fui : la main de Dieu m'a sans doute conduit
Dans les profonds détours de cette horrible nuit,
Pour trouver, à la fin de mes longues misères,
Des autels au vrai Dieu, des anges ou des frères ! »
Il dit; le saint vieillard, sans paraître surpris,

Répondit simplement : « Je t'attendais, mon fils?
L'homme, errant au hasard, sans dessein et sans guide,
Arrive où Dieu le veut au jour que Dieu décide!
Il t'amène en ces lieux : j'adore ses décrets;
Entre, et bénis son nom! tu parleras après. »
Soudain, comme un berger qui veut, sur les fougères,
Laisser fuir du bercail les agneaux sans les mères,
S'incline, et d'un genou, par l'effort affermi,
Soutient le lourd battant qu'il entr'ouvre à demi;
Tel, sur ses gonds massifs faisant rouler la porte,
Le robuste vieillard, dont le corps la supporte,
Laisse entrer Éloïm, et refermant soudain,
Tourne avec un bruit sourd les lourds verrous d'airain.
Éloïm, se jetant à ses pieds qu'il embrasse,
Baise en pleurant la terre où s'imprime leur trace;
« Homme ou Dieu, lui dit-il; et toi, toi! dont les yeux
Lancent des feux plus doux que la nuit dans les cieux,
Toi qu'enfin, sans ces pleurs qui trahissent une âme,
Je n'oserais nommer du nom touchant de femme!
Soyez bénis tous deux! Ou si mes sens surpris
Prennent pour des mortels de célestes esprits,
Êtres surnaturels, enseignez-moi vous-même
Comment on vous adore ou comment on vous aime! »

La vierge, à ces accents qui vibrent dans son cœur,
Rougissait de plaisir, d'orgueil et de pudeur;
Ses lèvres s'entr'ouvraient pour répondre elle-même;
Mais le vieillard, d'un geste et d'un regard suprême,
Sur sa bouche tremblante arrêta son discours:
« Suivez-moi, leur dit-il; les mœurs des anciens jours
Ne nous permettent point d'interroger encore
L'étranger dont les pas ont devancé l'aurore,
Avant qu'à notre table, assis, il ait goûté
Le pain, le vin, les dons de l'hospitalité!
Qu'il vienne du Seigneur partager les merveilles,
Désaltérer sa soif du doux jus de mes treilles
Et du lait des brebis épaissi sous ta main,
Et des fruits de nos champs satisfaire à sa faim.
Demain, quand le sommeil aura, par un long rêve,
De ses membres brisés renouvelé la séve,
Il nous racontera quel sort mystérieux,
A travers les déserts, le conduit en ces lieux,
Ce qu'il est, ce qu'il veut, ce qu'il vit chez les hommes;
Et lui-même, ô ma fille! il saura qui nous sommes!... »
Tout en parlant ainsi, le vieillard qui marchait,
Des bords d'un lac limpide à pas lents s'approchait;
Éloïm admirait, et suivait en silence.

Et la jeune beauté, dont le pas les devance,
Échappant à leurs yeux, courait, d'un pied léger,
Préparer le repas du divin étranger.

. . . . , ...
. . . .
. . . .

FIN DES VISIONS.

LES CHEVALIERS

Le grand poëme des *Visions* comprenait un chant consacré tout entier aux Chevaliers. (Voir les ***Nouvelles Confidences.***

NOTE DES ÉDITEURS.

LES CHEVALIERS

FRAGMENTS

I

. . . . . . , ...

. . . . . . , ...

Cependant, le cœur plein de deuil et de tristesse,
Béranger, maudissant le poids de sa vieillesse,
Privé du seul objet qui consolait ses jours,
De son château désert a traversé les cours.
Ses cheveux blancs souillés de sang et de poussière,
Tombent à gros flocons sur sa morne paupière ;

Il mord sa lèvre pâle, il presse dans sa main
La garde du poignard qu'il fit briller en vain,
Et, sur ses traits ridés se frayant une route,
Deux longs ruisseaux de pleurs, tombant à grosse goutte,
Viennent mouiller ce fer, dans ses mains impuissant.
Ah ! malheureux ! dit-il, des pleurs au lieu de sang !
Il baisse un front courbé sous le malheur et l'âge,
Et de ses serviteurs détourne son visage.
Tel un chêne vieilli, dont les rameaux séchés
Par la foudre ou la hache ont été retranchés,
Sur un coteau brûlant, que son aspect afflige,
Ne voit plus de son sein sortir de jeune tige,
Et de l'ombre et des fleurs oubliant la saison,
Penche un tronc dépouillé sur le morne gazon.

Ses vassaux consternés se rangent en silence ;
Mais soudain à ses pieds un mendiant s'élance ;
Son front, déjà chargé des traces de ses jours,
De sa vie orageuse annonçait le long cours ;
Un bâton soutenait sa démarche tremblante ;
La misère courbait sa tête chancelante ;
De vêtements usés quelques lambeaux épars,
Sous l'outrage des ans tombant de toutes parts,

Noués par une corde autour de sa ceinture,
Laissaient à découvert ses jambes sans chaussure,
Et ses pieds, par le sol meurtris et déchirés,
Foulaient péniblement le marbre des degrés;
Du chevalier terrible il suit de loin la trace;
Il se jette en pleurant à ses pieds qu'il embrasse :
« Seigneur ! écoutez-moi, dit-il en sanglotant,
« Peut-être il vous souvient de ce berceau flottant
« Où cette noble épouse, à vos regrets si chère,
« Recueillit un enfant et lui servit de mère;
« On dit que du trépas par le ciel préservé,
« Et par vos soins, seigneur, dans ces murs élevé,
« Digne qu'en autre rang le hasard l'ait fait naître,
« Sa gloire et ses vertus ont honoré son maître...
« — Et que t'importe, à toi, vil rebut des humains,
« Le sort de cet enfant qu'ont élevé mes mains ?
« Qu'eut jamais de commun son sang et ta misère?
« — Hélas ! pardonnez-lui, seigneur! je suis son père !
« — Toi, son père? Insensé! ce noble enfant ton fils?
« Qui donc es-tu? — Seigneur, vous voyez mes habits,
« Je suis ce qu'à vos yeux indique leur misère,
« Un de ces malheureux, vermine de la terre,
« A qui le ciel jaloux, de ses avares mains,

« A donné pour tout don la pitié des humains,
« Qui glanent ici-bas ce que le riche oublie,
« Et qui, pour soutenir leur misérable vie,
« Vont aux portes du temple, au seuil de vos palais,
« Recevoir tour à tour l'insulte ou les bienfaits !
« Trop heureux si le ciel, dans l'opprobre où nous sommes
« En nous déshéritant des biens communs aux hommes,
« Avait en même temps retranché de nos cœurs
« Ces sentiments qui font leur joie et nos douleurs !
« Mais, hélas ! ces haillons n'étouffent pas nos âmes :
« Nous aimons, comme vous, nos enfants et nos femmes,
« Mais le remords nous suit jusqu'au sein de l'amour,
« Et nous nous repentons de leur donner le jour !
« Un enfant m'était né ; la faim et la souffrance
« Avaient ravi sa mère à sa première enfance,
« Et près d'elle couché, sa bouche avec effort
« Pressait encore ce sein qu'avait tari la mort !
« On vantait la pitié de notre noble dame :
« L'espérance, à son nom, pénétra dans mon âme !
« Je m'emparai soudain, par un adroit larcin,
« De deux cygnes chéris que nourrissait sa main,
« Et confiant mon fils à sa frêle nacelle,
« Je chargeai leur instinct de la guider près d'elle ;

« La vague protégea ce dépôt précieux,
« Jusqu'à ces bords lointains je le suivis des yeux.
« Tranquille sur le sort d'une tête si chère,
« Je sentis s'alléger le poids de ma misère,
« Et loin de ce rivage allant porter mes pas,
« J'usai mes tristes jours de climats en climats.
« Mais enfin, quand des ans l'inévitable outrage
« Eut usé de ce corps la force et le courage,
« Rappelé vers ces bords par un cher souvenir,
« Un instinct paternel me force à revenir
« Près de ce fils chéri terminer ma carrière,
« Pour avoir une main qui ferme ma paupière !
« Ah ! laissez-moi, seigneur, le voir et l'embrasser ;
« Sur ce cœur expirant laissez-moi le presser ;
« Et que puisse de Dieu la main juste et prospère
« Bénir dans vos enfants la pitié de leur père !
« — Mes enfants ! qu'a-t-il dit ? hélas ! je n'en ai plus !
« Garde pour toi, vieillard, tous tes vœux superflus ;
« J'ai perdu, comme toi, l'espoir de ma famille ;
« Va ! cours chercher ton fils ! il est avec ma fille ! »

Ainsi dit Béranger, et, d'une rude main,
Repoussant le vieillard, il reprend son chemin.

Tel qu'un aigle irrité, dont l'immonde reptile,
Pendant qu'il plane en paix, dans un azur tranquille,
A dévasté son aire, et sur ses bords flétris
De ses œufs près d'éclore a semé les débris ;
Lorsque redescendu de sa céleste sphère,
Son instinct paternel le rappelle à son aire,
Et, que du haut du ciel, y plongeant ses regards,
Il voit ses tendres fruits sur les rochers épars,
Sur ce nid, son espoir, il plonge, il veut s'abattre ;
Il cherche un ennemi qu'il puisse au moins combattre ;
De rochers en rochers il vole en tournoyant,
Promène dans les airs son regard foudroyant,
Et, rongeant les rochers à défaut de victime,
Il jette un cri vengeur qui fait trembler l'abîme ;
Tel au fond d'un palais maintenant dépeuplé,
Ce vieux père, cherchant d'un regard désolé
Cette enfant dont ses yeux ont la douce habitude,
De ses gémissements remplit la solitude ;
Marche, s'arrête, écoute, éclate en vains sanglots,
Et consume la nuit à regarder les flots.
Mais à l'heure où les chants du pieux solitaire
Montent seuls vers le ciel, quand tout dort sur la terre,
Son regard, en fixant l'écueil inhabité,

Du fanal de Tristan découvrit la clarté.
A cet aspect nouveau son cœur glacé palpite ;
Il appelle, il espère, il s'élance, il hésite ;
Mais vers les bords lointains où cet espoir a lui,
Un instinct plus puissant l'entraîne malgré lui.
Réveillés à ses cris, ses matelots fidèles
Rattachent l'aviron aux flancs de ses nacelles,
Dressent les mâts couchés sur les esquifs flottants,
Lèvent l'ancre pesante, ouvrent la voile aux vents,
Et lui-même, voyant où le fanal le guide,
Courbé sur l'aviron fend la plaine liquide.
La brise de la nuit sur le lac écumant
Vers l'écueil escarpé les pousse en un moment ;
Ils franchissent le flot grondant sur le rivage.
Béranger, le premier, s'élance sur la plage ;
Il appelle, il s'écrie, il court, il voit enfin,
Il voit aux premiers feux des astres du matin,
Sur un gazon trempé des larmes de l'aurore,
Sur le sein de Tristan la fille qu'il adore
Mollement assoupie ; il doute, il craint d'abord
Cette immobilité qui ressemble à la mort ;
Mais bientôt s'approchant du couple qui sommeille,
Le bruit de leurs soupirs rassure son oreille ;

Il voit le sein d'Hermine encor gros de soupirs,
Onduler, comme l'onde, au souffle des zéphirs ;
Elle vit ! O ma fille ! ô ma seconde vie !
A l'outrage, à la mort quelle main t'a ravie ?
Réveille-toi ! réponds ! Quel que soit ton sauveur,
Je jure par le ciel, par toi, par mon bonheur,
De lui donner, pour prix de ce bienfait suprême,
Tout ce que peut donner ma main... fût-ce toi-même !
Ces cris de son Hermine ont ranimé les sens ;
Elle rouvre les yeux, elle entend ces accents,
Voit pencher sur son front la tête paternelle,
Et lui montrant des yeux Tristan : « C'est lui, » dit-elle ;
Et Tristan, à ces mots, rougissant de bonheur,
De ses pleurs arrosait les mains de son seigneur.
Mais Béranger, ouvrant les bras à son Hermine,
Allait presser aussi Tristan sur sa poitrine,
Quand une sombre image, un soudain repentir,
Resserre tout à coup son cœur prêt à s'ouvrir.
Hermine tombe seule entre les bras d'un père ;
Le beau page, à ses pieds, reste un genou sur terre,
Et le vieillard lui jette un regard incertain,
Où la reconnaissance est mêlée au dédain :
« Partons, dit-il, fuyons ce funèbre rivage,

« Qui de mon désespoir me rappelle l'image,
« Et pendant que les flots nous porteront au port,
« Tu nous raconteras ce prodige du sort ! »

La rame bat les flots, la barque glisse et vole ;
Hermine, retrouvant à peine la parole,
Raconte en rougissant ce qu'a fait son sauveur ;
Comment il a risqué ses jours pour son honneur ;
Comment son bras, plus fort que la vague et l'orage,
Au milieu de la nuit l'a portée au rivage ;
Comment, près d'un foyer par ses mains allumé,
Dans son sein engourdi son cœur s'est ranimé,
Et comment, par ses soins la rendant à la vie,
Il l'a tout à la fois respectée et servie.
Béranger, en silence, écoutait ces récits ;
En cercle autour de lui ses chevaliers assis,
De surprise et d'orgueil ne pouvant se défendre,
Sur l'épaule du preux se penchaient pour entendre ;
Et les rameurs, eux-mêmes enchaînés par la voix,
Du page rougissant écoutaient les exploits,
Et contemplant Hermine à leur amour rendue,
Oubliaient d'abaisser la rame suspendue.

Quant elle eut achevé, Béranger, l'œil baissé,
Sous tant d'émotions resta comme oppressé ;
Puis d'un ton à la fois indulgent et sévère :
« Tristan, dit-il, en moi ton enfance eut un père,
« Tu m'as rendu ma fille, et ce premier haut fait
« Acquitte en un seul jour le bien que je t'ai fait ;
« Mais mon cœur veut sur toi conserver l'avantage ;
« Il n'était qu'un seul prix digne de ton courage,
« Tu l'avais mérité ! je te l'aurais offert ;
« Mais entre Hermine et toi l'abîme s'est ouvert,
« Rien ne peut le combler, et pas même ta vie ;
« Le jour qui me la rend à toi te l'a ravie ;
« Ton père s'est nommé ; ton père, un mendiant,
« Est venu près de moi réclamer son enfant ;
« Je dois te rendre à lui, non tel que sa misère
« Te confia jadis à ta seconde mère,
« Faible, nu, sans espoir que sa tendre pitié,
« Mais enrichi des dons de ma noble amitié,
« Mais, honorant du moins par les dons de ton maitre
« L'obscurité fatale où le sort te fit naitre,
« Je te fais châtelain de la tour d'Ildefroi ;
« Ces domaines, ces champs, ces vassaux sont à toi !
« Tu peux à ton vieux père y donner un asile :

« Mais toi, loin d'y languir dans un loisir stérile,
« Lèves-y des soldats, va porter ta valeur
« Parmi les conquérants du tombeau du Sauveur
« Va disputer un prix digne de ta vaillance,
« Va mériter un nom qui couvre ta naissance ;
« Après ce que tu fis et ce qu'ont vu tes yeux,
« Il ne te convient plus de paraître en ces lieux,
« Jusqu'à ce qu'un héros, entrant dans ma famille.
« Ait pris sous son honneur la garde de ma fille ! »
Tristan ne répondit que par un seul soupir,
Et tout bas dans son cœur se dit : J'irai mourir !
Mais Hermine pâlit ; comme une fraiche aurore,
Qu'un nuage subit tout à coup décolore,
Son beau front s'inclina pour cacher ses douleurs,
Et ses cils abaissés voilèrent mal ses pleurs.
Tout se tut : jusqu'au bord on n'entendit qu'à peine
Du sein des deux amants s'exhaler leur haleine ;
Les vassaux, sur la plage, avec des cris d'amour,
De leur dame chérie attendaient le retour ;
Et, prenant dans leurs bras la belle châtelaine,
La portèrent en foule aux bras de sa marraine.

. . . .

. . . .

Tout est joie et tumulte aux murs de Béranger ;
Les vassaux, qui d'Hermine ont appris le danger,
Les jeunes chevaliers qui briguaient sa conquête,
Venus pour le combat sont restés pour la fête ;
Les cours et les préaux sont couverts d'étrangers ;
Les dames, les barons entourent les foyers ;
Le jour ne suffit pas à leur foule enivrée ;
Mais des feux du sapin la nuit même éclairée
Ouvre une lice ardente à des plaisirs nouveaux.
C'est l'heure où Béranger, conviant ses vassaux,
Prodigue des trésors que son orgueil étale,
Fait dresser à la fois vingt tables dans la salle,
Et jusqu'aux premiers chants de l'oiseau du matin,
Entouré de ses preux, prolonge le festin.
Ces salles, où des preux les tables sont dressées,
De soie et de velours ne sont pas tapissées ;
Elles n'offrent aux yeux qu'une voûte d'acier :
Lances, piques, écus, brassards et bouclier ;
Et des lambris de fer et des festons d'épées
Avec un art sauvage autour des murs groupées,
Réfléchissant les feux des nocturnes flambeaux,
Jettent un jour sanglant sous les vastes arceaux.
Nul art dans ces festins n'ajoute à la nature,

Et leur profusion est leur seule parure ;
Les hôtes des forêts, des cerfs, des sangliers,
Sur des plateaux de bois s'y servent tout entiers ;
Et dans la salle même, entre chaque embrasure,
Des outres, des tonneaux qui coulent sans mesure,
Versent aux échansons des vins nés sur ces bords,
Dont la coupe se vide et s'emplit à pleins bords.

Sur un siége élevé d'où son regard domine
Béranger est assis : plus bas la belle Hermine ;
Puis enfin les barons, les écuyers, les grands,
Placés par les hérauts chacun selon leurs rangs,
Descendent par degrés jusques aux servants d'armes
Où Tristan va cacher son triomphe et ses larmes.
Là, tandis que son nom retentit en tous lieux,
Sur ses égaux d'hier n'osant lever les yeux,
Il rougit d'être assis parmi ceux qu'il honore,
Et plus bas, s'il se peut, voudrait descendre encore.
En vain les écuyers, pour plaire à leur seigneur,
Lui présentent les vins et la coupe d'honneur ;
Du doux jus des coteaux en vain sa coupe est pleine,
En feignant d'y puiser sa lèvre y trempe à peine,
Et son cœur, d'amertume et de honte abreuvé,

Lui fait trouver amer tout ce qu'il a goûté.
Il accuse en secret la lenteur des convives.
Il compte chaque instant des heures trop tardives ;
Puis, d'un regard furtif contemplant ces doux traits
Qu'il grave dans son âme et va perdre à jamais,
Il se dit, en comptant le temps qui s'évapore :
« Dure à jamais le jour où je la vois encore ! »
Les lices aux tournois, les danses aux festins,
De l'aurore à la nuit, de la nuit au matin,
Durant trois jours complets, durant trois nuits entières,
Chassèrent le sommeil de toutes leurs paupières.
Mais, au dernier repas de la troisième nuit,
Quand, déjà chancelants de fatigue et de bruit,
Les convives lassés succombaient à l'ivresse,
Le baron de Neuf-Tours à Béranger s'adresse :
« Seigneur ! n'avez-vous donc pour orner votre cour
« Trouvère ou ménestrel, barde ni troubadour ?
« Quitterons-nous ces lieux sans que de son écharpe
« L'enfant perdu du lac ait dénoué sa harpe...
« — Excusez-moi, seigneur, dit Tristan tout confus,
« J'imite les héros, je ne les chante plus. »
Le baron, à ces mots, lui lance un faux sourire ;
Mais Béranger, honteux qu'on ait osé dédire

En sa présence même un noble chevalier :
« Vous chanterez, Tristan ; tant d'orgueil doit plier !
« Écuyer, apportez la harpe du trouvère ;
« Hermine, que ta voix charme aussi ton vieux père,
« Et chantez tous les deux l'histoire d'Amadis,
« Où vos deux voix d'enfants s'entremêlaient jadis. »
Il dit. Hermine tremble et murmure en son âme ;
Le page avec respect s'approche de sa dame,
Lui présente son luth, au clou d'or suspendu,
Ce luth dont le doux son, à sa voix confondu,
Résonnait autrefois de loin à son oreille
Plus gai qu'un premier chant de l'oiseau qui s'éveille ;
Et lui-même, prenant des mains d'un écuyer
Une harpe nouée auprès d'un bouclier,
L'accorde lentement et d'une main distraite.
Et de saisissement la foule était muette.
Enfin, d'une voix faible et sans lever les yeux,
Hermine commença le doux lai des adieux.
Or, c'était un récit, triste comme leur âme
Et que, sans y penser, avait choisi la dame,
D'un chevalier quittant pour ne plus la revoir
Celle dont la pensée était son seul espoir ;
Un vieux barde, exilé des bords de la Durance,

L'avait porté jadis de l'Italie en France.
Deux voix, pour imiter cette scène d'amour,
S'en devaient partager les couplets tour à tour;
Et la harpe et le luth, de leurs notes plaintives,
En suspendre un instant les stances fugitives.

II

ROMANCE

LA DAME.

Quand ce vint au matin, Yseult lui dit : Écoute !
J'entends le coq chanter et ton coursier hennir ;
Encore, encore un mot, et tu seras en route,
Et plus jamais ces lieux ne te verront venir !
Ami, prends mon anneau que de mes pleurs j'arrose ;
Hier, pensant à toi, ma main l'a fait bénir,

Pour qu'à jamais de moi te fasse souvenir
Tant qu'il te souviendra du doigt où je le pose !

Or son page, frappant aux portes de la tour,
Disait à demi-voix : Roger, voici le jour !

LE CHEVALIER.

Je pars ; mais mon cœur reste, ô ma seule pensée !
Plus ne compte les jours après ce triste instant ;
En ce suprême adieu mon âme t'est laissée,
Tout ce qui m'animait me quitte en te quittant.
Garde de nos amours longue et triste mémoire,
Et si jamais le soir trouvère ou pèlerin
D'un cœur brisé d'amour te vient chanter la fin,
Yseult, dis en toi-même : hélas ! c'est son histoire !

Or le page, frappant aux portes de la tour,
Disait à demi-voix : Roger, voici le jour !

LA DAME.

Ami, prends ces cheveux, et que ma main les noue
Au plus près de ton cœur ; tu rêveras de moi :

Souvent, quand on te nomme, ils ont voilé ma joue,
Et souvent essuyé des pleurs versés pour toi;
Ordonne qu'on les laisse à ton heure suprême
Reposer avec toi sous le même linceul,
Pour qu'au moins sous la terre où tu dormiras seul
Quelque chose de moi s'unisse à ce que j'aime !

Or le page, frappant aux portes de la tour,
Disait à demi-voix : Roger, voici le jour !

LE CHEVALIER.

Ah ! si le son d'un cor en sursaut te réveille,
Si l'acier d'un écu retentit dans la cour,
Si le pas d'un coursier résonne à ton oreille,
Si la harpe d'un barde expire sous la tour,
En mémoire de moi regarde à la fenêtre
Aussi loin que tes yeux me suivront aujourd'hui,
Et murmure en toi-même : Yseult ! si c'était lui ?
Ce mot, si loin de toi, je l'entendrai peut-être !

Or le page, frappant aux portes de la tour,
Disait à demi-voix : Roger, voici le jour !

LA DAME.

Prends mon long chapelet, où pend mon reliquaire,
Baise soir et matin ces reliques des saints;
J'ai tant prié pour toi sur ce pauvre rosaire
Que mes doigts fatigués en ont usé les grains;
Quand, voyageant le soir sur la terre lointaine,
L'angélus sonnera dans la tour du beffroi,
Pour que ton âme au ciel se rencontre avec moi,
En mémoire d'Yseult tu diras ta dizaine.

Or le page, frappant aux portes de la tour,
Disait à demi-voix : Roger, voici le jour !

Tristan allait poursuivre, un cri soudain l'arrête.
Hermine sur son luth vient de pencher la tête,
Son visage a changé, sa défaillante main
N'a pu même achever le funèbre refrain.
Elle tombe mourante au sein de sa nourrice
Comme un lis dont le ver a piqué le calice.
On l'apporte en sa tour, sans voix et sans couleur,

Tristan rejette au loin sa harpe avec douleur,
Et la foulant aux pieds sur le pavé de dalle,
Disperse avec dédain ses débris dans la salle.
« Toi qui chantas pour elle une dernière fois,
« Tu ne mêleras plus tes sons à d'autres voix ! »
Dit-il. En s'éloignant de la foule étonnée,
Il va sur le donjon plaindre sa destinée.

Cependant l'air du ciel et des soins caressants
D'Hermine évanouie ont ranimé les sens,
Et la foule, d'ivresse et de joie éperdue,
A repris à l'instant la fête suspendue.
De la chambre élevée où ruissellent ses pleurs,
Hermine entend monter leurs joyeuses clameurs ;
Sur le bord du fauteuil où sa tendresse veille,
Sa nourrice se penche et lui parle à l'oreille :
« Pourquoi cacher ces pleurs, belle enfant ? C'est en vain !
« Ma main les sent couler ; versez-les dans mon sein,
» Ce sein qui vous reçut, ce sein qui vous adore !
« Le mal dont vous mourez, faut-il que je l'ignore ?
« — Tu demandes le mal dont je me sens mourir,
« Lui répond son Hermine, et Tristan va partir !
« Que dis-je, à cet instant il est parti peut-être.

« Nourrice, oh ! par pitié, regarde à la fenêtre !
« Les ponts sont-ils baissés ? Ne vois-tu rien là-bas ?
« De son destrier blanc reconnais-tu les pas ?
« — Je n'entends que l'écho de la salle sonore.
« — Ah! si du moins mes yeux pouvaient le voir encore!
« Si mon cœur pouvait dire avant de se briser
« De ces mots que le temps ne pût jamais user,
« Peut-être ma douleur, de mon sein exhalée,
« Me déchirerait moins si je l'avais parlée.
« Si ses derniers accents retenus dans mon cœur
« S'y gravaient à jamais comme un sceau de douleur,
« Peut-être je vivrais pour espérer encore !
« Écoute un dernier vœu d'Hermine, qui t'implore !
« Descends parmi la foule, ô nourrice ! et dis-lui,
« Dis-lui, s'il en est temps, qu'avant que l'ombre ait fui,
« Avant que du festin mon père ne se lève,
« A l'angle du préau qui domine la grève
« Il te suive et m'attende au bord profond des eaux,
« Avant que ce croissant dépasse les créneaux.
« Va, cours ; c'est un poignard que toute heure perdue.
« S'il est parti, je meurs, et c'est toi qui me tue ! »

La nourrice, à ces mots, une lampe à la main,

Descend, cherche partout Tristan sur son chemin,
Le découvre à la fin, seul, assis sous la voûte,
Ne dit qu'un mot: «Hermine!» Et lui montrant la route,
Le conduit en silence à l'angle du préau;
C'était un promontoire au-devant du château;
Une tour dont les pieds étaient baignés par l'onde
Portait à son sommet une terrasse ronde
Dont aucun parapet ne bornait le contour.
Les pas osaient à peine en approcher le jour;
Mais dans la nuit l'horreur du profond précipice
A des adieux furtifs rendait ce lieu propice.
La nourrice et Tristan, sans bruit et sans flambeaux,
Attendaient que la lune eût passé les créneaux.

Cependant les rumeurs qui sortent de la salle,
Les chants, les sons du cor, meurent par intervalle.
Les convives, lassés de sommeil et de vin,
S'endorment au hasard sur les bancs du festin;
Sous des pas chancelants les corridors gémissent.
Béranger, dont les sens déjà s'appesantissent,
Appuyé sur le bras de son vieil écuyer,
Monte péniblement le tournant escalier.
Sur le dernier degré la foule qui l'escorte,

Eteignant les flambeaux, se disperse à sa porte.
Mais à peine la main de son page Obéron
A-t-elle de son pied déchaussé l'éperon,
Qu'un souvenir confus dans son cœur se réveille;
Il veut revoir sa fille avant que tout sommeille,
Et près d'avoir perdu son unique trésor,
Avant de s'endormir la contempler encor.
D'un signe de sa main il défend qu'on le suive,
Ouvre près de son lit une porte furtive,
Et lui même portant la torche dans sa main,
Du haut donjon d'Hermine il suit le long chemin;
Nul soldat ne veillait dans le corridor sombre,
Tout était dans ces lieux, repos, solitude, ombre.
Le vieillard de la porte approche à petits pas.
Nourrice, ouvrez, dit-il. On ne lui répond pas.
Du lourd loquet de bronze il presse la coquille,
Il entre, son regard cherche soudain sa fille.
Il voit son siége vide, il voit son lit désert,
Ses bijoux dispersés dans son coffre entr'ouvert,
Et de ses blonds cheveux une boucle échappée,
Auprès des ciseaux d'or dont elle fut coupée,
Sur sa table d'ébène est jetée au hasard.
Tout annonce à ses yeux un mystère, un départ...

Ces bijoux oubliés, ces coffrets, cette tresse,
C'est peut-être, ô mon Dieu, l'adieu qu'elle me laisse !
Mille soupçons affreux s'élèvent... Plein d'effroi,
Il monte à pas pressés l'escalier du beffroi :
« Sentinelle, as-tu vu chevaucher sur la route ?
« Des pas, des voix, ont-ils résonné sur la route ?
« A-t-il parti du bord une voile, un esquif ?
« — Je n'ai rien entendu, que l'eau sur le récif.
« Seulement, sur le pré qui domine la plage,
« A l'heure de minuit j'ai vu descendre un page,
« Et peu d'instants après, au jour de ce ciel pur,
« Une ombre à pas muets glisser contre le mur !
« — Où sont-ils? réponds-moi. — Seigneur, de cette place,
« L'angle du bastion dérobe la terrasse,
« Mais l'œil peut y plonger du sommet du beffroi.
« — J'y cours. Baisse ton front, sentinelle, et suis-moi! »

Hermine, s'attachant aux pas de la nourrice,
Avait rejoint Tristan aux bords du précipice,
Et dans son cœur brisé retenant ses sanglots,
Voulait parler, pleurait, ne trouvait plus de mots,
De ses deux pâles mains se couvrait le visage,
Regardait tour à tour la nourrice et le page,

Et le ciel et le lac, et peusait : O mon Dieu !
Que sa vague était douce auprès d'un tel adieu !
Puis enfin, s'efforçant d'une voix qui chancelle,
Elle voulait parler : « Tristan ! Tristan ! » dit-elle.
Un long silence encor suivit ce faible effort ;
Mais ce seul mot était plus triste que la mort.
« Te souviens-tu d'un mot qu'au sein de la mort même
« Ma bouche a murmuré dans un aveu suprême ?
« Ah ! la mort de mon cœur pourra seul l'effacer !
« Mais mon nom découvert me défend d'y penser ;
« Il restera plongé dans l'ombre de mon âme
« Comme un obscur fourreau cache une riche lame,
« Il dormira bientôt sous le sceau du trépas.
« Je vous le rends ici. — Je ne le reprends pas,
« Plus basse est ta fortune, et plus un amour tendre.
« Pour être à toi, Tristan, s'honore de descendre.
« Descendre ! ah ! qu'ai-je dit ! S'élever, s'ennoblir !
« Honorer ce qu'on aime, est-ce donc s'avilir ?
« Est-il un rang si bas que ta vertu n'honore ?
« Illustre, je t'aimais ; malheureux, je t'adore !
« Et mon cœur à ton cœur attaché sans retour,
« Ce que ravit le sort le rend par plus d'amour !
« Mais toi dont la tendresse, aux risques de ta vie,

« A l'injure, à la mort, dans tes bras m'a ravie.
« Toi qui semblas m'aimer tant que je fus ta sœur,
« Tristan ! ton cœur est-il si docile au malheur ?
« Se peut-il qu'un seul jour efface tant d'années !
« Tant de doux souvenirs, tant d'heures fortunées,
« De tes yeux pour jamais sont-ils donc disparus ?
« Et quand ce cœur perd tout, ah! ne m'aimes-tu plus? »

Les mains jointes, le front baissé sur sa poitrine,
Tristan restait muet, debout devant Hermine,
Comme un homme accusé, parmi ses ennemis,
D'un crime imaginaire et qu'il n'a pas commis,
Mais coupable d'un autre et prêt à se confondre,
Refuse de parler et tremble de répondre.
Hermine interprétant ce silence incertain :
« Ah ! s'il est vrai ! cruel ! pourquoi, pourquoi ta main
« Ne m'a-t-elle à la honte, aux flots abandonnée ?
« Je mourrais moins coupable et moins infortunée !
« Va, pars, arrache-moi tout dans le même instant,
« Et pour suprême adieu ne me laisse en partant
« Que l'éternel chagrin dont je meurs consumée,
« Que la honte et l'affront d'aimer sans être aimée ! »

Le page, à ces accents dont son cœur est frappé,
Retient en vain un cri de son âme échappé.
« Aimer sans être aimée ! Ah ! je devais peut-être
« Mourir avant ce cri qui vous l'a fait connaître,
« Et cachant, même à moi, mes sentiments secrets,
« Ne révéler qu'à Dieu le nom que j'adorais !
« Mais ce reproche, Hermine, a vaincu ma constance,
« Mon cœur en se brisant a trahi mon silence.
« Car si jamais, ô ciel ! vous me le reprochez,
« Je ne vous l'ai pas dit, c'est vous qui l'arrachez !
« Oui ! seule vous étiez ma pensée et ma vie.
« Dans le fond de mon cœur, c'est vous que j'ai servie.
« Dans la lice, au tournoi, c'est vous que je pensais !
« J'y portais votre nom et je le prononçais !
« Quand on me demandait quelle serait ma dame,
« Je murmurais tout bas ce seul nom dans mon âme ;
« Et vainqueur et vaincu dans ces brillants hasards,
« Je ne voyais jamais mon prix qu'en vos regards !
« Ne me demandez pas depuis quand je vous aime !
« Mon cœur pour l'avouer ne le sait pas lui-même.
« De cet amour si doux dès l'enfance animé,
« Je ne me souviens pas de n'avoir pas aimé.
« Et ne trouvant en moi d'image que la vôtre,

« Je n'ai jamais pensé qu'on pût aimer une autre ?
« Longtemps ces noms si doux et de frère et de sœur
« Comme ils charmaient ma vie ont pu tromper mon cœur,
« Et je ne cherchais point à démêler la trame
« Des doubles sentiments qui régnaient dans mon âme.
« Qu'importait à mon cœur de le savoir jamais ?
« D'amour et d'amitié j'étais heureux, j'aimais !
« Mais au moment fatal où dans les bras d'un traître
« Je vous vis, ce moment m'apprit à me connaître ;
« J'ai su combien j'aimais par combien j'ai souffert,
« Et le ciel m'a puni de l'avoir découvert !
« Mais qu'au fond de mon cœur ce secret vive et meure,
« L'amour qui fut ma gloire est mon crime à cette heure ;
« Trop éloigné d'un rang qu'un regard peut ternir,
« Ce serait l'offenser que de m'en souvenir !
« Reprenez à jamais celui qui fit ma gloire !
« Qu'il s'efface en votre âme ainsi que ma mémoire !
« Plaignez-moi quelquefois ; mais, fidèle à l'honneur,
« Aimez-en un plus digne ! — Ai-je donc plus d'un cœur ?
« Et crois-tu qu'à ton gré je puisse à l'instant même
« Aimer ce que je hais et haïr ce que j'aime ?
« Non, l'amour que mon cœur reçut avec le jour
« Qu'on me fit respirer dans le même séjour,

« Ce lait qu'au même sein ensemble nous puisâmes,
« L'amour qu'un nom si doux a nourri dans nos âmes
« N'est pas un sentiment fragile et passager
« Qu'un jour peut faire éclore et qu'un mot peut changer;
« Tristan, il est nous-même, il est notre pensée
« Dans le cœur l'un de l'autre en naissant retracée;
« Il est notre mémoire et notre souvenir,
« Nos peines, nos soucis, le passé, l'avenir,
« Et le sang qui s'anime, et l'air que je respire !
« Sur un tel sentiment nulle voix n'a d'empire :
« Il brave et l'injustice et l'outrage du sort,
« Et, pour l'anéantir, il n'est rien que la mort!
« Va, n'essaye donc pas d'en étouffer la flamme;
« Il est à toi, Tristan, par tous les droits de l'âme,
« Par tous les noms sacrés les plus chers à mon cœur
« D'ami, d'amant, de frère ou de libérateur !
« Mon amour te les garde, et ce cœur qui t'adore
« S'il en est un plus doux te le consacre encore !
« Oui ! je le jure ici, par tous ces noms chéris,
« Par ce lait paternel dont nous fûmes nourris,
« Par l'âme de ma mère et ces larmes dernières
« Que versèrent sur nous ses mourantes paupières,
« Par ce même berceau qui nous reçut tous deux,

« Par ces premiers amours nés de nos premiers jeux,
« Par ce ciel qui m'entend, par ce lac tutélaire
« Dont ton berceau flottant endormit la colère,
« Par cette nuit suprême où, ravie au trépas,
« L'amour qui t'inspirait me sauva dans tes bras ;
« Par ma part dans le ciel, par mon nom de chrétienne,
« Jamais ma main n'aura d'autre appui que la tienne,
« Jamais mon cœur n'aura d'autre maître que toi !
« Reçois devant le ciel ce gage de ma foi !
« C'est de ma mère, hélas ! le plus cher héritage,
« Le gage de sa foi, l'anneau de mariage
« Que l'heure de la mort à son doigt a trouvé,
« Et qu'en secret pour toi mon cœur a réservé !
« Approche, que ma main à la tienne s'unisse,
« Et que Dieu qui m'entend nous juge et nous bénisse !
« Et toi jure qu'au mien jusqu'au jour de la mort
« Ce nœud mystérieux enchaînera ton sort !
« —Je jure, dit Tristan, d'obéir à mon maître.
« De respecter le rang où le ciel vous fit naître,
« De refuser toujours le nom de votre époux
« Pour vivre et pour mourir moins indigne de vous ! »
Hermine, à cet arrêt, d'une perte éternelle,
Sent défaillir son cœur ; elle pâlit, chancelle,

Murmure un cri confus qu'elle n'achève pas,
Et Tristan, à genoux, la soutient dans ses bras.
Mais du haut des créneaux d'où son regard domine
Le vieillard les découvre, il voit, il voit Hermine
Au moment où, tombant sous l'excès du malheur,
Le page, avec respect, la reçoit sur son cœur.
Tristan! sa fille! ensemble! en ces lieux! à cette heure!..
« J'en ai trop vu, dit-il; ah! que le traître meure !
« Dût se mêler au sien mon sang déshonoré ! »
Il s'écrie, et, d'un bras de fureur égaré,
Arrachant l'arbalète aux mains de l'homme d'armes,
Sur le bord du rempart, il la supporte, il l'arme,
Et, trop lent à son gré, mais plus prompt que l'éclair,
Le trait qu'il a lancé, siffle, vole et fend l'air.
Mais, ô fureur aveugle ! ô trop malheureux père !
Le trait mal assuré qu'a lancé la colère
Le venge et le punit dans le même moment ;
Il frappe d'un seul coup et l'amante et l'amant,
Et, traversant l'épaule où s'appuyait Hermine,
Sur le corps de Tristan lui perce la poitrine,
Réunissant ainsi dans les nœuds de la mort
Ces deux enfants en vain séparés par le sort !
Percé du même dard dont le fer les rassemble

Le couple infortuné chancelle et roule ensemble,
Et, du haut de la tour dont ils touchent les bords,
Sur l'abime profond tombant comme un seul corps,
Le lac qui les reçoit ouvre sa vague obscure,
Et le flot les recouvre avec un sourd murmure.
Tels pendant qu'au printemps un couple de ramiers
Soupire ses amours sur les hauts peupliers,
Le perfide oiseleur qui voit battre leurs ailes
Perce d'un même trait les deux oiseaux fidèles,
Les gouttes de leur sang teignent leurs flancs ternis,
Leurs cols entrelacés se penchent réunis,
Et, comme un doux faisceau qu'un trait mortel enchaine,
La même flèche encor les unit sur l'arène.

FIN.

TABLE

ÉMAUX

ET CAMÉES

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET Cᵉ, RUE D'ERFURTH, 1.

ÉMAUX

ET

CAMÉES

PAR

THÉOPHILE GAUTIER

PARIS
EUGÈNE DIDIER, ÉDITEUR,
6, rue des Beaux Arts.

MDCCCLIII


LENOX LIBRARY
NEW YORK

PRÉFACE

Pendant les guerres de l'Empire
Goëthe, au bruit du canon brutal,
Fit le Divan occidental,
Frais oasis où l'art respire.

Pour Nisami quittant Shakspeare,
Il se parfuma de çantal,
Et sur un mètre oriental
Nota le chant qu'Hudhud soupire.

Comme Goëthe sur son divan
A Weymar s'isolait des choses
Et d'Hafiz effeuillait les roses,

Sans prendre garde à l'ouragan
Qui fouettait mes vitres fermées,
Moi j'ai fait Émaux et Camées.

AFFINITÉS SECRÈTES

MADRIGAL PANTHÉISTE

Dans le fronton d'un temple antique,
Deux blocs de marbre ont, trois mille ans,
Sur le fond bleu du ciel attique
Juxtaposé leurs rêves blancs ;

Dans la même nacre figées,
Larmes des flots pleurant Vénus,
Deux perles au gouffre plongées
Se sont dit des mots inconnus ;

Au frais Généralife écloses,
Sous le jet d'eau toujours en pleurs,
Du temps de Boabdil deux roses
Ensemble ont fait jaser leurs fleurs;

Sur les coupoles de Venise
Deux ramiers blancs aux pieds rosés,
Au nid où l'amour s'éternise
Un soir de mai se sont posés.

Marbre, perle, rose, colombe,
Tout se dissout, tout se détruit;
La perle fond, le marbre tombe,
La fleur se fane et l'oiseau fuit.

En se quittant, chaque parcelle
S'en va dans le creuset profond
Grossir la pâte universelle
Faite des formes que Dieu fond.

Par de lentes métamorphoses,
Les marbres blancs en blanches chairs,
Les fleurs roses en lèvres roses
Se refont dans des corps divers.

Les ramiers de nouveau roucoulent
Au cœur de deux jeunes amants,
Et les perles en dents se moulent
Pour l'écrin des rires charmants.

De là naissent ces sympathies
Aux impérieuses douceurs,
Par qui les âmes averties
Partout se reconnaissent sœurs.

Docile à l'appel d'un arome,
D'un rayon ou d'une couleur,
L'atome vole vers l'atome
Comme l'abeille vers la fleur.

L'on se souvient des rêveries
Sur le fronton ou dans la mer,
Des conversations fleuries
Près de la fontaine au flot clair,

Des baisers et des frissons d'ailes
Sur les dômes aux boules d'or,
Et les molécules fidèles
Se cherchent et s'aiment encor.

L'amour oublié se réveille,
Le passé vaguement renait;
La fleur sur la bouche vermeille
Se respire et se reconnait.

Dans le nacre où le rire brille
La perle revoit sa blancheur;
Sur une peau de jeune fille
Le marbre ému sent sa fraicheur.

Le ramier trouve une voix douce,
Écho de son gémissement ;
Toute résistance s'émousse,
Et l'inconnu devient l'amant.

Vous devant qui je brûle et tremble,
Quel flot, quel fronton, quel rosier,
Quel dôme nous connut ensemble,
Perle ou marbre, fleur ou ramier ?

LE POÈME DE LA FEMME

MARBRE DE PAROS

Un jour, au doux rêveur qui l'aime,
En train de montrer ses trésors,
Elle voulut lire un poëme,
Le poëme de son beau corps.

D'abord, superbe et triomphante,
Elle vint en grand apparat,
Traînant avec des airs d'infante
Un flot de velours nacarat :

Telle qu'au rebord de sa loge
Elle brille aux Italiens,
Écoutant passer son éloge
Dans les chants des musiciens.

Ensuite, en sa verve d'artiste,
Laissant tomber l'épais velours,
Dans un nuage de batiste
Elle ébaucha ses fiers contours.

Glissant de l'épaule à la hanche,
La chemise aux plis nonchalants,
Comme une tourterelle blanche
Vint s'abattre sur ses pieds blancs.

Pour Apelle ou pour Cléomène,
Elle semblait, marbre de chair,
En Vénus Anadyomène
Poser nue au bord de la mer.

De grosses perles de Venise
Roulaient au lieu de gouttes d'eau,
Grains laiteux qu'un rayon irise
Sur le frais satin de sa peau.

Oh! quelles ravissantes choses,
Dans sa divine nudité,
Avec les strophes de ses poses,
Chantait cet hymne de beauté!

Comme les flots baisant le sable
Sous la lune aux tremblants rayons,
Sa grâce était intarissable
En molles ondulations.

Mais bientôt, lasse d'art antique,
De Phidias et de Vénus,
Dans une autre stance plastique
Elle groupe ses charmes nus.

Sur un tapis de cachemire,
C'est la sultane du sérail,
Riant au miroir qui l'admire
Avec un rire de corail;

La Géorgienne indolente,
Avec son souple narguilhé,
Étalant sa hanche opulente.
Un pied sous l'autre replié.

Et comme l'odalisque d'Ingres,
De ses reins cambrant les rondeurs,
En dépit des vertus malingres,
En dépit des maigres pudeurs!

Paresseuse odalisque, arrière!
Voici le tableau dans son jour,
Le diamant dans sa lumière;
Voici la beauté dans l'amour!

Sa tête penche et se renverse;
Haletante, dressant les seins,
Aux bras du rêve qui la berce.
Elle tombe sur ses coussins.

Ses paupières battent des ailes
Sur leurs globes d'argent bruni,
Et l'on voit monter ses prunelles
Dans la nacre de l'infini.

D'un linceul de point d'Angleterre,
Que l'on recouvre sa beauté :
L'extase l'a prise à la terre ;
Elle est morte de volupté !

Que les violettes de Parme,
Au lieu des tristes fleurs des morts
Où chaque perle est une larme,
Pleurent en bouquets sur son corps !

Et que mollement on la pose
Sur son lit, tombeau blanc et doux,
Où le poëte, à la nuit close,
Ira prier à deux genoux.

ÉTUDE DE MAINS

I

IMPÉRIA

Chez un sculpteur, moulée en plâtre,
J'ai vu l'autre jour une main
D'Aspasie ou de Cléopâtre,
Pur fragment d'un chef-d'œuvre humain ;

Sous le baiser neigeux saisie,
Comme un lis par l'aube argenté,
Comme une blanche poésie
S'épanouissait sa beauté.

Dans l'éclat de sa pâleur mate
Elle étalait sur le velours
Son élégance délicate
Et ses doigts fins aux anneaux lourds.

Une cambrure florentine,
Avec un bel air de fierté,
Faisait, en ligne serpentine,
Onduler son pouce écarté.

A-t-elle joué dans les boucles
Des cheveux lustrés de don Juan,
Ou sur son caftan d'escarboucles
Peigné la barbe du sultan,

Et tenu, courtisane ou reine,
Entre ses doigts si bien sculptés,
Le sceptre de la souveraine
Ou le sceptre des voluptés ?

Elle a dû, nerveuse et mignonne.
Souvent s'appuyer sur le col
Et sur la croupe de lionne
De sa chimère prise au vol.

Impériales fantaisies,
Amour des somptuosités,
Voluptueuses frénésies,
Rêves d'impossibilité;

Romans extravagants, poëmes
De haschich et de vin du Rhin,
Courses folles dans les Bohêmes
Sur le dos des coursiers sans frein;

On voit tout cela dans les lignes
De cette paume, livre blanc
Où Vénus a tracé des signes
Que l'Amour ne lit qu'en tremblant.

II

LACENAIRE

Pour contraste, la main coupée
De Lacenaire l'assassin,
Dans des baumes puissants trempée,
Posait auprès sur un coussin.

Curiosité dépravée!
J'ai touché, malgré mes dégoûts,
Du supplice encor mal lavée
Cette chair froide au duvet roux.

Momifiée et toute jaune
Comme la main d'un Pharaon,
Elle allonge ses doigts de faune
Crispés par la tentation.

Un prurit d'or et de chair vive
Semble titiller de ses doigts
L'immobilité convulsive,
Et les tordre comme autrefois.

Tous les vices avec leurs griffes
Ont, dans les plis de cette peau,
Tracé d'affreux hiéroglyphes,
Lus couramment par le bourreau.

On y voit les œuvres mauvaises
Écrites en fauves sillons,
Et les brûlures des fournai se
Où bouillent les corruptions.

Les débauches dans les Caprées
Des tripots et des lupanars,
De vin et de sang diaprées,
Comme l'ennui des vieux Césars !

En même temps molle et féroce,
Sa forme a, pour l'observateur,
Je ne sais quelle grâce atroce,
La grâce du gladiateur !

Criminelle aristocratie,
Par la varlope ou le marteau,
Sa pulpe n'est pas endurcie,
Car son outil fut un couteau.

Saints calus du travail honnête,
On y cherche en vain votre sceau ;
Vrai meurtrier et faux poëte,
Il fut le Manfred du ruisseau.

VARIATIONS

SUR

LE CARNAVAL DE VENISE

I

DANS LA RUE

Il est un vieil air populaire
Par tous les violons raclé,
Aux abois des chiens en colère,
Par tous les orgues nasillé.

Les tabatières à musique
L'ont sur leur répertoire inscrit;
Pous les serins il est classique,
Et ma grand'mère, enfant, l'apprit.

Sur cet air, pistons, clarinettes,
Dans les bals aux poudreux berceaux
Font sauter commis et grisettes,
Et de leurs nids fuir les oiseaux.

La guinguette, sous sa tonnelle
De houblon et de chèvrefeuil,
Fête, en braillant la ritournelle,
Le gai dimanche et l'argenteuil.

L'aveugle au basson qui pleurniche
L'écorche en se trompant de doigts;
La sébile aux dents, son caniche
Près de lui le grogne à mi-voix.

Et les petites guitaristes,
Maigres sous leurs minces tartans,
Le glapissent de leurs voix tristes
Aux tables des cafés chantants.

Paganini, le fantastique,
Un soir, comme avec un crochet,
A ramassé le thème antique
Du bout de son divin archet.

Et, brodant la gaze fanée
Que l'oripeau rougit encor,
Fait sur la phrase dédaignée
Courir ses arabesques d'or.

II

SUR LES LAGUNES

Tra la, tra la, la, la, la laire !
Qui ne connaît pas ce motif?
A nos mamans il a su plaire,
Tendre et gai, moqueur et plaintif :

L'air du carnaval de Venise,
Sur les canaux jadis chanté,
Et qu'un soupir de folle brise
Dans le ballet a transporté !

Il me semble, quand on le joue,
Voir glisser dans son bleu sillon
Une gondole avec sa proue
Faite en manche de violon.

Sur une gamme chromatique,
Le sein de perles ruisselant,
La Vénus de l'Adriatique
Sort de l'eau son corps rose et blanc.

Les dômes sur l'azur des ondes,
Suivant la phrase au pur contour,
S'enflent comme des gorges rondes
Que soulève un soupir d'amour.

L'esquif aborde et me dépose,
Jetant son amarre au pilier,
Devant une façade rose,
Sur le marbre d'un escalier.

Avec ses palais, ses gondoles,
Ses mascarades sur la mer,
Ses doux chagrins, ses gaietés folles,
Tout Venise vit dans cet air.

Une frêle corde qui vibre
Refait sur un pizzicato,
Comme autrefois joyeuse et libre,
La ville de Canaletto !

III

CARNAVAL

Venise pour le bal s'habille.
De paillettes tout étoilé,
Scintille, fourmille et babille
Le carnaval bariolé.

Arlequin, nègre par son masque,
Serpent par ses mille couleurs,
Rosse d'une note fantasque
Cassandre, son souffre-douleurs.

Battant de l'aile avec sa manche,
Comme un pingouin sur un écueil,
Le blanc Pierrot, par une blanche,
Passe la tête et cligne l'œil.

Le docteur bolonais rabâche
Avec la basse aux sons traînés ;
Polichinelle, qui se fâche,
Se trouve une croche pour nez.

Heurtant Trivelin, qui se mouche
Avec un trille extravagant,
A Colombine Scaramouche
Rend son éventail ou son gant.

Sur une cadence se glisse
Un domino ne laissant voir
Qu'un malin regard en coulisse
Aux paupières de satin noir.

Ah ! fine barbe de dentelle,
Que fait voler un souffle pur,
Cet arpége m'a dit : C'est elle !
Malgré tes réseaux, j'en suis sûr.

Et j'ai reconnu, rose et fraiche,
Sous l'affreux profil de carton,
Sa lèvre au fin duvet de pêche,
Et la mouche de son menton.

IV

CLAIR DE LUNE SENTIMENTAL

A travers la folle risée
Que Saint-Marc renvoie au Lido,
Une gamme monte en fusée,
Comme au clair de lune un jet d'eau...

A l'air qui jase d'un ton bouffe
Et secoue au vent ses grelots,
Un regret, ramier qu'on étouffe,
Par instant mêle ses sanglots.

Au loin, dans la brume sonore,
Comme un rêve presque effacé,
J'ai revu, pâle et triste encore,
Mon vieil amour de l'an passé.

Mon âme en pleurs s'est souvenue
De l'avril où, guettant au bois
La violette à sa venue,
Sous l'herbe nous mêlions nos doigts...

Cette note de chanterelle,
Vibrant comme l'harmonica,
C'est la voix enfantine et grêle,
Flèche d'argent, qui me piqua.

Le son en est si faux, si tendre,
Si moqueur, si doux, si cruel,
Si froid, si brûlant, qu'à l'entendre
On ressent un plaisir mortel,

Et que mon cœur, comme la voûte
Dont l'eau pleure dans un bassin,
Laisse tomber goutte par goutte
Ses larmes rouges dans mon sein.

Jovial et mélancolique,
Ah ! vieux thème de carnaval,
Où le rire aux larmes réplique,
Que ton charme m'a fait de mal !

SYMPHONIE

EN BLANC MAJEUR

De leur col blanc courbant les lignes,
On voit dans les contes du Nord,
Sur le vieux Rhin, des femmes-cygnes
Nager en chantant près du bord ;

Ou, suspendant à quelque branche
Le plumage qui les revêt,
Faire luire leur peau plus blanche
Que la neige de leur duvet.

De ces femmes il en est une,
Qui chez nous descend quelquefois,
Blanche comme le clair de lune
Sur les glaciers dans les cieux froids ;

Conviant la vue enivrée
De sa boréale fraîcheur
A des régals de chair nacrée,
A des débauches de blancheur !

Son sein, neige moulée en globe,
Contre ses camélias blancs
Et le blanc satin de sa robe
Soutient des combats insolents.

Dans ces grandes batailles blanches,
Satin et fleurs ont le dessous,
Et, sans demander leurs revanches,
Jaunissent comme des jaloux.

Sur les blancheurs de son épaule
Paros au grain éblouissant,
Comme dans une nuit du pôle,
Un givre invisible descend.

De quel mica de neige vierge,
De quelle moelle de roseau,
De quel hostie et de quel cierge
A-t-on fait le blanc de sa peau ?

A-t-on pris la goutte lactée
Tachant l'azur du ciel d'hiver,
Le lis à la pulpe argentée,
La blanche écume de la mer;

Le marbre blanc, chair froide et pâle,
Où vivent les divinités;
L'argent mat, la laiteuse opale
Qu'irisent de vagues clartés;

L'ivoire, où ses mains ont des ailes,
Et, comme des papillons blancs,
Sur la pointe des notes frêles
Suspendent leurs baisers tremblants ;

L'hermine vierge de souillure,
Qui, pour abriter leurs frissons,
Ouate de sa blanche fourrure
Les épaules et les blasons ;

Le vif-argent aux fleurs fantasques
Dont les vitraux sont ramagés ;
Les blanches dentelles des vasques,
Pleurs de l'ondine en l'air figés ;

L'aubépine de mai qui plie
Sous les blancs frimas de ses fleurs :
L'albâtre où la mélancolie
Aime à retrouver ses pâleurs ;

Le duvet blanc de la colombe,
Neigeant sur les toits du manoir,
Et la stalactite qui tombe,
Larme blanche de l'antre noir ?

Des Groenlands et des Norvéges
Vient-elle avec Seraphita?
Est-ce la Madone des neiges,
Un sphinx blanc que l'hiver sculpta,

Sphinx enterré par l'avalanche,
Gardien des glaciers étoilés,
Et qui, sous sa poitrine blanche,
Cache de blancs secrets gelés ?

Sous la glace où calme il repose,
Oh ! qui pourra fondre ce cœur ?
Oh ! qui pourra mettre un ton rose
Dans cette implacable blancheur ?

COQUETTERIE POSTHUME

Quand je mourrai, que l'on me mette,
Avant de clouer mon cercueil,
Un peu de rouge à la pommette,
Un peu de noir au bord de l'œil.

Car je veux, dans ma bière close,
Comme le soir de son aveu,
Rester éternellement rose
Avec du kh'ol sous mon œil bleu.

Pas de suaire en toile fine,
Mais drapez-moi dans les plis blancs
De ma robe de mousseline,
De ma robe à treize volants.

C'est ma parure préférée,
Je la portais quand je lui plus.
Son premier regard l'a sacrée,
Et depuis je ne la mis plus.

Posez-moi, sans jaune immortelle,
Sans coussin de larmes brodé,
Sur mon oreiller de dentelle
De ma chevelure inondé.

Cet oreiller, dans les nuits folles,
A vu dormir nos fronts unis,
Et sous le drap noir des gondoles
Compté nos baisers infinis.

Entre mes mains de cire pâle,
Que la prière réunit,
Tournez ce chapelet d'opale,
Par le pape à Rome bénit :

Je l'égrènerai dans la couche
D'où nul encor ne s'est levé ;
Sa bouche en a dit sur ma bouche
Chaque *Pater* et chaque *Ave!*

DIAMANT DU CŒUR

Tout amoureux, de sa maîtresse,
Sur son cœur ou dans un tiroir,
Possède un gage qu'il caresse
Aux jours de regret ou d'espoir.

L'un d'une chevelure noire,
Par un sourire encouragé,
A pris une boucle que moire
Un reflet bleu d'aile de geai.

L'autre a, sur un cou blond qui ploie,
Coupé par derrière un flocon
Retors et fin comme la soie
Que l'on dévide du cocon.

Un troisième, au fond d'une boîte,
Reliquaire du souvenir,
Cache un gant blanc, de forme étroite,
Où nulle main ne peut tenir.

Cet autre, pour s'en faire un charme,
Dans un sachet, d'un chiffre orné,
Coud des violettes de Parme,
Frais cadeau qu'on reprend fané.

Celui-ci baise la pantoufle
Que Cendrillon perdit un soir;
Et celui-là conserve un souffle
Dans la barbe d'un masque noir.

Moi, je n'ai ni boucle lustrée,
Ni gant, ni bouquet, ni soulier,
Mais je garde, empreinte adorée,
Une larme sur un papier :

Pure rosée, pudique goutte
D'un ciel d'azur tombée un jour,
Joyau sans prix, perle dissoute
Dans la coupe de mon amour.

Et, pour moi, cette obscure tache
Reluit comme un écrin d'Ophyr,
Et du vélin bleu se détache,
Diamant éclos d'un saphir.

Cette larme, qui fait ma joie,
Roula, trésor inespéré,
Sur un de mes vers qu'elle noie,
D'un œil qui n'a jamais pleuré !

PREMIER SOURIRE

DU PRINTEMPS

Tandis qu'à leurs œuvres perverses
Les hommes courent haletants,
Mars qui rit, malgré les averses,
Prépare en secret le printemps.

Pour les petites pâquerettes,
Sournoisement lorsque tout dort,
Il repasse des collerettes
Et cisèle des boutons d'or.

Dans le verger et dans la vigne,
Il s'en va, furtif perruquier,
Avec une houppe de cygne,
Poudrer à frimas l'amandier.

La nature au lit se repose,
Lui descend au jardin désert,
Et lace les boutons de rose
Dans leur corset de velours vert.

Tout en composant des solféges,
Qu'aux merles il siffle à mi-voix,
Il sème aux prés les perce-neiges
Et les violettes aux bois.

Sur le cresson de la fontaine
Où le cerf boit, l'oreille au guet,
De sa main cachée il égrène
Les grelots d'argent du muguet.

Sous l'herbe, pour que tu la cueilles,
Il met la fraise au teint vermeil,
Et te tresse un chapeau de feuilles
Pour te garantir du soleil.

Puis, lorsque sa besogne est faite,
Et que son règne va finir,
Au seuil d'Avril tournant la tête,
Il dit : Printemps, tu peux venir !

CONTRALTO

On voit dans le Musée antique,
Sur un lit de marbre sculpté,
Une statue énigmatique
D'une inquiétante beauté.

Est-ce un jeune homme ? est-ce une femme,
Une déesse, ou bien un dieu ?
L'amour, ayant peur d'être infâme,
Hésite et suspend son aveu.

Dans sa pose malicieuse,
Elle s'étend, le dos tourné
Devant la foule curieuse,
Sur son coussin capitonné.

Pour faire sa beauté maudite,
Chaque sexe apporta son don.
Tout homme dit : C'est Aphrodite !
Toute femme : C'est Cupidon !

Sexe douteux, grâce certaine,
On dirait ce corps indécis
Fondu dans l'eau de la fontaine,
Sous les baisers de Salmacis.

Chimère ardente, effort suprême
De l'art et de la volupté,
Monstre charmant, comme je t'aime
Avec ta multiple beauté !

Bien qu'on défende ton approche,
Sous la draperie aux plis droits
Dont le bout à ton pied s'accroche,
Mes yeux ont plongé bien des fois.

Rêve de poëte et d'artiste,
Tu m'as bien des nuits occupé,
Et mon caprice qui persiste
Ne convient pas qu'il s'est trompé.

Mais seulement il se transpose,
Et, passant de la forme au son,
Trouve dans sa métamorphose
La jeune fille et le garçon.

Que tu me plais, ô timbre étrange !
Son double, homme et femme à la fois,
Contralto, bizarre mélange,
Hermaphrodite de la voix !

C'est Roméo, c'est Juliette,
Chantant avec un seul gosier;
Le pigeon rauque et la fauvette
Perchés sur le même rosier ;

C'est la châtelaine qui raille
Son beau page parlant d'amour;
L'amant au pied de la muraille,
La dame au balcon de sa tour;

Le papillon, blanche étincelle,
Qu'en ses détours et ses ébats
Poursuit un papillon fidèle,
L'un volant haut et l'autre bas;

L'ange qui descend et qui monte
Sur l'escalier d'or voltigeant,
La cloche mêlant dans sa fonte
La voix d'airain, la voix d'argent;

La mélodie et l'harmonie,
Le chant et l'accompagnement,
A la grâce la force unie,
La maîtresse embrassant l'amant !

Sur le pli de sa jupe assise,
Ce soir, ce sera Cendrillon
Causant près du feu qu'elle attise
Avec son ami le grillon ;

Demain, le valeureux Arsace
A son courroux donnant l'essor,
Ou Tancrède avec sa cuirasse,
Son épée et son casque d'or ;

Desdemona chantant le saule,
Zerline bernant Mazetto,
Ou Malcolm le plaid sur l'épaule ;
C'est toi que j'aime, ô contralto !

Nature charmante et bizarre
Que Dieu d'un double attrait para,
Toi qui pourrais, comme Gulnare,
Être le Kaled d'un Lara,

Et dont la voix, dans sa caresse,
Réveillant le cœur endormi,
Mêle aux soupirs de la maîtresse
L'accent plus mâle de l'ami !

CŒRULEI OCULI

Une femme mystérieuse,
Dont la beauté trouble mes sens,
Se tient debout, silencieuse,
Au bord des flots retentissants.

Ses yeux, où le ciel se reflète,
Mêlent à leur azur amer,
Qu'étoile une humide paillette,
Les teintes glauques de la mer.

Dans les langueurs de leurs prunelles,
Une grâce triste sourit ;
Les pleurs mouillent les étincelles
Et la lumière s'attendrit.

Et leurs cils, comme des mouettes
Qui rasent le flot aplani,
Palpitent, ailes inquiètes,
Sur leur azur indéfini.

Comme dans l'eau bleue et profonde,
Où dort plus d'un trésor coulé,
On y découvre à travers l'onde
La coupe du roi de Thulé.

Sous leur transparence verdâtre,
Parmi l'algue et le goëmon,
Luit la perle de Cléopâtre
Près de l'anneau de Salomon.

La couronne au gouffre lancée
Dans la ballade de Schiller,
Sans qu'un plongeur l'ait ramassée,
Y jette encore son reflet clair.

Un pouvoir magique m'entraîne
Vers l'abîme de ce regard,
Comme au sein des eaux la sirène
Attirait Harald Harfagar.

Mon âme, avec la violence
D'un irrésistible désir,
Au milieu du gouffre s'élance
Vers l'ombre impossible à saisir.

Montrant son sein, cachant sa queue,
La sirène amoureusement
Fait ondoyer sa blancheur bleue
Sous l'émail vert du flot dormant.

L'eau s'enfle comme une poitrine
Aux soupirs de la passion ;
Le vent, dans sa conque marine.
Murmure une incantation.

« Oh ! viens dans ma couche de nacre,
Mes bras d'onde t'enlaceront ;
Les flots, perdant leur saveur âcre,
Sur ta bouche en miel couleront.

Laissant bruire sur nos têtes,
La mer qui ne peut s'apaiser,
Nous boirons l'oubli des tempêtes
Dans la coupe de mon baiser. »

Ainsi parle la voix humide
De ce regard céruléen,
Et mon cœur, sous l'onde perfide,
Se noie et consomme l'hymen.

8

RONDALLA

Enfant aux airs d'impératrice,
Colombe au regard de faucon,
Tu me hais, mais c'est mon caprice
De me planter sous ton balcon.

Là, je veux, le pied sur la borne,
Pinçant les nerfs, tapant le bois,
Faire luire à ton carreau morne
Ta lampe et ton front à la fois.

Je défends à toute guitare
De bourdonner aux alentours.
Ta rue est à moi; — je la barre
Pour y chanter seul mes amours,

Et je coupe les deux oreilles
Au premier racleur de jambon
Qui, devant la chambre où tu veilles,
Braille un couplet mauvais ou bon,

Dans sa gaine mon couteau bouge;
Allons, qui veut de l'incarnat?
A son jabot qui veut du rouge
Pour faire un bouton de grenat?

Le sang dans les veines s'ennuie,
Car il est fait pour se montrer,
Le temps est noir, gare la pluie!
Poltrons, hâtez-vous de rentrer.

Sortez, vaillants, sortez, bravaches,
L'avant-bras couvert du manteau,
Que sur vos faces de gavaches
J'écrive des croix au couteau !

Qu'ils s'avancent ! seuls ou par bande,
De pied ferme je les attends.
A ta gloire il faut que je fende
Les naseaux de ces capitans.

Au ruisseau qui gêne ta marche
Et pourrait salir tes pieds blancs,
Corps du Christ, je veux faire une arche,
Avec les côtes des galants.

Pour te prouver combien je t'aime,
Dis, je tuerai qui tu voudras :
J'attaquerai Satan lui-même,
Si pour linceul j'ai tes deux draps.

Porte sourde. — Fenêtre aveugle !
Tu dois pourtant ouïr ma voix ;
Comme un taureau blessé je beugle,
Des chiens excitant les abois !

Au moins plante un clou dans ta porte :
Un clou pour accrocher mon cœur.
A quoi sert que je le remporte
Fou de rage, mort de langueur !

NOSTALGIES D'OBÉLISQUES

I

L'OBÉLISQUE DE PARIS

Sur cette place je m'ennuie,
Obélisque dépareillé;
Neige, givre, bruine et pluie
Glacent mon flanc déja rouillé;

Et ma vieille aiguille, rougie
Aux fournaises d'un ciel de feu,
Prend des pâleurs de nostalgie
Dans cet air qui n'est jamais bleu.

Devant les colosses moroses
Et les pylônes de Luxor,
Près de mon frère aux teintes roses
Que ne suis-je debout encor,

Plongeant dans l'azur immuable,
Mon pyramidion vermeil,
Et de mon ombre, sur le sable,
Écrivant les pas du soleil !

Rhamsès, un jour mon bloc superbe,
Où l'éternité s'ébréchait,
Roula, fauché comme un brin d'herbe,
Et Paris s'en fit un hochet.

La sentinelle granitique,
Gardienne des énormités,
Se dresse entre un faux temple antique
Et la chambre des députés.

Sur l'échafaud de Louis seize,
Monolithe au sens aboli,
On a mis mon secret, qui pèse
Le poids de cinq mille ans d'oubli.

Les moineaux francs souillent ma tête,
Où s'abattaient dans leur essor
L'ibis rose et le gypaëte
Au blanc plumage, aux serres d'or.

La Seine, noir égout des rues,
Fleuve immonde fait de ruisseaux,
Salit mon pied, que dans ses crues
Baisait le Nil, père des eaux.

Le Nil, géant à barbe blanche
Coiffé de lotus et de joncs,
Versant de son urne qui penche
Des crocodiles pour goujons !

Les chars d'or étoilés de nacre
Des grands Pharaons d'autrefois
Rasaient mon bloc heurté du fiacre
Emportant le dernier des rois.

Jadis, devant ma pierre antique,
Le pschent au front, les prêtres saints
Promenaient la bari mystique
Aux emblèmes dorés et peints ;

Mais aujourd'hui, pilier profane
Entre deux fontaines campé,
Je vois passer la courtisane
Se renversant dans son coupé.

Je vois, de janvier à décembre,
La procession des bourgeois.
Les Solons qui vont à la Chambre,
Et les Arthurs qui vont au bois.

Oh ! dans cent ans quels laids squelettes
Fera ce peuple impie et fou,
Qui se couche sans bandelettes
Dans des cercueils que ferme un clou,

Et n'a pas même d'hypogées
A l'abri des corruptions,
Dortoirs où, par siècles rangées,
Plongent les générations!

Sol sacré des hiéroglyphes
Et des secrets sacerdotaux,
Où les sphinx s'aiguisent les griffes
Sur les angles des piédestaux ;

Où sous le pied sonne la crypte,
Où l'épervier couve son nid,
Je te pleure, ô ma vieille Égypte,
Avec des larmes de granit !

II

L'OBÉLISQUE DE LUXOR

Je veille, unique sentinelle
De ce grand palais dévasté,
Dans la solitude éternelle,
En face de l'immensité.

A l'horizon que rien ne borne,
Stérile, muet, infini,
Le désert, sous le soleil morne,
Déroule son linceul jauni.

Au-dessus de la terre nue,
Le ciel, autre désert d'azur,
Où jamais ne flotte une nue,
S'étale implacablement pur.

Le Nil, dont l'eau morte s'étame
D'une pellicule de plomb,
Luit, ridé par l'hippopotame,
Sous un jour mat tombant d'aplomb;

Et les crocodiles rapaces,
Sur le sable en feu des ilots.
Demi-cuits dans leurs carapaces,
Se pâment avec des sanglots.

Immobile sur son pied grêle,
L'ibis, le bec dans son jabot,
Déchiffre au bout de quelque stèle
Le cartouche sacré de Thot.

L'hyène rit, le chacal miaule,
Et, traçant des cercles dans l'air,
L'épervier affamé piaule,
Noire virgule du ciel clair.

Mais ces bruits de la solitude
Sont couverts par le bâillement
Des sphinx, lassés de l'attitude
Qu'ils gardent immuablement.

Produit des blancs reflets du sable
Et du soleil toujours brillant,
Nul ennui ne t'est comparable
Spleen lumineux de l'Orient !

C'est toi qui faisais crier « grâce ! »
A la satiété des rois
Tombant vaincus sur leur terrasse,
Et tu m'écrases de ton poids.

Ici jamais le vent n'essuie
Une larme à l'œil sec des cieux.
Et le temps fatigué s'appuie
Sur les palais silencieux.

Pas un accident ne dérange
La face de l'éternité ;
L'Égypte, en ce monde où tout change,
Trône sur l'immobilité.

Pour compagnons et pour amies,
Quand l'ennui me prend par accès,
J'ai les fellahs et les momies
Contemporaines de Rhamsès ;

Je regarde un pilier qui penche,
Un vieux colosse sans profil
Et les canges à voile blanche
Montant ou descendant le Nil.

Que je voudrais, comme mon frère,
Dans ce grand Paris transporté,
Auprès de lui, pour me distraire,
Sur une place être planté.

Là-bas, il voit, à ses sculptures,
S'arrêter un peuple vivant.
Iératiques écritures,
Que l'idée épèle en rêvant.

Les fontaines juxtaposées
Sur la poudre de son granit,
Jettent leurs brumes irisées,
Il est vermeil, il rajeunit !

Des veines roses de Syène
Comme moi cependant il sort,
Mais je reste à ma place ancienne,
Il est vivant et je suis mort.

VIEUX DE LA VIEILLE

15 DÉCEMBRE

Par l'ennui chassé de ma chambre,
J'errais le long du boulevard ;
Il faisait un temps de décembre :
Vent froid, fine pluie et brouillard ;

Et là je vis, spectacle étrange,
Échappés du sombre séjour,
Sous la bruine et dans la fange,
Passer des spectres en plein jour.

Pourtant c'est la nuit que les ombres,
Par un clair de lune allemand,
Dans les vieilles tours en décombres,
Reviennent ordinairement ;

C'est la nuit que les Elfes sortent
Avec leur robe humide au bord,
Et sous les nénuphars emportent
Leur valseur de fatigue mort ;

C'est la nuit qu'a lieu la revue
Dans la ballade de Sedlitz,
Où l'Empereur, ombre entrevue,
Compte les ombres d'Austerlitz.

Mais des spectres près du Gymnase,
A deux pas des Variétés,
Sans brume ou linceul qui les gaze,
Des spectres mouillés et crottés !

Avec ses dents jaunes de tartre,
Son crâne de mousse verdi,
A Paris, boulevard Montmartre
Mob se montrant en plein midi !

La chose vaut qu'on la regarde;
Trois fantômes de vieux grognards,
En uniforme de l'ex-garde,
Avec deux ombres de hussards !

On eût dit la lithographie
Où, dessinés par un rayon,
Les morts, que Raffet déifie
Passent, criant : Napoléon !

Ce n'étaient pas les morts qu'éveille
Le son du nocturne tambour,
Mais bien quelques *vieux de la vieille*
Qui célébraient le grand retour.

Depuis la suprême bataille,
L'un a maigri, l'autre grossi ;
L'habit, jadis fait à leur taille,
Est trop grand ou trop rétréci.

Nobles lambeaux, défroque épique,
Saints haillons, qu'étoile une croix,
Dans leur ridicule héroïque
Plus beaux que des manteaux de rois !

Un plumet énervé palpite
Sur leur kolbach fauve et pelé ;
Près des trous de balle, la mite
A rongé leur dolman criblé.

Leur culotte de peau trop large
Fait mille plis sur leur fémur ;
Leur sabre rouillé, lourde charge,
Embarrasse leur pied peu sûr ;

Ou bien un embonpoint grotesque,
Avec grand'peine boutonné,
Fait un poussah, dont on rit presque,
Du vieux héros tout chevronné.

Ne les raillez pas, camarade ;
Saluez plutôt chapeau bas
Ces Achilles d'une Iliade
Qu'Homère n'inventerait pas.

Respectez leur tête chenue !
Sur leur front par vingt cieux bronzé,
La cicatrice continue
Le sillon que l'âge a creusé.

Leur peau, bizarrement noircie,
Dit l'Égypte aux soleils brûlants,
Et les neiges de la Russie
Poudrent encor leurs cheveux blancs.

Si leurs mains tremblent, c'est sans doute
Du froid de la Bérésina ;
Et s'ils boitent, c'est que la route
Est longue du Caire à Wilna.

S'ils sont perclus, c'est qu'à la guerre
Les drapeaux étaient leurs seuls draps ;
Et si leur manche ne va guère,
C'est qu'un boulet a pris leur bras.

Ne nous moquons pas de ces hommes
Qu'en riant le gamin poursuit ;
Ils furent le jour dont nous sommes
Le soir et peut-être la nuit.

Quand on oublie, ils se souviennent !
Lancier rouge et grenadier bleu,
Au pied de la colonne ils viennent
Comme à l'autel de leur seul dieu.

Là, fiers de leur longue souffrance,
Reconnaissants des maux subis,
Ils sentent le cœur de la France
Battre sous leurs pauvres habits.

Aussi les pleurs trempent le rire
En voyant ce saint carnaval,
Cette mascarade d'empire
Passer comme un matin de bal ;

Et l'aigle de la grande armée
Dans le ciel qu'emplit son essor,
Du fond d'une gloire enflammée,
Étend sur eux ses ailes d'or !

TRISTESSE EN MER

Les mouettes volent et jouent ;
Et les blancs coursiers de la mer,
Cabrés sur les vagues, secouent
Leurs crins échevelés dans l'air.

Le jour tombe ; une fine pluie
Éteint les fournaises du soir,
Et le steam-boat crachant la suie
Rabat son long panache noir ;

Plus pâle que le ciel livide
Je vais au pays du charbon,
Du brouillard et du suicide;
— Pour se tuer le temps est bon.

Mon désir avide se noie
Dans le gouffre ouvert qui blanchit;
Le vaisseau danse, l'eau tournoie,
Le vent de plus en plus fraîchit.

Oh! je me sens l'âme navrée;
L'Océan gonfle, en soupirant,
Sa poitrine désespérée
Comme un ami qui me comprend.

Allons, peines d'amour perdues,
Espoirs lassés, illusions
Du socle idéal descendues,
Un saut dans les moites sillons!

A la mer, souffrances passées,
Qui revenez toujours, pressant
Vos blessures cicatrisées
Pour leur faire pleurer du sang!

A la mer, spectres de mes rêves,
Regrets aux mortelles pâleurs,
Dans un cœur rouge ayant sept glaives
Comme la Mère des Douleurs.

Chaque fantôme plonge et lutte
Quelques instants avec le flot
Qui, sur lui, ferme sa volute
Et l'engloutit dans un sanglot.

Lest de l'âme, pesant bagage,
Trésors misérables et chers,
Sombrez, et dans votre naufrage
Je vais vous suivre au fond des mers!

Bleuâtre, enflé, méconnaissable,
Bercé par le flot qui bruit,
Sur l'humide oreiller de sable
Je dormirai bien cette nuit!

... Mais une femme dans sa mante
Sur le pont assise à l'écart,
Une femme jeune et charmante
Lève vers moi son long regard.

Dans ce regard, à ma détresse
La Sympathie aux bras ouverts
Parle et sourit, sœur ou maitresse.
Salut, yeux bleus, bonsoir, flots verts!

Les mouettes volent et jouent;
Et les blancs coursiers de la mer,
Cabrés sur les vagues, secouent
Leurs crins échevelés dans l'air.

A UNE ROBE ROSE

Que tu me plais dans cette robe
Qui te déshabille si bien,
Faisant jaillir ta gorge en globe,
Montrant tout nu ton bras païen !

Frêle comme une aile d'abeille,
Frais comme un cœur de rose-thé,
Son tissu, caresse vermeille,
Voltige autour de ta beauté.

De l'épiderme sur la soie
Glissent des frissons argentés,
Et l'étoffe à la chair renvoie
Ses éclairs roses reflétés.

D'où te vient cette robe étrange
Qui semble faite de ta chair,
Trame vivante qui mélange
Avec ta peau son rose clair?

Est-ce à la rougeur de l'aurore,
A la coquille de Vénus,
Au bouton de sein près d'éclore,
Que sont pris ces tons inconnus?

Ou bien l'étoffe est-elle teinte
Dans les roses de ta pudeur?
Non; vingt fois modelée et peinte,
Ta forme connaît sa splendeur.

Jetant le voile qui te pèse,
Réalité que l'art rêva,
Comme la princesse Borghèse
Tu poserais pour Canova.

Et ces plis roses sont les lèvres
De mes désirs inapaisés,
Mettant au corps dont tu les sèvres
Une tunique de baisers.

LE MONDE EST MÉCHANT

Le monde est méchant, ma petite :
Avec un sourire moqueur
Il dit qu'à ton côté palpite
Une montre en place de cœur.

— Pourtant ton sein ému s'élève
Et s'abaisse comme la mer
Aux bouillonnements de la sève
Circulant sous ta jeune chair.

Le monde est méchant, ma petite :
Il dit que tes yeux vifs sont morts
Et se meuvent dans leur orbite
A temps égaux et par ressorts.

— Pourtant une larme irisée
Tremble à tes cils, mouvant rideau,
Comme une perle de rosée
Qui n'est pas prise au verre d'eau.

Le monde est méchant, ma petite :
Il dit que tu n'as pas d'esprit,
Et que les vers qu'on te récite
Sont pour toi comme du sanscrit.

— Pourtant, sur ta bouche vermeille,
Fleur s'ouvrant et se refermant,
Le rire, intelligente abeille,
Se pose à chaque trait charmant.

C'est que tu m'aimes, ma petite,
Et que tu hais tous ces gens-là.
Quitte-moi, — comme ils diront vite :
Quel cœur et quel esprit elle a !

INÈS DE LAS SIERRAS

A LA PETRA CAMARA

Nodier raconte qu'en Espagne
Trois officiers, cherchant un soir
Une venta dans la campagne,
Ne trouvèrent qu'un vieux manoir;

Un vrai château d'Anne Radcliffe,
Aux plafonds que le temps ploya,
Aux vitraux rayés par la griffe
Des chauves-souris de Goya,

Aux vastes salles délabrées,
Aux couloirs livrant leur secret,
Architectures effondrées
Où Piranèse se perdrait.

Pendant le souper, que regarde
Une collection d'aïeux
Dans leurs cadres montant la garde,
Un cri répond aux chants joyeux ;

D'un long corridor en décombres,
Par la lune bizarrement
Entrecoupé de clairs et d'ombres,
Débusque un fantôme charmant ;

Peigne au chignon, basquine aux hanches,
Une femme accourt en dansant,
Dans les bandes noires et blanches
Apparaissant, disparaissant.

Avec une volupté morte,
Cambrant les reins, penchant le cou,
Elle s'arrête sur la porte,
Sinistre et belle à rendre fou.

Sa robe, passée et fripée
Au froid humide des tombeaux,
Fait luire, d'un rayon frappée,
Quelques paillons sur ses lambeaux;

D'un pétale découronnée
A chaque soubresaut nerveux,
Sa rose, jaunie et fanée,
S'effeuille dans ses noirs cheveux.

Une cicatrice, pareille
A celle d'un coup de poignard,
Forme une couture vermeille
Sur sa gorge d'un ton blafard;

Et ses mains, pâles et fluettes,
Au nez des soupeurs pleins d'effroi
Entrechoquent les castagnettes,
Comme des dents claquant de froid.

Elle danse, morne bacchante,
La cachucha sur un vieil air
D'une grâce si provocante,
Qu'on la suivrait même en enfer.

Ses cils palpitent sur ses joues
Comme des ailes d'oiseau noir,
Et sa bouche arquée a des moues
A mettre un saint au désespoir.

Quand de sa jupe qui tournoie
Elle soulève le volant,
Sa jambe, sous le bas de soie,
Prend des lueurs de marbre blanc.

Elle se penche jusqu'à terre,
Et sa main, d'un geste coquet,
Comme on fait des fleurs d'un parterre,
Groupe les désirs en bouquet.

Est-ce un fantôme ? Est-ce une femme ?
Un rêve, une réalité,
Qui scintille comme une flamme
Dans un tourbillon de beauté ?

Cette apparition fantasque,
C'est l'Espagne du temps passé,
Aux frissons du tambour de basque
S'élançant de son lit glacé,

Et brusquement ressuscitée
Dans un suprême boléro,
Montrant sous sa jupe argentée
La *divisa* prise au taureau.

La cicatrice qu'elle porte,
C'est le coup de grâce donné
A la génération morte
Par chaque siècle nouveau-né.

J'ai vu ce fantôme au Gymnase,
Où Paris entier l'admira,
Lorsque, dans son linceul de gaze,
Parut la Petra Camara,

Impassible et passionnée,
Fermant ses yeux morts de langueur,
Et, comme Inès l'assassinée,
Dansant un poignard dans le cœur!

LES ACCROCHE-COEURS.

Ravivant les langueurs nacrées
De tes yeux battus et vainqueurs,
En mèches de parfums lustrées
Se courbent deux accroche-cœurs.

A voir s'arrondir sur tes joues
Leurs orbes tournés par tes doigts,
On dirait les petites roues
Du char de Mab fait d'une noix.

Ou l'arc de l'Amour dont les pointes,
Pour une flèche à décocher,
En cercle d'or se sont rejointes
A la tempe du jeune archer.

Pourtant un scrupule me trouble,
Je n'ai qu'un cœur, — alors, pourquoi,
Coquette, un accroche-cœur double,
Qui donc y pends-tu près de moi ?

LES NÉRÉIDES

J'ai, dans ma chambre, une aquarelle
Bizarre, et d'un peintre avec qui
Mètre et rime sont en querelle,
— Théophile Kniatowski. —

Sur l'écume blanche qui frange
Le manteau glauque de la mer
Se groupent en bouquet étrange
Trois nymphes, fleurs du gouffre amer.

Comme des lis noyés, la houle
Fait dans sa volute d'argent
Danser leurs beaux corps qu'elle roule,
Les élevant, les submergeant.

Sur leurs têtes blondes, coiffées
De petoncles et de roseaux,
Elles mêlent, coquettes fées,
L'écrin et la Flore des eaux

Vidant sa nacre, l'huitre à perle
Constelle de son blanc trésor
Leur gorge, où le flot qui déferle
Suspend d'autres perles encor,

Et, jusqu'aux hanches soulevées
Par le bras des Tritons nerveux,
Elles luisent, d'azur lavées,
Sous l'or vert de leurs longs cheveux.

Plus bas, leur blancheur sous l'eau bleue
Se glace d'un visqueux frisson,
Et le torse finit en queue,
Moitié femme, moitié poisson.

Mais qui regarde la nageoire
Et les reins aux squammeux replis,
En voyant des bustes d'ivoire
Par le baiser des mers polis?

A l'horizon, — piquant mélange
De fable et de réalité,
Paraît un vaisseau qui dérange
Le chœur marin épouvanté.

Son pavillon est tricolore,
Son tuyau vomit la vapeur;
Ses aubes fouettent l'eau sonore,
Et les nymphes plongent de peur.

Sans crainte elles suivaient par troupes
Les trirèmes de l'Archipel,
Et les dauphins, arquant leurs croupes,
D'Arion attendaient l'appel.

Mais le steam-boat avec ses roues,
Comme Vulcain battant Vénus,
Souffletterait leurs belles joues,
Et meurtrirait leurs charmes nus.

Adieu, fraîche mythologie !
Le paquebot passe et de loin
Croit voir sur la vague élargie
Une culbute de marsouin.

FIN.

TABLE

